

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES EPISTRES DE SENEQVE.

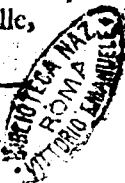
TRADVITES

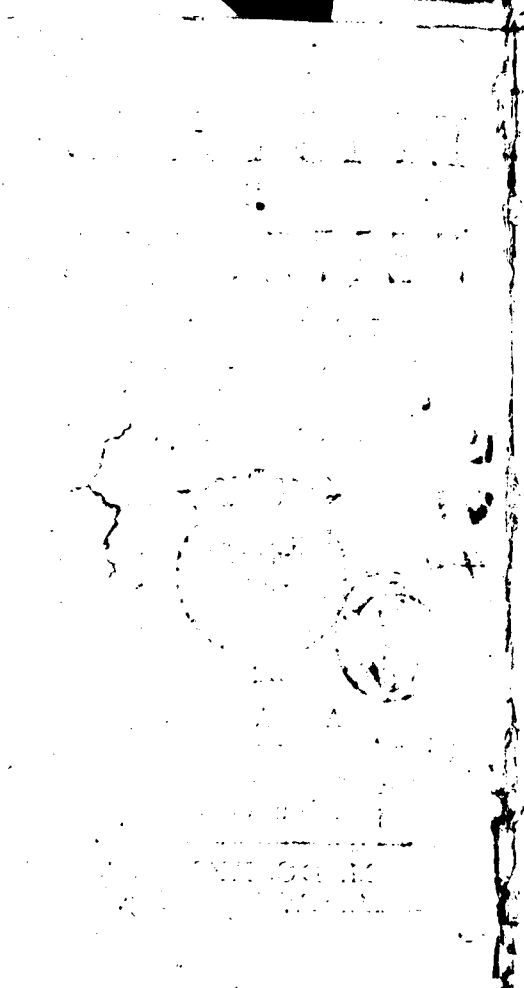
Par M^{re} FRANÇOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme ordinaire de la
Chambre du Roy.



A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE,
au Palais, dans la petite salle,
à l'Escu de France.

M. DC. XXXIX.
Avec Privilege du Roy.







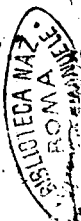
A
MONSEIGNEVR
LE MINENTISSIME
CARDINAL
DVC DE
RICHELIEV.



MONSEIGNEVR,

*J'AY souvent
eu dire à feu Monsieur de
Matherbe, qu'il ne desiroit
qu' autant de vie qu'il en fal-*

ã iij



EPISTRE.

loit pour celebrer v^{os} immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque iour à la Posterité. Mais la Mort, qui preñient d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-cy, & luy enuia le contentemēt d'accomplir vn si loüable dessein. Si elle l'eust espargné iusques à present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit en-

EPISTRE.

flammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur & tout entier dans ce dernier aage : avec une extreme passion pour vostre seruice, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tésmoigna particulièrement, un peu auant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour sous l'appuy de V. Eminence ces Epistres de Seneque, qu'il a traduittes en nostre Langue. Je vous les presente donc, MONSEIGNEUR, & pour ma descharge, & pour l'honneur de

EPISTRE.

ces deux Hommes illustres.
Car ie suis bien assure qu'elles
seront sous vostre protection
comme dans l'Azyle le
plus saint & le plus inuiolable
qu'ayent auourd'huy les bon-
nes Lettres. Que si les Morts
estoyent, comme nous, capables
de passion & de sentiment;
MALHERBE & **SE-**
NEQUE auroient sans dou-
te bien du suiet de se resiouyr;
l'un de voir sa derniere volon-
té accomplie, & l'autre d'a-
voir en France pour Prote-
cteur un grand **HEROS**, qui
ne se fait pas moins aymer par

EPISTRE.

ses Vertus, que le Prince dont
il estoit Conseiller, se fit hayr
par ses vices. Aussi se promet-
il, **MONSEIGNEUR**,
de recevoir de V. E. un ac-
cueil autant fauorable, que le
traittement qu'il recent d'un si
mauuais Maistre fut inhu-
main. Ce cruel luy accourfit
la vie du corps; & Vous esten-
drez par vostre Authorité cel-
le de son nom, & de sa memo-
re. Cordoie en Espagne fut
autresfois son Berceau, & Ro-
me le Theatre de ses Vertus;
Comme auourd'huy en Fran-
ce M. de Malherbe est l'orga-

EPISTRE.

ne de sa gloire, & le plus excellent interprete des espensées. Cela estant, **MONSIEUR**, ie croy que vous ne dedaignerez pas de proteger apres sa mort, les escrits d'un homme que vous auez honoré de vostre estime durant sa vie. Outre sa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma maison, & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inui- tent à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humble- ment de le receuoir, avec le

ÉPISTRE.

mesme visage que si l'Au-
theur mesme vous le faisoit,
Et de le prendre pour une par-
tie de la reconnoissance qu'est
obligé de Vous rendre,

MONSEIGNEUR,

DE V. E.

Le tres-humble, & tres-
obeissant seruiteur,

I. B. DE BOYER

à vj



AV LECTEUR.



O V S. sçavez,
LECTEUR,
cōbien est recom-
mendable de soy
Mōsieur de MAL-
HERBE, & quelles prēuves il a
renduës de son esprit en tous ses
rars Ouvrages. Mais en celuy
cy particulièrement, il paroist
bien qu'il n'excelloit pas moins
à traduire qu'à inventer. Car il
y déduit si nettement les pen-
sées de son Autheur, que par
les delicateffes de nostre Lan-
gue, il encherit sur les graces
de la Latine. Vous demeurez

AV LECTEUR.

d'accord avec moy, si vous lisez ces Epistres; que j'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenü, nous a priuez des dernieres Lettres, que j'ay creu ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moi l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'un seul MALHERBE a peu l'acheuer comme un seul Appelle pût aultresfois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il vouloit à dessein laisser imparfaite. Ce qui n'empesche pas toutesfois que chaque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art, tant on y voit esclatter d'agrement & de beauté, comme en tous les

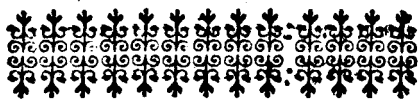
AV LECTEUR.

autres escrits que nous auons de
cét excellent homme. Ayant
eu l'honneur d'estre connu de
luy, i'ay bien voulu rendre à sa
memoire ce petit deuoir, que
d'apporter quelque soing à
mettre au iour cette Tradu-
ction. Bien que ie la vous of-
fre, LECTEUR, ce n'est pour-
tant pas à moy que vous la de-
uez, mais à Monsieur BOYER,
Conseiller du Roy au Parle-
ment d'Aix; & Neueu de cet Il-
lustre Auteur, aux vertus & à
l'estime duquel il a succédé le-
gitimement. De vous dire au
reste ce que vaut ce Liure, cela
seroit superflu, puis que tout le
monde sçait bien ce qu'a valu
Monsieur de MALHERBE.
Je vous parlerois de luy plus

AV LECTEUR.

hautement, & plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner apres celles qu'il a receües en la Preface de la premiere Partie de ses Oeuures, Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces loüanges sont d'autant plus iustes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux meritées; Et d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre Siècle.

I. BAYDOIN.



S V R L A
T R A D V C T I O N
D E S E P I S T R E S
D E S E N E Q V E ,

Faicté par Monsieur de Mal-herbe,
Et mise au iour apres sa mort.

*Q V S qui pretendiez à la Cour,
Quand Mal-herbe fut mort, pas-
ser pour des Mal-herbes ;
Comme des depouilles du iour
Mille Astres deuiennent superbes,
Petites clartez de la Nuit ,
Qui ne regnez que dessus l'ombre ,
Cachez cette lumiere sombre ,
Voicy le vray Soleil qui luit.*

Cet incomparable flambeau
Qui dissipoit l'horreur des objets plus
funebres,
N'a rien perdu dans le tombeau,
Et chasse toujours nos tenebres;
Parmy les routes du trépas,
Où nostre Raison égarée
Rend l'ame si mal assurée,
Il conduit encore nos pas.

DALIBRAY.



En faueur de feu Monsieur de
MALHERBE,

EPIGRAMME.

QUES *Muses, dont tu fûs la Gloire,
Plaindroient ta mort avecque
moy :*

*Si ces neuf Filles de Memoire,
N'estoient mortes avecque toy.*

COLLETET.



IN L. AN. SENECAE AD

Lucil. Epistolas, Francico sermone à
clariss. V. D. de MALHERBE,
ad amussim expositas,

EPIGRAMMA.

Erlegit simul vt librum hunc
Lucilius, inquit;
Nescio iam verus quis meus est
SENECA.

Vt SENECAE tandem SENECAE
verum esse MALHERBVM
Agnouit; verè est, dixit, vterque
meus.

I. ISNARD. in Par. Adu. &
I. V. D. ex Pron. Pron.





Privilege du Roy.

NOUS par la grace de Dieu
Roy de France & de Nauarre,
à nos amez & feaux Conseillers, les
gens tenans, nos Cours de Parle-
ments, Maistres des Requestes de
nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux,
Preuosts, leurs Lieutenans, & autres
nos Iusticiers & Officiers qu'il ap-
partiendra, salut. Nostre bien-aimé
Antoine de Sommauille, marchand
Libraire, nous a fait remonstrer,
qu'il auroit recouuert, *La seconde
partie des œuvres de Messire Fran-
çois de Malherbe, contenant, Les Epi-
stres de Seneque de sa traduction, Les-*
quelles il desireroit imprimer : ce
qu'il ne peut faire sans auoir sur ce
nos lettres, humblement nous re-
querant icelles. A ces causes, desi-
rant fauorablemēt traicter ledit Ex-

posant, nous luy auons permis & permerrons par ces presentes, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, en telle marge & caractere & autant de fois qu'il vouldra le susdit liure, durât le temps de *neuf ans*, entiers & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Faisant deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de quelque condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroiect d'iceluy ledit liure sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droiect de luy, en vertu des presentes, sur peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, de tous ses despens, dommages & interrests: mesmes si aucuns Libraires & Imprim-

meurs de nostre Royaume, où e-
strangers trafiquans en iceluy, e-
stoient trouuez saisis d'aucun des
exemplaires contrefais, Nous vou-
lons qu'ils soient condamnez en
pareille amende, despens, domma-
ges, & interests que s'ils les auoient
imprimez ou faict imprimer, A
condition qu'il sera mis deux exem-
plaires dudit liure dans nostre Bi-
bliothèque publique, Et vn autre en
celle de nostre tres-cher & feal le
sieur Segulier, Cheualier, & Chan-
celier de France, auant que de le
pouuoir exposer en vente, à peine de
nullité des presentes, du contenu
desquelles nous voulons & vous
mandons que vous fassiez iouyr &
vser plainement ledit Exposant, ou
ceux qui auront charge de luy. Vou-
lons aussi qu'en mettant vn bref ex-
traict des presentes au commence-
ment ou à la fin dudit liure elles
soient tenuës pour bien & deuëment
signifiées, & que foy y soit adiou-

gée
mou
ou S
pou
expl
autre
Car
clam
de, p
ce c
fixie
cent
le vir

Et se

Ache
fois,

Les

stée comme à l'Original. Mandon
en outre au premier nostre Huissier
ou Sergent sur ce requis, de faire
pour l'exécution des presentes tous
exploicts necessaires, sans demander
autre permission, visa ne pareatis:
Cartel est nostre plaisir, nonobstant
clameur de Haro, chartre Norman-
de, prise à partie, & autres lettres à
ce contraires. Donné à Amiens le
sixiesme iour de Decembre mil six
cents trente-six : & de nostre regne
le vingt-septiesme.

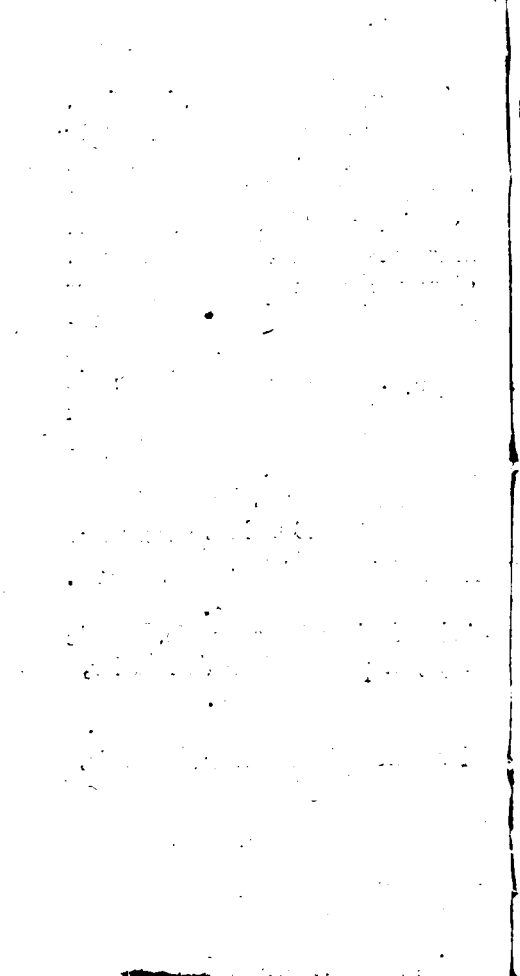
Par le Roy en son Conseil,
DE MONCEAUX.

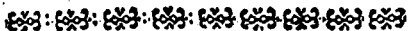
Et sellé du grand seau de cire iaune.

Acheué d'imprimer pour la seconde
fois, le premier iour de Féurier,

1639.

Les exemplaires ont esté fournis.





LES

EPISTRES

DE SENEQUE,

De la Traduction de Messire
FRANÇOIS DE MALHERBE.

EPISTRE I.

ARGUMENT.

1. *Le tēps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il mesprise le plus.*
2. *Le seul remede qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.*

I.  O I C Y Lucilius mon amy
comme il vous fait faire :
Desengagez-vous, & ren-
dez-vous à vous mesmes; &
desormais le temps que par
cy-deuāt on vous a fait perdre par force, ou
qui vous est eschappé d'autre façon, ra-

A

2 LES EPISTRES

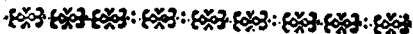
massez-le, & le conseruez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre desrobée, & l'autre s'escoule sans s'en apperceuoir; Mais on ne le sçauroit perdre plus hôteusement, qu'en n'en faisant point de conte. Vne grãde partie de la vie se perd à mal faire, vne tres-grãde à ne rié faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'un iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulant considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie cõme vous m'escriuez: ne laissez pas eschapper vne heure seulemēt; & de ceste façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gagné ce point que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouyffons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous pouuons dire propriétaires: & tout le bien que la nature a voulu que nous posse-

dions, encore est il si glissant & si fugitif, qu'il est en la puissance du premier venu de le nous oster. Toutefois nous sommes tellement aveuglez, que le plus petit bien-faict que nous recevons, & duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimons infiniment redevables: & si nous avons reçu du temps, nous ne faisons pas compte de rien devoir, combien que ce soit la seule faueur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne sçauroit iamais se reuencher.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouverne, moy qui donne ces aduertissemens, ie vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn-hôme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laisse pas de prèdre garde à ses affaires: Ie tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien: mais au moins puis-je dire cōbien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ie sçauray bien rendre cōpte de ma pauvreté. Ainsi m'auient-il cōme à ceux qui sont tombéz en nécessité par accident, & non par leur defect: Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde: Et quoy donc? Ie ne sçauois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutesfois ie vous conseille de garder ce qui est à vous; & de commencer de bonne heure à

4 LES EPISTRES

vous rendre bon mefnager : Car ainfi que nos peres ont eſtimé tres-fagement , Il eſt bien tard d'eſpargner le vin , quand il eſt à la lie : pource que non ſeulement ce qui reſte eſt peu de choſe , mais encore eſt-ce le pire du vaiſſeau.



EPISTRE II.

ARGUMENT.

1. *La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'eſt pas pauvre qui a peu, mais bien celuy qui deſire dauantage de ce qu'il a.*

I. **C**E que vous m'eſcriuez , & ce que iournallement on me raconte de vous , m'en fait eſperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir , & ne rompez pas voſtre repos en changeant à toute heure de place : ceſte agitation ne peut eſtre que d'un eſprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous faiſt ingier que nous auons l'ame tranquille, c'eſt quand elle demeure ferme, & s'arrete avecque ſoy : Toutesfois prenez vous garde que ceſte lecture que vous faites de

DE SENEQUE. 5

beaucoup d'Autheurs & de toute sorte de
liures, n'ait quelque chose de changeant
& de mal asseuré. Il se faut particuliere-
ment attacher à certains esprits, & se nour-
rir avec eux, si vous en voulez tirer quel-
que chose qui vous demeure ferme en l'en-
tendement. Estre par tout c'est n'estre en
nulle part. Ceux qui passent leur vie à vo-
yager font beaucoup d'hostes & point d'a-
mis. Il en prend de mesme à ceux qui
ne prennent conuersation particulière
avecque pas vn esprit, mais passent en
poste par dessus toutes choses. La vian-
de qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne
peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le
loisir de se joindre à la substance du corps.
Il n'est chose au monde si contraire à la
santé, que de changer trop souuent de re-
medes : & n'est pas possible qu'une playe
se cicatrise, quand d'une heure à l'autre
on y fait essay de diuers medicaments. La-
mais vne plante souuent remuée ne se peut
bien enraciner : & n'est rien de si vtile qui
puisse faire bien, ne faisant que passer : La
pluralité des liures diuise l'esprit : pource
ne pouuant lire autant de liures que vous
en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir au-
tant que vous en pouuez lire. Mais vous
me direz que tantost vous prenez plaisir
d'en voir vn, tantost vous en voulez lire
vn autre : C'est le faict d'un estomach de-

6 LES EPISTRES.

gousté, d'entamer plusieurs sortes de viandes desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez: & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque deffense nouuelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie: Et quand vous aurez ietté les yeux sur plusieurs choses de cette varieté, triezen vne, & la mettez en reserue le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainsi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprédre quelque chose: Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure: car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté s'il y a du contentement: Et quiconque se peut accorder avec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer davantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de trou-

DE SENEQUE. 7

peaux aux champs, d'argent en vsure, si nous auons tousiours la main sur le bien de nostre voisin, & ne considerons pas ce que nous auons acquis: mais ce qui nous reste d'acquérir: Voulez-vous sçauoir quelle est la mesure des richesses? La premiere est d'auoir ce qui nous est necessaire: & la seconde, d'auoir ce qui nous suffit.



EPISTRE III.

ARGUMENT.

1. *Il faut penser long-temps à faire un amy; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'est pas moins blasnable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans un honnestre travail.*

Vous auez mis les lettres que vous m'escriuez entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy: puis tout aussi-tost vous m'aduertissez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche; & me dites que vous mes-

8 LES EPISTRES

ne n'avez pas de coustume de le faire ; si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduoütez & desaduoütez pour amy. mais à mō aduis, vous l'avez appellé vostre amy d'un nom general , comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la ruë , quand il ne nous souuient pas assez-tost cōme ils s'appellent. Or oublions cela : mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous mesmes, vous vous abusez entierement , & ne sçauëz pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses avec vostre amy ; mais deliberez de luy-mesme premierement ; apres l'amitié contractée il faut de la confiance : deuant que de la contracter il faut du iugement ; Et ceux font les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Pheophraste , attendent à iuger d'une personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer , & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire vn amy , pensez-y long-temps auparauāt : quand vous vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché : parlez aussi confidamment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez riē de quoy vous craigniez de vous fier, mesmes à vostre en-

nemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secretes, faictes part à vostre amy de tous vos ennuy, & generally de tout ce que vous auez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion : car il aduient souuēt que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honnestre pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray-je en la presence de mon amy, ce que j'auray volonté de dire ? Et pourquoy ne me reputeray-je en sa compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy ?

II. Il y en a qui content indifferement à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis ; & deschargent incontinent ce qui les demange en l'oreille du premier venu : d'autres au contraire vont retenus à l'endroiēt de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & s'appellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuent-ils asseurer de leur propre conscience. L'un & l'autre ne valent rien : car il ne se faut ny fier, ny desfier de tout le monde : il est vray que de ces deux vices s'en tiendrois vn pour estre le plus hon-

10 LES EPISTRES

neſte, & l'autre pour eſtre le plus aſſeuré.

III. Auecque meſme raiſon pouuons-nous reprêdre & ceux qui ſont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne ſe repoſent iamais: car ie ne trouue pas que ce ſoit induſtrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais pluſtoſt le debatement d'vne ame perplexe & trauaillée: comme auſſi ie n'eſtime pas repos, de ne pouuoir ſupporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne diſſolution & languiſſement. Pource vous retiendrés ce que t'ay trouué dans Pomponius: Il eſt des hommes qui ſe ſont tellement retirés aux cachettes de la ſolitude, qu'ils eſtiment tout ce qui eſt au iour eſtre en trouble & conſuſion: ce ſont deux points qu'il faut meſler enſemble, trauailler en ſe repoſant, & ſe repoſer en trauaillant: Demandes-en aduis à la Nature: elle vous reſpondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.



EPISTRE IV.

ARGUMENT.

I. Du contentement de l'Ame, apres qu'elle a quitté les vices.

II. Du peu de ſuier que nous auons

DE SENEQUE. II

de craindre la mort.

*III. La pauvreté qui se mesure à la
regle de la Nature, est la plus gran-
de richesse de l'homme.*

I. **C**ontinuez comme vous avez com-
mencé, & vous hastés le plus qu'il
vous sera possible, afin de goustier plus
long téps le contètement que donne l'ame,
quand elle est reformée & réglée : Desia la
peine qu'on prend à la reformation & au
reglement est vne partie de ceste iouyssan-
ce : mais le plaisir qu'apporte la contem-
plation d'une ame, quand elle est desia
pure, luisante, & sans aucune tache, est
chose bien plus agreable. Il vous sou-
vient combien vous fustes aise quand on
vous osta la Pretexte, & qu'on vous bail-
la la robbe d'homme : Vous le serés sans
comparaifon, beaucoup d'avantage, quand
apres que vous aurés quitté cete ame de
jeune garçon, la Philosophie vous aura
fait prendre place au nombre des hom-
mes : car l'âge de cette enfance se passe
bien, mais, ce qui est le plus importun,
les conditions d'enfance nous demeurent :
& ce que i'y trouue de pis, c'est que nous
avons tout ensemble l'autorité des vicil-
lards, & les vices des garçons : non pas
des garçons seulement, mais des enfans.

12 LES EPISTRES

Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerés qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement: le mal qui vient le dernier ne peut iamais estre. La mort vient à vous: s'il estoit possible qu'elle demeurast avecque vous, ce seroit occasion de la craindre: mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort, mais ne voyés-vous pas combien sont petits les subiets qui souuent ont fait que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse, vn esclaué importuné des mauvais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison en bas, vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser remener. Et doutés-vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger, il met le conte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desirables.

bles. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux, afin que quand il sera question de desloger, vous ne le faciés à regret, & ne l'embrassiés point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainés par la violence d'un torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie, pource qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de mourir. Apprenés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuyes que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Un bien pour grand qu'il soit ne peut ressiouir ce-luy qui le possede, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cet inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce que peut arriuer mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'encontre. La teste de Pompeius receut iugement d'un pupille & d'un chartré. Celle de Crassus esprouua l'insolente cruauté d'un Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus, & luy-mesme enfin bailla la sienne à Cheroas. Iamais la fortune ne met un homme si haut, qu'elle ne le méritasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy

permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'vne heure à l'autre les bateaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauez auparauant. Souuenez-vous que vous pouués auoir la gorge coupee aussi bien d'vn voleur que d'vn ennemi. Quand bien vous aurés vostre vie assuree contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurez rien fait, puis que le moindre valet que vous aurés a la puissance de vous l'offer quand il luy plaira. Je veux dire que quiconque mesprise sa vie, est maistre de celle d'autrui. Representés-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouuerte, ou par surprise, vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait davantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous aués peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assés fort pour faire ce que vous craignés ? Mais si d'auanture vous tombés entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort ? Je veux qu'il le face, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allés ? pourquoy estes vous si abusé de commencer à cet heure d'auoir sentiment d'v-

ne chose que vous endurés il y a desia long temps? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considérations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure dernière, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de travail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clore ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que j'ay treuvé de bon aujourd'huy; ceste fleur n'est non plus de mon iardin, que les précédentes, La pauvreté qui se mesure à la regle de nature, est la plus grande richesse que l'homme sçache posséder. Voulés vous sçauoir quelle est cette regle, & quelles bornes elle nous a prescrites, de n'auoir point de faim, point de soif, ny point de froid Pour chasser la faim, & la soif, il n'est point question de courtoiser les Grands, & se rendre suiet à leurs froides mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence extérieure d'humanité. On n'a que faire de traueser la mer, ny de se consumer à la suite d'une armée. Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & avecque peu d'incommodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine, & qu'il faut suer pour les acquerir qui nous font user nos habits, vieillir sous les tentes, & courir aux images

estrangeurs. Ce qui suffit se recouure sans beaucoup de difficulté.



EPISTRE V.

ARGUMENT.

- I. Il faut estre Philosophe en effet, & non pas en apparence.*
- II. Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.*
- III. L'espoir & la crainte donnent la gesne à nostre ame.*

I. **I**'Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien aise de ce que sans vous foucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de jour en jour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais ie vous en prie. Toutesfois gardés-vous de ressembler à quelques-vns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à viure ou à s'habiller avec quelque particularité qui les face regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheveux sans les couper, negligent leur

barbe , iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre ; & toute telle maniere d'artifices , qui n'ont autre but que l'ambition , combien qu'ils la suivent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soy-mesme que trop assailly d'enuieux & de calomniateurs ; que sera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes ? Je veux bien que nous differions d'auec eux interieurement ; mais si faut-il que nostre apparence exterieure soit populaire : ne soyons pas ny superbes , ny mechaniques en nostre habillement : n'ayons point de moulures d'or , ny d'enrichissement d'orfeverie en nostre vaisselle d'argent : mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple , non pas au contraire du peuple : autrement nous esloignerons de nostre compaignie ceux de qui nous desirons l'instruction , & ferons que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions , ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun , l'humanité naturelle , & la conuersation , de laquelle nous nous bannissons , si nous faisons des professions differentes.

18 · LES EPISTRES

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous recherchōs à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prendre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes sales, grossieres & desdaigneuses. C'est autant de folie de fuyr les choses qui sont en vsage, & qui se recourent avec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu, mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobriété tout y soit honneste; & qu'il n'y ait riē de mechanique. Je n'aymé que cette sorte de vie. Treuons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse nostre maniere de viure? Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Si aura certes, il y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il treuuer à redire en nous? Faisons luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du comun des hommes. Que celsuy

DE SENEQUE. 19

qui entre dans nostre maison tiennent plus de conte de nous que la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accommoder avec les richesses. Mais voicy le profit que i'ay fait auourd'huy, auquel ie veux que vous preniez part. I'ay trouué dans nostre Hecató, que le but de nos desirs fortifie entierement les remedes qui nous sont necessaires contre la peur. Soyés exempt de souhait, & vous le serés de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie vous dis est vray, mon amy Lucius, & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord, elles le sont neantmoins, & s'attachent l'une à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaine, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Ie ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la gêne un esprit irresolu, & sont doublement languissant celuy qui est en attente. La principale crainte de l'un & de l'autre procede sans dou-

20 LES EPISTRES

re de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voylà comme la Preuoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en mal-heur. Les bestes sauua- ges fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échappées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine, & beaucoup de biens que nous auons nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous r'ameine la Crainte, qui est vne facheuse maladie: & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce poinct de misere, par le seul obiet des choses presentes.



EPISTRE VI.

ARGVMENT.

- I. Plus on se connoist éloigné du Vice,
& plus on est proche de la Perfection.*
- II. La Science est inutile, si elle ne
passe des vns aux autres.*
- III. On apprend plus par la cōuersa-*

*tion des Doctes, que par la lecture
de leurs livres.*

1. **I**E commence à connoistre, mon Amy
Lucilius, que non seulement ie deuens
meilleur, mais qu'il se fait vne nouuelle trās
formation, de moy mesme. Ie n'ose toutes-
fois ny esperer ny promettre, qu'en ma fa-
çon de viure ordinaire, il n'y ait encorc ie
ne sçay quoy qui a besoin de changement.
Est-il incompatible aussi, qu'en moy ne se
rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut
nécessairement, ou corriger, ou raualler,
ou porter plus haut? Cela suffit desia, ce me
semble, pour apprendre à mon esprit qu'il
s'est changé en mieux par la connoissance
qu'il a de ses vices, que iusques icy il auoit
ignorez. Il est des malades avec lesquels
on se resioit, quand ils ont senty leur
mal. Ie serois doncques bien aise de vous
pouuoir faire part d'un changement si
prompt que le mien. Car ie commencerois
dés-lors à mieux esperer de nostre amitié:
l'entends de cette vraye amitié, que ny
l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous
auons de nos interets ne nous peuyent fai-
re rompre; De cette amitié, dis-ie, avec la-
quelle les hommes meurent, & pour la quel-
le ils ont du plaisir à mourir. Il ne me se-
roit pas mal-aisé de vous en nommer plu-
sieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais

22 LES EPISTRES

bien d'amitié : Ce qui ne peut aduenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conioncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en partie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Je le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-je pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fut, me pût iamais plaire; si ie ne la sçauois que pour moy mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à cōdition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La iouissance du bien ne peut estre agreable, si l'on n'y associe quelqu'un. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes; & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie

DE SENEQUE. 23

vous marqueray les endroits que i'estime, & que i'admire le plus.

II I. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures que de la viue voix, & de la conuersation des honnestes gens. Il faut que vous mesme veniez sur les lieux, premierement, pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles : & qu'avec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'oïyr. Il a vescu avec luy : il a veu comme il viuoit : il a remarqué ses secrets : il a estudié toutes ses actiōs, & a cōsidéré si les siennes propres y estoient conformes Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a pas esté l'Escholle, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus, & Polycenus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit, mais afin que vous-mesmes puissiez estre profitable, & vous & moy nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant pource que ie vous dois selon ma coustume, la rente de ma iournée, ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'huy grandement plu dans Hecaton. Vous de-

24 LES EPISTRES

mandez: dit-il, ce que i'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera iamais seul, & vous pouuez bien vous asseurer aussi, Que celuy qui est Amy de soy-mesme le sera de tous.



EPISTRE VII.

ARGUMENT.

I. Fuir la multitude.

II. La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.

III. Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.

IV. Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.

VOUS me demandés ce qu'il me semble que vous deüez principalement euitter: La Multitude: vous n'y ferés pas encore bien seurement. Pour moy ie, confesse ma foiblesse. Quand ie vays en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y suis allé: mon equipage n'est plus en l'ordre

DE SENEQUE. 25

dre où ie l'auois mis : il ne r'entre chés moy que quelque chose de ce que i'auois fait sortir. Il arriue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuuent prendre si peu d'air qu'ils ne s'en treuuent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres : car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volupté. Que pensez-vous que ie dis? i'en auies plus auare, plus ambitieux & plus dissolu: & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. D'auanture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonneur; & en somme quelque passe-téps qui m'otast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamais veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes; ce sont homicides & non autres cho-

26 LES EPISTRES

ses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise; tout y est à descouvert: aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaisir qu'aux ordinaires, ny qu'aux demandez: & certainement ils ont raison: car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny de bouclier; aussi dequoy seruent-ils, ny toute ceste dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelque moment? Au matin on fait cōbatre les hōmes avecque des Liōs & des Ours: Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-to st qu'il y en a vn qui a tué son homme, on le met aux mains avec vn autre qui le tuë; & iamais on ne laisse le victorieux en repos, iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort: tout passe par le fer & par le feu: c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauvre miserable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez? Tuë, brusle, frappe. Pourquoy est-il si cōtiard à s'enfermer? que n'est-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoient des coups s'ils refusent d'aller aux playes; & faut que

DE SENEQUE. 27

tous nuds il cherchent l'espee l'un de l'autre, & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre prejudice. Vous auez de quoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre, & qui n'est pas bien imprimée du caractere de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude: On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesme, Catõ, & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur, ne leur mist l'ame en desordre, tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui seruiennent en meilleure assiette ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, sa conuersation peu à peu nous enerue & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez: il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

I V. Que pensez-vous que puisse deuenir

28 LES EPISTRES

vn hōme qui a tout vn peuple sur les bras vous direz qu'il faut qu'il se resoluë, ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'un & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny haïr le grand nombre, pource qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez-vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuuent apprendre quelque instruction, & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouuez donner: ce sont offices reciproques: en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous face point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. ~~Cela~~ seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple: mais il n'y aura personne qui vous entende; Et si peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous auez appris? ne craignez point d'auoir perdu vostre peine: vous auez estudié pour vous.

Mais afin que j'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que j'ay rencontrées aujour-d'huy assez conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter ceste lettre, & les deux autres que ie vous bailleray pat aduā-

ce. Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondit fort pertinemment; Je me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois encore assez. La troisieme a bien de la grace: Epicure en est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous) Nous nous sommes vn theatre l'un à l'autre: ce sont paroles, mon grâd amy, qu'il faut auoir grâces au fouds de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de jugements. Vous estes lotié de beaucoup, quelle occasion trouués vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'intérieur.



EPISTRE VIII.

ARGUMENT.

I. La vie contemplative n'est pas inutile.

30 LES EPISTRES

II. Nous auons assez , quand nous auons ce qui nous est necessaire.

III. Il louë la Philosophie.

IV. Les choses casuelles ne sont point nostres.

VOUS vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action : Et quoy, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remuer ? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe iour que ie ne face quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Ie ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clorre aussi tost que le sommeil les en sollicite. Ie les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le trauail & la veille m'ont fait succomber. I'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Ie fay celles de ceux qui viendront apres nous. I'escry des choses qui leur soient profitables, & tasche de leur laisser des aduertissemens salutaires, com-

DE SENEQUE. 31

me de bons medicaments dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery: mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Il montre aux autres vn bon chemin que ie n'ay cogneu que fort tard & bien las. Ie leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque chose, deffiez vous d'elle: & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trôpez que par quelque esperance qui les resiouit. Ce que vous appelez presents de la fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluer. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris: ceste course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haut-efleuee, on n'en peut sortir qu'en tombant: la prosperité nous esbrâle: il n'est plus en no^r de nous arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De ceste façon la fortune ne no^r abbatra iamais si elle no^r donne quelque atteinre, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez ceste regle de viure, que vous treuuez saine & salutaire de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous don-

32 LES EPISTRES

nera de la peine, quand il sera question de le faire obeïr à l'esprit : mangez pour appaiser la faim, beuvez pour estancher la soif, habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'une maison où le vent & la pluye ne vous puissent offenser: qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe ? Vn homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on adjouste pour l'embellissement n'est que superfluité : faictes compte que vous n'avez rië d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur ? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'ocupations, sont ceux qui en ont de plus dignes : ils negotient au ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir ceste lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque present : Ce ne sera pas à mes despens, ie frippe tousiours quelque chose dans Epicure : voicy ce que i'ay pris aujourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'un iour à l'autr

Vous estes expedié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escolle. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous plustost pour paroles sorties de la-bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? combien trouuez vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dittes ou deuoient dire? Ie ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de feuer. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers dās Publius, qui pouuoient auoir lieu dās vne tragedie? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne ceste quatriesme partie de Philosophie que nous venons de traiter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptees pour nostres.

Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le dorment.

Il me souuiét qu'autre-fois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme sujet, qui a bié meilleure grace, & moins de paroles.

Rien n'est à nous que fortune ait fait nostre.
En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

Ce qu'on nous baille on nous le peut oster.
Ie ne vous mets pas cela en compte: car il

n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.



EPISTRE IX.

ARGUMENT.

I. Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il aime d'avoir un amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.

II. Il faut aimer pour estre aimé. Le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.

III. Les vrais amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.

IV. Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour vivre, non.

V. Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.

I. **V** Ous me demandez mon advis de la reprehension que fait Epicure en vne epistre, de ceux qui disent que le sage est content de soy-mesme, & par consequent qu'il n'a que faire d'amis : c'est

vne reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy iugé que ce fust le souuerain bien d'auoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais nous equiuoquerons, si pour exprimer *l'hapathe* nous voulons vzer du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si rigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouuoir; & il semblera que nous l'entendions d'un homme frotiet, tendre, & à qui seulement vne piqueure du doigt face perdre le iugement. Voyez donc si nous ferions point mieux de dire vne ame inuulnérable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voycy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en soy dequoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme: que si par quelque maladie ou en vn combat vne main luy est coupee, cest accident qui luy diminue le corps, ne luy diminue point son conten-

tement: si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aise mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy manque; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien: aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyé de s'en passer. S'il le perd il ne se desespere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statue, il en peut incontinent faire vne autre; luy tout de mesme, qui est grand maistre en la science de faire des amitez, aura bien-tost reconuré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre? Je le vous diray, pourueu que nous demeurions d'accord que des à cette heure ie vous paye ce que ie vous doy; & que pour le regard de ceste lettre vo^s n'ayez pl^{us} rié à me demâder.

II. Hecaton dit; Je vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelcōque: Voulez-vous qu'on vous ayme, ayez. Les amitiés nouuelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Avoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amys

estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Ceste sollicitude occupée a son ouurage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, ceste pensee s'esuanoït, pource qu'alors il ne iouït que du fruit de son art, au lieu qu'il iouïssoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice : mais l'enfance a ie ne scay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cest'heure à nostre propos.

III. Le Sage, encore qu'il se contente de soy-mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon, pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si loüable comme l'amitié : Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne au pres de luy quand il sera malade, qui, s'il est en prison, luy aide à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui recoiue ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y treuuer le remede de ses incommoditez. Il achettera comme il a commencé : il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaine des pieds le clou n'en fera pas si tost riué, qu'il ne prenne congé de luy ; ce sont amitez à la

38 LES EPISTRES

journée : vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera : c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts auprès des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions d'estre éprouuez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, & des autres qui trahissent infidèlement ceux qu'ils ont fait profession de bien aymer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy pour ce que s'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au prejudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'auoir vn amy, afin d'auoir quelqu'un de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & deffende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin ? Ceste amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié : on peut dire que c'est vne amitié insensée ; En voyez-vous quelqu'un qui aime sa maistresse pour le gain, pour l'am-

bition, ou pour l'honneur, l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & n'allume l'ame d'autre desir que la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honneste fasse naistre vnc volonte qui ne l'est point? vous me direz que ce n'est pas a ceste heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre suiet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celui qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain & sans dessein de se fortifier cõtre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son throsne & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est vne parolle, mon grãd amy, que beaucoup de gẽs interpretent mal, ils la separent de la communautẽ de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer: ceste promesse a des bornes; & ne s'estend pas indifferement a toutes choses.

IIII. Le Sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde: mais pour viure, non, car en ce dernier il peut

40 LES EPISTRES

auoir à faire de beaucoup de choses : Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir vne ame purgée de mauuaises affectiōs, esleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus esfroyable visage que la fortune luy sçauroit mōstrer. Voicy la distinctiō qu'ē fait Crisipus. Il dit que le Sage n'a faute de riē, & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses ; le sōl au cōtraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'ē sçait point vser : mais il a faute de routes. Le Sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au seruice de la vie : Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppose de la necessité : or il n'est riē necessaire au Sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy-mesme ; il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'ē acquerir le plus qu'il peut, nō pour viure heurusement, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souuerain biē trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son seruice : il ne va rien emprunter dehors : il ne dépend d'autre que de soy-mesme ; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la fortune : & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oūy, mais quelle triste condition sera celle du Sage, si prisonnier entre les

mains des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes ses incommoditez secouru de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy : Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient retournées en leur confusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la generation, il l'appelle à soy toutes ses pensées, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le Sage a moyen d'en faire de mesme : il se reserre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie : avec ce contentement il fait des enfans ; & toutesfois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'utilité ne le porte point aux amitez : c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust, nous cherissons la societé comme nous abhorrons la solitude ; La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neanmoins, quoy que le Sage

aime extrêmement les amis ; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquérir ; & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme ; si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement , & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme apres la ville prise , & sa femme , & ses enfans perdus , il se retiroit tout seul , avec vn esprit à qui les aduersitez n'auoient rien osté ; Demetrius , celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcees estoit appellé *Poliorcetes* , luy demandant s'il auoit rien perdu : Je porte , dit-il , tout mon bien sur moy : parole certainement qui tesmoigna la force du ressort de son ame , & qui fut victorieuse sur la victoire mesme. Et de faict , Demetrius l'oyant ainsi parler , fût si cōfus , que presque il ne sçauoit s'il auoit vaincu. Tout mō bien est avec moy : ma Iustice , ma vertu , ma temperance , ma prudēce : & ceste resolutiō que i'ay tousiours eüe de n'appeller point bien ce qu'on me peut oster ne m'ont point esté saccagees. Les voicy qui m'accompagnent aussi entieres , & aussi miennes qu'auparauant. Si nous nous estonnons de voir quelques animaux , passer au trauers du feu , sans qu'il leur face mal : combien auons nous plus de sujet d'admirer cēt hōme , qui par la prise de sa ville , enuélépé dans le feu , le fer , & les ruynes , a treuvé

DE SENEQUE. 43

moyen sans blessure ny perte quelcōque de s'en desgager? Vous voyez en cela combien la conqueste de tout vn peuple est bien plus aisée que celle d'un homme seul. Vn Stoïque tient le mesme langage, & aussi bien que Stilpon parmy le sac & la flame des villes prises, conserue ses biens, & les emporte en toute assurance avec soy. Il est content de soy mesme, & dans les bornes limite sa felicité: Ne pensez pas qu'il n'y ait que nous de qui les parolles soiēt releuees. Epiture mesmes, qui se messe, de reprendre Stilpon, parle de mesme, ie m'en vay vous dire que c'est, & combien que ce iour icy ne soit plus du conte, vous ne laisserez pas, s'il vous plait, de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'une homme seul, il est miserable, s'il ne pense auoir assez: ou bien si vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux parolles) Quand vn homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont leçons que fait la nature á toutes sortes d'esprits, vous trouuerez en vn Poëte comique.

Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.

Car que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez estre mal? Et quoy

44 LES EPISTRES

donc à vostre compte vn qui sera vilainement riche, & qui aura force vallers, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel: Le n'ay que faire de ce qu'il dit; Le regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour vn iour, mais ce qu'il peut continuellement; n'ayez pas peur que ceste magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en vn homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le Sage capable de se plaire; Toutte folie porte avec elle vn dégoust de sa condition.



EPISTRE X. ARGUMENT.

- I. Les méchans ne doiuent point viure seuls.*
 - II. Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.*
 - III. Qu'il faut viure avec les hommes comme veüs de Dieu, & parler avec Dieu, comme escontez des hommes.*
- I**E suis tousiours d'un mesme aduis:
Fuyez les grandes compagnies: fuyez

DE
les petites
d'un hon-
ment. Le
permets
fois ie v
On con
Stilpon
récente
mener à
loul? A
poudu,
me, C
bien ga
entret
rien. N
des au
l'anne
vicine
faire
mal-a
ne qui
tion, i
ses, &
natio
C'est a
tout ce
qu'ils
la cr
quen
& so

DE SENEQVE. 45

les petites : fuyez meſme la conuerſation d'un homme ſeul : voyez où va mon iugement. Je ne ſçache perſonne de qui ie vous permette la communication , & toutes-fois ie vous oze biẽ laiſſer entre vos mains. On conte que Crates, eſcolier de ce meſme Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant vn ieune homme ſe promener à part, luy demanda ce qu'il faiſoit ſeul ? A quoy le ieune homme ayant reſpondu, qu'il ſ'entretenoit avec ſoy-meſme, Crates luy repliqua, Donnez-vous bien garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez avec vn homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes aupres de ceux qui pleurent vne perſonne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la ſolitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induiſe à ſe faire mal. Il faut en faire de meſmes aux mal-aduiſez : car comme ils n'ont perſonne qui diuertisse leur dangereuſe inclination, ils ſe propoſent des choſes pernicieuſes, & iamais ne ſont ſans quelque inagination funeſte, ou pour eux ou pour autrui. C'eſt alors qu'ils repaſſent en leur eſprit tout ce qu'ils ont de mauuaiſes intentions, qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou la crainte leur faiſoit tenir caché, prouoquent leur audace, irritent leur paillardiſe, & ſollicitent leur cholere par les moyens

46 LES EPISTRES

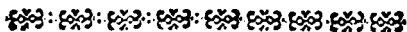
qu'ils luy mettent en auant de se vanger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se descouvrir à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, c'est perdu pour eux, ils se descouurent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien i'espere de vous, ou plustost comme ie m'en confie: Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Je ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Je me ressouuiens de quelque langage que ie vous ay oüy tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vrayement solide & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Je m'en resioüis dès l'heure, & dis en moy-mesme: Ce ne sont pas là des paroles qui viennent du bout des lèvres: le fondeiment en est plus auant: voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres: il n'a pas enuie de se perdre: c'est ainsi qu'il faut parler: c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur: n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé: quittez-les de vos vœux precedents: faites-en de nouveaux: Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn

DE SENEQUE. 47

corps sans maladie: ce font-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauuais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sãs quelque present, ie vous diray vne chose tres-veritable que i'ay aprise dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion, quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander tout haut, & à la veüe de tout le monde. Car aujourd'huy, quelle folie est celle des hommes? Ils ne desirent rien de si mal-honneste, qu'ils n'osent demander à Dieu: tous les vœux sont autant de crimes: Si quelqu'un fait semblant de s'approcher d'eux, ils se taisent tout aussi-tost: & corrent à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrons point tenir cette maxime pour vneregle de vie: vivez avec les hommes, comme veü de Dieu: parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.



EPISTRE XI.

ARGUMENT.

- I. Il deffend ceux qui rougissent.*
- II. Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.*
- III. Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.*

I. **I** Eme suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay recogneu son iugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé de parler. le pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais

mais, quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere, & à quelque perfection qu'il puisse arriver.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les défauts que naturellement nous avons ou au corps ou en l'esprit : Ce qui naît avecque nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent jamais en grande assemblée qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils avoient fait quelque grand effort ; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre-choquent, la langue begaye, & les lèvres ont un mouvement qu'il ne leur est pas possible d'arrêter. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections : la nature veut demeurer maîtresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy résister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, & quelque gravité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroît davantage aux personnes jeunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus délicate. Mais les plus expérimentez & les plus vieux ne s'en garentissent point. Il y en a qui ne sont jamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils avoient espandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y avoit rien de

moins effronté que Pompée : Iamais il ne parloit deuant deux personnes qu'il ne rougist : aux assemblees cela luy estoit infailible. Il me souuient qu'on fit vn jour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque tesmoignage : Il deuint rouge , & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Celà ne vient pas de foiblesse d'ame , mais de la nouueauté des choses , qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance pour vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa place ; Aussi en est-il qui l'ont si remüant, qu'il ne leur peut rien arriuer , que tout aussi-tôt la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme j'ay dit, n'y sert de rien : autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme face , & quelques reiglements qu'il donne à son Ame , les habitudes que la temperature du corps & la condition de sa nature luy donnent , ne se separeront iamais d'auecque luy. On ne les peut , ny chasser quand on les a , ny faire venir, quand on ne les a point. Les Comediens qui se meslent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnements, & nos tristesses; quand ils veulent représenter la honte, tout ce qu'ils peuuent faire, c'est

DE SENEQUE. 51

de baïſſer la teſte, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichez en terre : mais de rongir, il n'y a moyen. Le commandement & la deſſence y ſont inutiles. Auſſi la ſageſſe, qui cognoit bien qu'elle n'y peut de rien ſeruir, ne nous y promet point de remede : c'eſt choſe qui vient ſans qu'on l'appelle, & qui s'en reua ſans qu'on la chaffe, comme ne dependant d'ailleurs que de ſa propre iuriſdiction.

Ma lettre veut que ie la finiſſe par vne ſentence : en voicy vne tres-vtile & tres-ſalutaire, que ie voudrois qui vous fuſt græuée au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en ſommes perpetuellemēt eſclairez, afin de ne faire, que'ce que nous ferions, s'il eſtoit preſent. Ce precepte, mon grand amy, eſt d'Epicure, qui non ſans cauſe a iugé, que nous auons beſoin d'vn gardien & d'vn precepteur. Il ne ſe feroit pas la moitié des crimes qui ſe font, s'il ne ſe pouuoit rien faire qu'en la preſence d'vn teſmoing. Il eſt bon que noſtre ame ſe propoſe quelque perſonne de merite à reuerer, & de qui l'autorité l'oblige, à ne faire ny penſer choſe qui ſoit mal à propos. O que bien-heureux eſt l'homme qui a ceſte uiſſance, que non à le voir, mais à ſe la reſenter ſeulement, on ſe faiſſe

52 LES EPISTRES

homme de bien ! & bien-heureux celuy tout de mesme , qui en peut tellement respecter vn autre , qu'il ne faut que la seule souuenance pour le remettre , ou le retenir en son deuoir ! Quiconque est capable de rendre ce respect, sera bien-tost digne de le receuoir. Je vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lælius, qui n'est pas si bandé ; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le visage où se manifeste l'interieur, vous seront plus agreables. Montrez-le vous à toute heure, ou pour estre en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis eneor vn coup, que nous auons besoin de quelqu'un sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie : sans vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.



EPISTRE XII.

ARGUMENT.

- I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.*
- II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.*
- III. Estre prepare à mourir tous les iours.*

DE SENEQUE. 53

*IV. Il est en nous de finir nos miseres
quand il nous plaist.*

DE quelque part que ie me tourne,
ie trouue par tout des tesmoigna-
ges que ie suis vieil. Ie m'en estois allé en
ma maison aux châps, & me plaignoïs de
ce qu'il me coustoit à l'étretenir, la respon-
ce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas la
faute, mais que le bastiment estoit vieil, &
cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse
faict faire. Que dois-je penser de moy : si
le temps a vzé les pierres qui sont de mon
âge ? Cela m'ayant mis en colere, ie prins
le premier subiect qui se presenta de m'at-
taquer à fuy, & luy dis ; Il se cognoit bien
aux placanes qu'ils sont mal entretenus,
ils n'ont point de fueilles, les branches
en sont tortuës & pleines de nœuds : com-
me le pied en est miserable & rude, si vous
auiez esté curieux de les déchausser, & de
leur rafraichir la racine, ils ne seroient pas
comme cela, il me jure qu'il y faisoit tout
ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'est pas
possible d'en auoir plus de soin qu'il en
auoit, mais que les arbres estoient vieux.
Cecy demeure entre nous : Ie les ay plâtez,
& en ay veu les premieres fueilles. Comme
ie me tourne vers la porte, ie demande qui
est ce bon-homme, qu'on a mis là si à pro-
pos, comme prest à partir. Où l'aucez-

vous pris ? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre maison ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur, ie suis Felicio, à qui vous avez donné tant de pourpres, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philositus vostre Fermier. Je vous iure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ? n'est-ce pas là vn beau personnage pour auoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

II. I'ay ceste obligation à ma maison, qu'en quelque part que ie regarde ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourueu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont iamais meilleures, que quand la saison s'en passe ; La principale beauté de l'enfance est en la sortie ; Le dernier verre de vin semble tousiours le meilleur aux yuongues, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutesfois n'est point encor au precipice, est celuy qui nous contente le plus ; Et ie croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir qu'à faire de voluptez. Qu'un homme a de repos

DE SENEQVE. 55

en l'esprit, quand ses passions ont pris con-
gé de luy!

III. Vous me dites que c'est chose fâ-
cheuse de se voir à deux doigts de la mort.
Premierement vn vieil homme n'a pas plus
de sujet d'y penser qu'un jeune: car c'est
chose où nous ne sommes pas appelez par
le nombre des ans; & puis il n'y a personne
si chargée de iours, qui avec apparence ne
se puisse promettre d'en viure encor vn. Or
vn iour est vn degré de nostre vie: tout no-
stre âge est vn ouurage à pieces qui a com-
me des cercles les vns dans les autres, les
moindres enfermez dans les plus grands;
Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est
celuy qui comprend depuis la naissance jus-
qu'à la mort. L'autre enferme les ans de
nostre adolescence, nostre enfance est con-
renuë en l'autre, & puis il y a l'an où sont
cōprises toutes les saisons qui par leur mul-
tiplication accomplissent le cours de nostre
vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le
iour encores moins. Toutesfois aussi bien
que les autres il va du commencement à la
fin: il marche du leuant au couchant; C'est
pourquoy Heraclitus, qui pour ses façons
de parler mal-intelligibles a eu le nom de
Tenebreux, a dit, que tout iour est pareil à
l'autre: ce que les vns ont interpreté, qu'un
iour est pareil à l'autre en nōbre d'heures:
& ils ne mentent point, parce que si le iour

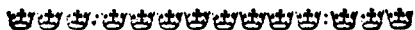
est vn espace de vingt-quatre heures , il faut necessairemēt que tous les iours soient égaux , pource que ce qui se perd au iour, se trouue en la nuit : les autres entendent que tous les iours se ressemblent , d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre , vous ne pourriez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour , la lumiere , les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait ceste égalité, par sa vitesse réglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus quel'autre; Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, cōme si c'estoit celuy de la retraite , & qui fist iourniture entiere de la somme. Ce Pacuuius, que le bon vsage rendit proprietaire de la Syrie , apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dans le vin & dans ses festins mortuaires , comme s'il eust fait luy-mesme ses funerailles , estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissemens de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu* ; Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons en gēs de bien, ce qu'il faisoit en meschant : ne nous allōs point coucher, sans dire avec vne façon qui tesmoigne nostre contentement ,

Au gré de mes destins j'ay mon cours acheué.
Si Dieu permet qu'une autrefois nous voyons le soleil , à la bonne heure. Vn hom-

me est tres-heureux, & se peut vrayement dire à soy, qui ne se gaigne point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit, *I'ay vescu*, ne se leue iamais que son profit ne luy soit aisé.

IV. Mais il est temps de clore ma lettre : Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller treuver les mains vuides. Ne vous souciez : elle portera quelque chose, & non quelque chose, mais beaucoup : Car y a-t'il rien de plus estimable que ceste parole que ie luy baille pour vous porter ? C'est vne chose tres-falcheuse de viure en necessité : mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoy n'y en a-t'il point ? pour ce que de nous costez nous ne voyons que chemins bien courts & bien aisez, qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde n'y peut estre retenu. Nous en forçons, si tost que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empêcher. Oüy, mais direz-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoy faites-vous vn présent du bien d'autrui ? Ce qui est véritable, est bien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui avecque passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit,

mais par qui , sçachent que quand les choses sont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.



EPISTRE XIII.

ARGUMENT.

- I. Nul ne peut sçavoir sa force , sans l'avoir esprouuee.*
- II. Les apprehensions du mal à venir , sont quelquefois fausses, & toujours inutiles.*
- III. Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.*

I. VOUS avez du cœur assez : ie le sçay bien ; puis que devant que la Philosophie vous eust fortifié , vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à ceste heure, que vous estes venu aux mains avec elle , & avez reconnu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes iamais asseurez de la resistance que nous pourrions faire , que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes

parts ; & qu'il n'en soit venu quelques-unes iusques à nous. C'est en ceste esprouue que se remarque vne ame vraiment genereuse , & qui n'est point capable de seruitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui n'a iamais eu coup , ny atteinte, puisse aller au combat avec la mesme assurance que celuy qui y a versé du sang , à qui les dents ont sonné de coups de poing : qui porté par terre d'un croc enjambé ; a regagné le dessus de son ennemy ; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout , & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas , autant de fois s'est releué ; tousiours opiniastre à disputer la victoire , & iamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude ; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune ; & cependant vous ne vous estes iamais rendu , mais toujours reuenu sur vos pieds avec recommencé la lutte avecque plus de courage qu' auparauant. La vertu n'est iamais si forte qu'apres qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutesfois si vous le trouuez bon, voycy du secours que ie vous ameine , pour vous en seruir , cōme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal : & bien souuent nous sommes en peine plustost par opinion , que par effet. Je ne parle-

ray point en Stoïque, mais rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, pour n'aller pas si bandé avec vous: car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les suiets ordinaires de tant de gemissemens, soient choses qui méritent seulement qu'on en fasse cas: laissons là ces paroles, qui certainement sont veritables, mais que tout le monde n'est pas capable de goûter. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous faciez point miserable deuant le temps, puis que ce que vous apprehendez qui vous doiue accabler, n'arriuera peut-estre iamais: que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arriué. Il est des choses où no^s nous affligeons plus qu'il ne faut: d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait du tout point de suiet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes: Nous la préuenons aux autres: & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres, pource que la chose est en cōtrouerse, & qu'il y a contestation de cause, remettons les à vne autre fois: ce qui seroit leger à mon aduis, seroit insupportable au vostre. Il en est qui rient quand on les foliette, & d'autres qui pleurent pour vne chiconnaude, vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis, & verrons si

DE SENEQUE. 61

c'est leur force, ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy, quand vous verrez tous ces caioleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez : consultez avec vostre patience; & quis que vous sçauiez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces questions à vous mesmes: Qu'y a-t'il pourquoy ie leur faist tant de pitié? D'où leur vient ceste peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur? ce de quoy ils me plaignent est il si mauuais, ou peut-estre y a-t'il point plus de honte que de mal? N'est-ce pas sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point? Voulez vous connoistres'il y a suiet de vous affliger ou non? En voicy la regle. Nous nous affligerons, ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien-aisé à faire: si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'injure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain: pour aujourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir: Regardez premierement si vos conjectures ont de l'apparence: Car la plus-part du temps

nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires ; aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à recevoir des impressions : nous n'essayons point de convaincre ce qui nous veut faire peur ; Et ne nous donnons pas le loisir de l'esplucher, mais nous nous estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussiere esmeuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur, prennent l'espouvente, & mettent leur armee en vn desordre, qu'il n'est pas bien-aïse de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres : Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrepasse point ; l'incertain est remis à la discretiõ de l'ame estonnee : pour l'imaginer grande ou petite, cõme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source : aux autres la raison manque ; en celles-cy l'entendement : Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vray-semblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses

non attendus, & combien d'attendus qui n'ont point comparu ? Je veux que sans faillir il nous en arriue : que sert d'aller au deuant de la douleur ? nous l'aurons assez-tost quand & le mal. Cepédant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous le temps : il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens , qui seront surseoir ou cesser le peril , ou l'enuoyeront de quelqu'autre coité. Il y a eu des maisons bruslees , où ceux qui estoient dedans n'y sont pas demeurez : il en est tombé de qui la cheute n'a fait mal à personne. L'espee a quelquefois esté retenuë sur le poinct que le bras estoit haussé pour frapper : & s'est trouué des criminels qui ont plus vescu que l'executeur qui les auoit menez au supplice. La mauuaise fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut estre , & aussi n'estre pas : quoy que ç'en soit, il n'est point : proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui presage rien de mal , l'esprit s'imprime de fausses imaginations , ou pour l'ambiguité de quelque parole , qu'il interprete à son desauantage , ou pource qu'il se persuade que quelque vn luy vaeille plus de mal qu'il ne fait, & ne pense pas combien il est en colere, mais combien, s'il y estoit, il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il ne faut plus

64 LES EPISTRES

parler de viure, ny d'estre iamais autre que miserable, si nous voulons auoir autant de craintes, comme il y a de choses qui nous peuuent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance, & des presentes la Resolution. Sinon, seruez-vous d'un vice contre l'autre: meslez de l'espoir à vostre peur. En toutes les choses que nous aprehendons, la plus apparente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la Crainte en la Balance, & de quelque costé qu'elle penche r'assourez-vous, & croyez ce de quoy vous aurez le plus d'enuie. Si la pluralité des opinions est pour la Crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que ce c'est la coustume de la plus-part des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle; encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doie point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit; c'est vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports

qu'on nous fait. L'incertain nous espouuante, comme le certain : & pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. I'ay honte de parler avecque vous de ceste façon, & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut-estre, que cela n'arriuera pas : & vous dittes luy : quand il arriuerait, qu'en ferait-il ? nous verrons ce qu'il en sera : s'il arriue, ce sera peut estre pour moy bien : ma mort fera de l'honneur à ma vie. La cigue a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir. Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine : ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre, apres y auoir mis sa marque, c'est à dire, apres luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter. Entre autres maux qu'a la folie, elle a encore celui-cy, qu'elle commence tous les iours à viure. Pensez, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hō-

66 LES EPISTRES

mes, qui châce jour font de nouveaux fondemens de leur vie, & commencent des desseins au monde, sur le point qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs, se preparer à des voyages, & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingt-ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir : Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de ceste sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes, & des moins publiees de celles d'Epicûre, que ie vous ay protesté que ie louïerois & adopterois, quand elles me sembleroient le meriter.



EPISTRE XIV.

ARGVMENT.

- I. Comme il faut aymer le corps.*
- II. Se tenir loing des Grands.*
- III. La Pauvreté nous met à couuert de l'Enuie, & de la Hayne.*
- IV. Caton est blâmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre ciuile.*

DE SENEQUE. 67

V. La vie prinée est la plus seur.

*VI. Celuy a plus de richesses qui s'en
sait le mieux passer.*

L'Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle : ie l'auoie, & auoie aussi que puis que nous en auons la garde, il est raisonnable de luy faire quelque caresse. mais ie dis qu'il ne se faut pas abaïsser à le seruir. Qui le seruira qui sera trop en peine pour sa conseruation, & en fera la fin où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme de nans viure pour le corps, mais comme ne pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute-heure on ne soit trauaillé de crainte, inquieté de sollicitudes, & rédu le but de toutes les injures que le mal-heur nous voudra procurer. Qui l'estime trop n'estime iamais assez la vertu. I'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir: mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le jette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conseruation de nostre hōneur. Euitons neantmoins non seulement les perils, mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible : Et retirez en vn lieu

68 LES EPISTRES

de repos, faisons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuvent apporter du desplaisir. Il y en a, ce me semble, de trois sortés. La pauvreté, les maladies, & l'injure d'un Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur, & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence : ils n'ont ny spectacle qui face peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche avec un plus grand equipage. Ce ne sont que fers, que feux, que chaines, qu'espees à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux, à trauerser les corps d'un bout à l'autre : charriots à tes démembrer : chemises poissées à les rôtir : & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inventer pour l'assouuissement d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'estōner si nous craignons vne chose qui nous montre tant de funestes visages, & nous menace avec un si formidable appareil. Car comme un bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en montre plus d'instrumens ; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre suporté le sentiment ; ain-

si , de ces maux qui domptent nos ames,
 & leur font porter le ioug, il n'y a point
 de doubte que les plus facheux ne soient
 ceux qui nous representent la diuersité du
 pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter.
 Nous en auons d'autres qui ne sont pas
 moins rigoureux, comme la faim, la soif,
 les vlceres des intestins, les fièvres qui nous
 bruslent dans le corps; mais on ne les voit
 point: ils n'ont rien dequoy faire monstre,
 ny qu'ils puissent faire porter deuant eux
 pour nous effrayer: à ces premiers, comme
 aux grandes armées, pour vaincre, il suffit
 de se monstre, & pource le moyen de
 s'en deffendre, c'est de ne les combattre
 point.

II. Quand le Gouuernemēt est populaire
 il faut craindre le peuple: quand il se manie
 par vn conseil, ceux qui y ont du credit,
 & par fois quelques particuliers sur qui le
 peuple s'est desmis de sapuissāce pour estre
 gouuerné par eux. Il y auroit fort à faire à
 gagner l'amitié de tant de personnes: c'est
 assez de n'en auoir point l'inimitié. Ainsi
 le sage ne prouoquera iamais le mauuais
 gré de ceux qui sont en autorité, mais l'é-
 uitera, comme il feroit vn coup de vague,
 s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile
 vous trauerserez le destroit, vn Pilote mal-
 auizé ne se soucie pas des menaces du
 vent de midy, qui est celuy de tous ces

quartiers que les mariniers craignent le plus : mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du païs, de la marée, & du jugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si décriez par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il euite le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire : Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point : car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuit vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiser donc à nous garentir du peuple : premierement ne luy demandons rien : il y a de la noise, où il y a des competeurs : Et secondement. prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster, n'ayons à dépoüiller sur nous que le moins que nous pourrions : ce n'est point le sang qui fait espandre le sang : si quelques-vns le font, cela n'arrive pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie : Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud : les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous

DE SENEQUE. 71

auons vne vieille leçon de nos peres , qui nous enseigne de nous garder de trois choses , de la Haine , de l'Enuie & du Mépris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra : le temperamment en est bien chatouilleux, par ce qu'il est à craindre que la fuitte de l'Enuie ne nous mene au Mépris , & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu suiet de craindre, pource qu'ils auoient dequoy estre craints: retirons-nous de la circonference au centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se ietter entre les bras de la Philosophie , qui a ie ne sçay quelle maiesté, reuerée, ie ne dy point des gens de bien , mais généralement de tous ceux qui ne sont point méchans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquēce, & aux autres choses capables de faire quelques remuēmens en vn peuple, quelconque s'en veut preualoir, il a aussi-tost vn aduersaire en teste. Cestui-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre mesprizé reçoit du respect de toute sorte de gés: & ceux mesmes qui ne valent rien, ne desdaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'autorité si grande, & iamais ne se fera de conjura-

72 LES EPISTRES

teurs si desesperez contre la vertu , que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable eternellement; il est vray qu'à la manier, il y faut, comme en toutes autres choses, apporter de la douceur & du iugement.

I V. Trouvez-vous que Caton Philosphast comme il faut, de penser par son seul aduis empescher des guerres ciuiles, se jeter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée, les autres contre Cesar, par vne opinion irreguliere, les vouloir auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit jetté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté, ç'en est fait il y a long-temps; la question est à qui seruira la Republique. Vous n'y auez que voir: on élit vn maistre. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux: mais ce ne sera pas le meilleur; j'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais les premieres ne venoient pas plus à propos au desordre, où desja les affaires commençoient de s'embroûiller: Dequoy luy seruit iamais tout ce qu'il sceut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de c'achat hors de la place, & tantost du Senat

du Senat le trainoit en la prison : Mais vne autre-fois nous disputerons, s'il est des choses où le Sage, quoy que sa peine doïue estre inutile, ne doïue pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauuaise grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarassent point aux affaires du monde ; & faisant les reduits, n'ont soin que des Loix, qui enseignent aux hommes à faire bien. Le Sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques : & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez, si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger ; C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port : mais que pensez-vous qu'il se face en pleine mer ? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur active, & remuante : puis que qu'en ne faisant rien il n'a peu se garentir. Quelquefois les gens de bien font mauuaise fin : ie vous l'accorde : mais ce n'est pas si souuent comme les méchants. Vne touche recetie aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne ; le succez n'est pas de sa iurisdiction.

74 LES EPISTRES

Nous commençons les choses , la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis , & des trauerses : on ne condamne pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Je vous voy tendre la main, pour auoir vostre rente accoustumée ; ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et puis que nous auons parlé d'or , ie vous veux apprendre, comme l'usage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien jouir des richesses , c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit; voyez comme ie suis liberal : tout ce que ie vous donne , ie le prends en la bourse d'autrui. C'a esté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de ceste caballe. Qu'importe qui l'ait dit? il est dit par tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses, est en alarme pour elles; qui est en alarme pour vne chose, n'en jouit point, & pense tousiours d'y adjouster : le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'usage. Il ne bouge du Change avec quelques marchands ; s'il est chez luy, c'est avecque des jettons, ou quelque registre en la main ; & bref de maistre il deuiant son procureur & son fauteur.



EPISTRE XV.

ARGUMENT.

- I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir, sauter , aller en carrosse , & parler haut , sont l'exercice du corps.*
- II. Comme il faut conduire la voix.*
- III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.*
- IV. Les biens de Fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont insidieux , & peu solides.*

NO s Peres auoient vne coustume que j'ay encores veuë garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouons dire tout de mesme; *Si vous Philosofer, tout va bien*, car en cela consiste la santé; Si vous ne Philosofer, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'un frenetique, ou d'un furieux. Pensez-donc à ceste santé premie-

76 LES EPISTRES

rement : & puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous avez seulement la volonté de vous biẽ porter. La souplesse des bras, la dilatation des espaules, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'une ame bien-faite ; & vn homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester : faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez ; vn boeuf le sera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte vn si pesant corps, est escorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition : Et pource pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez : premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. D'auantage la repletion empesche la subtilité : puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire, amenez à la seruitude ; qui tousiours dans vne estuue, ou dans vn cabaret, pensent auoir fait vne bonne iournée ; quand ils se sont fondus en sueur ; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle que pour se remplir ils ont bien à peine loisir de se vider. Boire & s'ïer sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de

DE SENEQUE. 77

temps; qui est ce qu'il faut principalement considerer; comme sont la course, le mouuement des bras, en leuant quelque chose de pesant en la main: & le saut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement, & plus iniurieusement appellé le saut du foulon: prenez celuy que vous aymerez le mieux: il ne vous donnera point de peine, quand vous-y serez accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyez guere auec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passez le iour, & la nuict à l'exercer: c'est chose de peu de travail, que vous pourrez faire au froid, & au chaud: la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous empescher. La sollicitude ne peut estre infructueuse, & est vn bien qui amende de vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyez iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit mesme a besoin de quelque tteue, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere donnent de l'agitation au corps, & n'empeschent point d'estudier. Vous auez moyé d'y lire, dicter, parler, & escouter: comme aussi ce sont routes choses que vous pouvez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que

78 LES EPISTRES

si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de ceste race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inuentions : vous en trouuerez qui vous conduiront les pas avecque tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre ; prendront garde iusques à l'enfleur de vos joies, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire croistra leur audace à les commander. Et quoy donc? tout aussi-tost que j'ouuriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste : C'est vne chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident gardent cét ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin : on ne vient pas d'un plain faut aux prieres & aux obtestations. Et pour ce vous suiurez en cela l'humeur où vous serez : & tantost avecque vehemence vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blasmable : & tantost irés plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clorre vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas ; mais qu'elle descède en sorte, qu'on y remarque la modestie de celuy qui la gouerne, & non l'intéperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de

parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit boubier : mais outre cela ie vous veux faire un present, qui ne vous fera pas desagreable : voicy un enseignement bien digne d'estre notté.

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude, & apprehension de l'aduenir. Demandez-vous de qui est ce precepte? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous estre? de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par nos cōcupiscences furieuses, nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous soüler iamais; qui sommes tousiours malcontens parmy tant d'occasions de contentement, & ne pensons iamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien: & de generosité, celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la Fortune luy voudra dōner. Pource, mon grand amy, representez-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suiuent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie, si vous ne considerez combien vous auez deuanté de personnes: Mais que vous im-

portent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes? Donnez-vous des bornes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens infidieux n'est pas eternelle, & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y auoit quelque chose de solide, il y auroit dequoy se rassasier: mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose que la sollicité en apparence specieuse d'un breu-uage si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je plustost impetrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point? Or à quelle fin les demanderay-je? sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition? Assembleray-je? Pourquoy faire? pour auoir de la peine? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en scaurois estre bien esloigné.



EPISTRE XVI.

ARGUMENT.

I. La Philosophie doit estre la guide de l'homme.

II. La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une providence éternelle gouverne le monde, ou que les choses arrivent fortuitement; d'autant qu'elle enseigne d'obéir à Dieu, & de souffrir les adversitez avec patience.

III. Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche, qui par celles de l'Opinion, est pauvre.

IE ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse : & que selon le progres qu'y fait, on approche plus ou moins de la parfaite felicité : Mais ce n'est pas tout que de le sçavoir, si par vne meditation continuelle on ne tâche de se confirmer en ceste opinion. Les sages résolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre : il faut perseverer, & ne cesser iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait un bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'avez que faire avecque moy de tant de paroles, ny de si longues protestations : ie voy bien le profit que vous avez fait. Je sçay d'où vient ce que vous m'escriuez : il n'y a ny fard ny dégui-

82 LES EPISTRES

fement : toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance, mais de confiance ie n'en puis encor auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais : ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous : épluchez vous bien ; fouillez-vous par tout ; & ne laissez rien, où vous ne regardiez : sur tout aduisez, si vous n'apprenez plustost à Philosopher qu'à viure.

I I. La Philosophie n'est pas vne besogne vulgaire, ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'exécution: on ne l'appelle pas pour nous faire passer le iour, & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous reposer. C'est-elle qui forme, & qui façonne l'esprit, qui dōne des regles à la vie, dirige les actions, montre ce qu'il faut faire, & ne faire pas ; Et assise continuellement au timon de la barque, nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils : qui ne l'a point, n'est iamais sans apprehension. Il arriue d'une heure à l'autre vn nombre infini d'affaires où nous auons besoin de conseil ; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un ; Que me sert la Philosophie, s'il y a vn Destin ? que me sert-elle, si Dieu gouuerne le monde ? que me sert-elle, si tout arriue fortuitement ? Car ce qui est certain, est consequemment in-

muable : & quant à ce qui n'est pas, quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre ? soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous sera la plus vray-semblable, ou les receuez toutes ensemble : il faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosopher; Soit que le Destin nous ait soubmis à des loix inuariables, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde : c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir : c'est d'elle qu'il faut apprédre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avecque patience les choses que par preuoyance nous n'aurons peu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainez par la chaîne des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellemēt; ie m'en remets à l'aduertissement que j'auois cōmencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir ceste belle ardeur que vous auez,

maistenez vostre ame si ferme en la posture où vous l'avez mise , que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Je voy bien que dès le commencement de ceste lettre , vous avez faict compte qu'elle ne viendrait pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien , & vous le treuueriez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal : ie vous donne encor du bien d'autrui. Mais pourquoy dis- ie du bien d'autrui , tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne ie fais estat qu'il est mien comme cecy d'Epicure. Si vous- vous reglez par nature , vous ne serez iamais pauvre. Si par opinion, vous ne serez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature , rien ne suffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à un homme seul : possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit un Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere : parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses , si vous n'y marchez dessus. Ad- joustez à ces delices des statues & des tableaux , & generally tout ce que l'Art iamais fait pour l'assouissement du luxe, & ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand , & de plus beau. Les desirs de

Nature sont limitex : ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester, parce qu'une chose faulse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouue quelque bout: qui est égaré n'en trouue point. Retirez-vous des vanitez, & quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché longtemps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites conte que ce que vous desirez n'est point naturel.



EPISTRE XVII.

ARGUMENT.

I. L'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.

II. Loüange de la Pauvreté.

III. Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.

IV. Il ne faut, ny pour la pauvreté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.

V. Le Sage n'a faite de rien , parce que la Nature se contente de peu : mais le riche vit dans les inquietudes, & a faite de tout.

VI. Les richesses ne mettent pas fin aux miseres , mais les changent.

I. **I**Ettez-moy tout ce que vous avez , si vous estes sage ; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit : voyez où elle est , & y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démeller, coupez-là. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardēt, & dittes qu'avant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire , afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne : En cela vous tenez un langage qui monstre que vous ne cognoissez pas ny la nature , ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable : mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si prez , comme il en seroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours , &

que nous ne pouuons auoir d'affaires de si grande importance, que son pouuoir ne s'y estende, ny si petites, qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'assure qu'elle ne vous conseil-lera pas de vous aller seoir en vn contoir, le delay que vous demandez de pouruoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pau-ureté ne vous puisse incommoder? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Phi-losophie, & s'y fussent dignement em-ployez, si les richesses ne leur en eussent osté le moyen.

I I. La pauureté n'a ny faix qui la pres-
se, ny apprehension qui la trouble. Si l'alar-
me sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas
à elle qu'on en veut: s'il faut sortir elle est
preste & ne fait que regarder par où le pau-
ure n'est point en peine de son bagage. S'il
se faut mettre sur mer il n'a point pour ce-
la de rumeur au port. Les quais ne s'ont point
couuerts de ceux de son train. Il n'est point
suiny d'une troupe de valets si grande, qu'il
n'y ait pas de viures assez dans le pais pour
les nourrir. Peu de vêtres s'ont assez à paistre,
quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirent
de la viande que ce qu'il en faut pour estre
nourris. La faim couste peu, la friandise

beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui luy sont nécessaires. Pourquoy donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux faire plus que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites: ce que vous vous proposez d'acquérir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez auoir, avant que rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dites que vous voulez acquérir dequoy viure: Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquérir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir: il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extrémités de faim, qu'on a veues en

beaucoup de sieges, il se faut resoudre à les supporter. Pourquoy ne souffririons-nous en l'acquisition d'une liberté perpetuelle, & qui nous assieurerà contrè toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux ? Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter : Et tout sans autre sujet que pour regner : & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au Royaume d'autruy, Et se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se demesler des fureurs où le mode l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté ? C'est donc une folie de se proposer d'acquiescer du bien : premierement il ne couste rien pour aller trouver la Philosophie : vous avez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'avoir aussi la sagesse : ce sera la dernière piece de la vie : & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire : si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à Philosopher : car que sçavez-vous ? peut-estre vous en avez desia plus qu'il ne vous en faut.

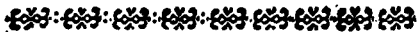
V. Si vous n'avez rien, cherchez pre-

mierement la Philosophie , & puis vous penserez au reste:otly mais j'auray faute de ce qui me sera necessaire. Cela ne se peut, parce que Nature est contente de peu de chose, & le Sage s'accommode à Nature. S'il se trouue reduit à des necessitez irremediables, il ne marchandera point à quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de son importunité. S'il a dequoy pouuoir allôger sa vie, sans desirer dauantage, il trouuera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Ils s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre : Et vuide de toutes inquietudes dira en luy-mesme : Que ces pauvres gens sont maladuisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interets de leur argent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession de quelque vieillard ! Ce que la sagesse baille, vous l'auiez content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre : ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon siecle, vous en auriez trop.

V I. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre : on ne fait iamais la reuerence aux Rois, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en cou-

DE SENEQUE. 91

ste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure me le prestera. Plusieurs, pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miseres, mais les ont changees. Je ne m'en ébahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les dégousté aux richesses. Comme il n'importe au malade que son lit soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauureté, comme vous aymeriez le mieux, c'est tout vn, il ne peut aller en part, où sa maladie n'aille quant & luy.



EPISTRE XVIII.

ARGVMENT.

I. Le Sage doit estre moderé dans les desbauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.

II. Nous deuons quelque fois faire essay de l'Abstinence, & de la Pauureté: Et au milieu des caresses de la Fortune, nous resoudre à ses outrages.

92 LES EPISTRES

*III. Où il y a trop de colere, il n'y a
jamais assez de iugement.*

I. **N**OUS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix : chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers ; Et certainement il faut aduotter que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui ne souloit estre qu'un mois, estoit à cest'-heure un an entier. Si vous estiés icy, ie sçaurois volontiers ce que vous seriez d'avis de faire ; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robe bas, & ferions la desbauche comme les autres : car à cest'-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits : ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouvelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuement. Si ie sçay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremités, & faire un peu plus de chere que d'ordinaire : mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut-estre vous n'estiés d'avis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus

haute, afin de faire monstre de la tempe-
rance, en vn temps où l'on ne voit que des
exemples d'insolence & dissolution de tous
costez. Il n'y a point de preuue qui fasse
mieux connoistre que l'esprit est ferme, que
quand il n'y a rien assés attrayant pour le
conuier au desordre, ny rien d'assez fort
pour l'y trayner. Ce seroit bien, à n'en
mentir point, vn trait plus courageux
de demeurer sec & sobre, au milieu
d'un peuple qui ne fait qu'yurogner, &
rendre sa gorge emmy les rues: mais il y a
bien plus de discretion à se tirer hors de la
multitude, sans monstre qu'on soit irregu-
lier, & faire ce que font les autres, pourueu
qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le
font: il n'est pas impossible de passer son
temps, sans se desborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de
reconnoistre comme vous aués l'ame en
bonne assiette, que suiuant les regles des
grands personnages, ie suis d'aduis que
vous fassies vn essay d'estre mal nourry &
mal vestu quelques iours, afin de pouuoir
dire: Est-ce cecy dequoy on auoit fait si
grand peur? Il faut en la securité se prepa-
rer aux estonnements, & au milieu des ca-
resses de la fortune, se resoudre à ses outra-
ges. Les Soldats en plaine paix marchent
en bataille, trauaillent aux tranchées, & se
lassent à des labours superflus, pour se

fortifier aux nécessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'exécution de quelque chose ? asseurez-vous deuant que d'y aller. Ceste considération a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chascue mois à viure comme les pauures : & se sont approchez le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que jamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez-pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'une de ces austeritez fantastiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liçt soit vne paillasse, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis : faites ceste vie là durant trois ou quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne soit pas vn' jeu, mais vne espreuue à bon escient, & croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout vostre aise, & connoistrez que pour estre soul, vous n'avez que faire d'estre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fournisse ce qui vo⁹ fait besoin: Quoy que vous fassiez pourtant, ne vous imagi-

nez point d'auoir fait quelque grande proüesse. Vous n'avez rien fait qu'une infinité d'esclaves, & de pauvres ne fassent. Toute la gloire qui vous en est deuë, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay: exerçons nous à la quintaine, & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne-heure connoissance avecque la pauureté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose supportable d'estre pauvres, nous en serons riches avecque moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçauant en volupté, qu'il en faisoit leçon, auoit de certains iours où il ne mangeoit pas son saoul, pour voir s'il y defailloit quelque chose d'une pleine & parfaite volupté, ou combien il en defailloit, & si c'estoit chose qui meritaist de s'en traualier beaucoup: Cela se trouue ainsi dans les lettres qu'il escriuoit à Polienus durant le gouvernement de Charinus. Il se vante aussi qu'il ne dependoit pas vn soul à chaque repas: Et que Metrodorus, qui n'estoit point encore du tout si Philosophe, n'en dépençoit pas plus d'un entier. Vous ne croyez pas qu'il y eust dequoy se souler à faire de si mauuais repas? si auoit-il dequoy se contenter, non d'une volupté legere & perissable, mais d'un contentement bien solide & bien assuré. Il n'y a pas

grand' friandise à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau : mais c'est vn plaisir extreme que de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point, & se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous oster. Les criminels sont bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux mesme qui sont mis à part afin d'estre menés au supplice, ne sont pas traités si maigrement. Quelle demonstration plus évidente sçauroit-on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la derniere extremité ? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencés donc de bonne heure, mon grand amy, à prendre ceste coustume : & destinés quelques iours où séparé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauureté.

Aude hospes, &c.

Celuy seul en est digne qui sçait mespriser les richesses : ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possède sans apprehension, & cela ne se peut faire que nous ne soyons résolus à nous en pouoir passer, & que nous ne les regardions comme tousiours prestes à s'en aller d'auecque nous.

DE SENEQUE. 97

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permettrez - pas ; que premierement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy. Je vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquitera. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement: vous n'ignorez pas comme ceste sentence est veritable. Puis que vous avez eu des vaillets, vous avez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte persōne: Elle naist d'amour aussi bien que de haine; & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les ieux & les passe-tēps. Les effets n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit ; comme il n'importe pas combien vn feu soit grand , mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il est des choses si dures & si solides , que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoivent pas. Et au contraire il en est qui en sont si susceptibles, qu'il suffit d'une seule estineille pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point de doute qu'une Colere bien violente ne se termine en fureur ; Et pource il est bon de s'en donner garde non seulement pour la modestie, mais encore pour la conservation de nostre entendement.



EPISTRE XIX.

ARGUMENT.

- I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupation.*
- II. Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celui qui la reçoit.*

IE ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de ioye. Elles m'auoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous, mais à ceste heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Cōtinuez de mieux en mieux ie vous en prie, & vous en coniure, comme de la chose que ie vous souhaite le plus. Desrobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent, ou si vous ne pouuez, tirez vous en ouuerte-

DE SENEQVE. 99

ment. Nous n'auons que trop perdu de temps : la vieillesse nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie est-ce qu'on nous en pourra porter : Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste ; finissons la dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher de la reputation par ceste retraite: il ne la faut ny monstrier, ny cacher: quelque iugement que ie fasse du forcement des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en un oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il soit eminent: ceux qui ne sont point venus au monde, sont libres de n'y venir point, & demeurer cachées en l'obscurité, mais à vous, le tēps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit, qui vous a mis si auant au iour, la gentillesse de vos escrits, & la congnoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empeschent. Vous auez tant de reputation, que quād vous-vo⁹ iriez cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriez iamais d'une chambre, ce que vous auez desia fait vo⁹ produiroit. Il n'est point de tenebres pour vous: fuyez où vous voudrez: vous y porterez tousiours les rayōs de ceste lumiere qui vous a fait esclairer par le passé. Personne ne se peut offencer que vous vous mettiez en repos, c'est chose que vous pouuez

100 LES EPISTRES

faire sans regret, ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous - vous apperceuiez d'auoir laissé si vous ne voulez? Vos clients? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis? autrefois on recherchoit de l'amitié, à cest'-heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quitez referont leurs testamés: le donneur de bon-jour ira chercher vne autre porte: Il est mal-aisé, qu'une chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardez ce que vous aymez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vôtre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naistre; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loin de terre: vous estiez bien, sans ceste felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouvernemens, & des Commissions, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les degrez pour y monter: d'un estat vous passerez à l'autre, & de cet autre, à vn autre. Mais en fin que fera-ce? Quand faires vous compte de vous reposer? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne sera iamais. La suite de nos cupiditez est comme celle des causes, de qui les Stoïques tiennent que les Destins sont enfilez. La fin de l'un est la naissance de l'autre: vous-vous estes laissé choir en

vne vie, où la misere & la seruitude n'ont
 point de bornes. Tirez vous le col hors du
 joug : vous aurez meilleur marché de l'a-
 uoir coupé vne fois, que pressé perpetuel-
 lement. Si vous reuez à la vie priuée, vous
 y trouuez bien les choses plus petites,
 mais elles ne laisseront pas de vous r'assa-
 fier : à ceste-heure vostre estomach est vn
 abisme : rien que vous y iettiez ne le con-
 tente. Or lequel est-ce que vous aymez
 mieux, d'estre pauvre & saoul, ou riche &
 affamé. Les grands ne sont iamais sans
 Conuoitise : & sont encore exposez à la
 conuoitise d'autrui. Si vous n'estes con-
 tent, vous ne pouuez contenter personne.
 Mais comme sortiray-je ? Faites comme
 vous voudrez : mais de quelle façon que
 ce soit il faut sortir. Souuenez-vous com-
 bien l'auarice vous a fait courre de fortu-
 nes, & combien de trauaux l'ambitiō vous
 a fait trouuer agreables. Il faut vser aussi
 quelque chose pour vostre repos, ou vous
 resoudre de vieillir en ceste inquietude de
 commissions, ou de charges publiques, par-
 my le tumulte, & tousiours dans quelques
 nouueaux flots, d'où, quelque modeste, &
 paisible que vous soyiez, vous n'aurez moyē
 de vous garentir. Qu'importe que vous
 veuillez vous reposer ? Vostre fortune ne
 le veut pas : que sera-ce si vous la laissez
 monter plus haut ? L'accroissement du bien

ne fera-ce pas vn accroissement d'aprehension? Je vous veux icy reciter vne chose, que Mecenas a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin decouurir la verité. La seule hauteur estõne les choses esleuées: il a voulu dire, que le coupeau d'une chose haute a tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'un hõme soit cõtraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouuoit mettre sa biẽdísance entre les exemples, si la prosperité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme, qu'effeminé. Vous en serez de mcsme, si vous n'y prenez garde. Il eust enuie de prendre terre: mais ce fust trop tard: pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mecenas me pouuoit acquiter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez avecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de mõnoye courãte. Puis qu'ainfi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que manger sans vn ainy. Pour auoir ceste election, retirez-vous: autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent

point en vne basse-cour : ils ne s'esprou-
uent point en vne table. C'est le mal ordi-
naire des Grands, de penser estre aymez
de ceux qu'ils n'ayment point, & croire
que pour acquerir des amis, ce soit assez de
les obliger. Au contraire, il est des hommes
qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur
ont fait du bien : plus ils doiuent, plus il
haïssent vne petite somme estrange celuy
qui l'emprunte: vne grande le rēd ennemy:
Et quoy donc, les plaisirs ne sont pas les
amitez ? Si-sont, pourueu qu'on choisisse
ceux qui les doiuent recevoir, & qu'indif-
feremment on ne les épande pas sur les pre-
miers venus. Ainsi iusques à ce que de vous-
mesmes vous soyez capable de vous cōdui-
re, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, &
ne regardez pas tant ce qui vous part des
mains, comme la personne qui le reçoit.



EPISTRE XX.

ARGVMENT.

*I. La Philosophie est vne escholle de
bien faire, & non de parler: Estre
constant en ses resolutions est la mar-
que d'un homme sage.*

II. La Pauvreté fait cognoistre les

vrais Amys : La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais par le mépris des richesses de s'y préparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.

III. Qu'il faut quelquefois se représenter une Pauvreté imaginaire, pour s'acconstumer à la véritable.

I. **S**I vous - vous portez bien, & pensez avoir du mérite assez, pour estre quelque iour vostre, ce sont les meilleures nouvelles que ie sçaurois recevoir de vous. Je serois bien-aise d'avoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avecque peu d'esperance de vous en débrouiller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fonds de vostre ame, & de mettre en pratique ce que vous avez appris, non avecque du langage, ou par des escrits, mais par assurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer devant vne assemblée, pour faire admirer son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour

entretenir de ieunes hommes, & ie ne ſçay
 quelles gens, qui ne ſçauent où paſſer le
 iour. La Philoſophie eſt vne eſcole de bien
 faire, & non de parler: elle veut que cha-
 cun ſe forme à ſa regle: qu'on viue comme
 on parle: & qu'en nos actions tout ſoit
 d'une peinture, ſans qu'il y ait rien de diſ-
 ſemblable ny de bigarré. Le principal of-
 fice de la ſageſſe, & ſa marque la plus cui-
 dente, c'eſt que les œuvres ne dementent
 point les paroles, & qu'en toutes occurren-
 ces vn homme ſe trouue touſiours égal à
 ſoy. Mais qui ſera capable de ceſte perfe-
 ction? peu de gens ſans mentir: Et toutes-
 fois il ſ'en trouuera quelques-vns. C'eſt
 choſe qui n'eſt pas bien-aïſée: mais ſi eſt-
 ce que ie n'oblige pas le ſage à marcher
 touſiours de meſme pas: il me ſuffit qu'il
 tienne touſiours vn meſme chemin. Prenons
 donc garde ſi nous nous habillons point
 d'une façon, & gouvernons noſtre maiſon
 de l'autre: Si nous ne baillons point trop
 auarement aux autres ce que nous prenons
 trop liberalement pour nous: Si vous n'e-
 ſtes point frugal en deſpence de table &
 trop ſumptueux en magnificence de baſti-
 niens. Choïſiſſons pour vne fois vne forme
 de viure, & la ſuiuons eternellement. Il y
 en a qui ſont meſquins & ſordides en leur
 maiſon, & qui dehors ſont les grands &
 les magnifiques. Ceſte inégalité vicieuſe

est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient cette humeur ainsi variable, & pourquoy il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point un certain but : & s'ils le font ils n'y perséverent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer : mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamné auparavant. Afin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse ? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'une fois on n'a point voulu. Je n'y adiouste point ceste petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'une chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent : mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change : il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie cōme d'un ieu. Suiuez-donc ce chemin que vous auez

pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoissiez vostre deffaut.

II. Mais que deviendront mes domestiques? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçavez par la pauvreté ce que le bien que vous avez fait ne vous a sçu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront: vous ne serez laissé que de ceux qui vous suivoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoistre qui vous ayme, n'est-ce pas du suiet assez de la vous faire aimer? Ne vous verrez-vous jamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur? Faites donc que toutes vos pensées, toute vostre solitude, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faicts, & qu'il vous accorde cestui-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité sçauriez vous voir plus à commandement? Reduisez vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de ceste lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de suiet de vous y re-

foudre : foyez en jaloux tant qu'il vous plaira. Je ſçay bien qu'Epicure ne ſe fâchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le paſſé. Croyez que quand ie vous verray eſtendu ſur quelque pauvre lit, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz m'en ſemblera bié plus braue & plus magnifique. Je n'en orray pas ſeulement le langage, i'en verray l'experience : Pour moy ie ne près iamais tant de plaifir d'ouïr noſtre Demetrius, que quand ie le rencontre couché ſur la paille, ou ſur quelque choſe encore pis, & ſi mal en ordre, qu'il eſt pluſtoſt nud qu'habillé, car il ne profeſſe pas la verité : il la témoigne. Et quoy donc ? ne peut-on viure parmi les biens, & les meſpriſer ? pourquoy non : On ne peut dire qu'un homme n'ayt beaucoup de courage, qui apres auoir long-temps amoureux-ſement regardé les richelles, ſe prend à rire de ce qu'elles le ſont venu trouuer : & les reconnoît ſiennes pluſtoſt par oïy dire, que pour ſentiment qu'il en ait. Ce n'eſt pas peu de pouuoir conuerſer parmy les richelles, & ne s'y laiſſer point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & viure en pauvre ; mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Je ne ſçay, direz-vous, ſi ce riche tomboit en paureté, comme il la ſupporteroit patiemment. Je ne ſçay, vous répondray-je pour Epicure, ſi la Fortune don-

noit des biens à ce pauvre, comme il auroit du iugement & du courage à les mépriser. Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un & de l'autre, & voir si c'est à bon escient & sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se refioit point d'auoir du bien. Ce n'est pas vn grand tesmoignage d'une volonté bien disposée, qu'un méchant liest, ou vn mauuais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'election & du consentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'une inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de ceste vie: mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficiles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertie de longue main. La securité les accompaigne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous reseruer quelques iours, où par l'exercice d'une pauvreté imaginaire, nous nous accoustumions à la veritable. Dequoy nous auons d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus

noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy rementeuoir le peu que Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lai & de pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillemēt: Et cependant de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.



EPISTRE XXI.

ARGUMENT.

I. La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.

II. Celuy qui a borné ses desirs est riche.

I. Pensez-vous que vostre empeschement vienne d'où vous m'écriuez? vous n'avez rien qui vous traaverse tant que vous-mesmes; C'est delà que vient vostre inquietude, que vous ne sçavez ce que vous demandez, & approuvez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous

DE SENEQUE. III

voyez bien où est la Felicité ; mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y acheminer ; Puis que vous ne sçavez d'où cela vient, ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser, soit quelque chose bien estimable ; Et autant de fois que vous vous representez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autāt de fois l'éclat de celle d'où vous partirez vous retient, comme si vous deuez choir au fonds de quelque sale & tenebreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius, de la vie où vous estes, on mōte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies, la mesme difference qu'entre la lumiere & la lucur : l'une, qui a son origine en elle mesme, & l'autre qui n'esclaire que par autrui. La vie où vous estes, pour ce qu'elle est frappée d'un brillement exterior, donne incontinent une ombre espaisse à ceux qui s'y arrestent: celle que vous desirez a de soy-mesme une splendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour esclaire. Vous luirez du lustre de vostre science: sa celebrite vous rendra celebre. Epicure escriuant à Idomeneus, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires de grande importance ; pour le tirer d'une vie qui n'auoit que de la monstre, & luy faire embrasser une gloire solide & durable, luy disoit : Si vous cherchez de

l'honneur, toutes ces vanitez que vous suivez : & qui vous font suivre , ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse ? Qui iamaïs eust ouy parler d'Idomeneus , s'il ne se fust rencontré dans les lettres d'Epicure ? Tous ces Magistants, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomenée, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque tous ces noms si grands & si magnifiques , si les lettres de Cicéron ne l'auoient mis au monde , on ne scauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couverts d'une profonde espaisseur de siècles, qui tomberont sur nous : il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les autres , seront noyez en l'abisme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy , ie le vous promets, Lucilius. I'ay du credit avecque la posterité : i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Notre Virgile a promis à deux de faire qu'il feroit memoire d'eux eternellement : & de fait il leur tient promesse.

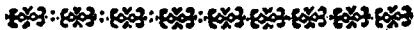
Fertunariambo, &c.

Tous ceux que la Fortune produit à la venue du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, s'ont honno- rez, & leurs maisons frequentees, tandis qu'ils vivent : mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits : c'est apres la mort qu'on les estime d'avantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

II. Puis qu'Homereus a eu place en ma- lentre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant per- suader, d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dit vne parole fort remarquable. Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses convoi- sises. Ceste sentence sans interpretation est assez claire & a trop de grace pour luy chercher d'embelissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez servir. Voulez- vous faire Pytocles honneste-homme? n'ac- croissez point ses honneurs, diminuez ses convoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses convoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'ac-

croissez point ses années , mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure; elles sont publiques. Je tient qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose , qui me plaist qu'en quelque partie , ie luy fais diuiser son opinion , & me range de son costé; Et puis i'allegue tout exprés Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la couuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournēt, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien , & se comporter avec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses iardins , & qu'ils verront escript sur la porte ; *Passant, il y a bon logis ceans: la Volupté y est tenue pour souuerain bien:* Apres cela vous trouuerez vn concierge gracieux , qui vous traittera de botuillie , & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez. Il vous dira: Et bien ne vous fais-je pas bonne chere? on ne s'affame point en ces iardins: on s'y rassasie : ce qu'on y boit ne prouoque point l'alteration , mais oste la soif, avec vn remede gratuit & naturel. I'ay passé ma vie en ceste volupté : ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation, & à qui par force il faut donner quelque chose pour les appaiser : car quant aux autres, qui se peuuent remettre

à vne autre fois , chastier, corriger, ou supprimer du tout, ils ne sont ny naturels, ny nécessaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque chose, c'est de nostre gré. Le ventre ne veut point de remonstrance : il demande, il somme. Et toutesfois ce n'est point vn fascheux creditteur: nous le renuoyons pour peu de chose: il se contente de la raison, & ne veut pas qu'on se ruine pour le payer.



EPISTRE XXII.

ARGVMENT.

- I. Le sage se doit tout à fait démesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect.*
- II. Le moyen d'eschaper aux occupations publiques, c'est d'en mespriser les honneurs & les recompenses.*
- III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.*

V Ous connoissez desia bien que vous ne scauriez mieux faire que de vous demesler de ces occupations

specieuses en apparence, & pernicieuses en effect : mais vous ne sçavez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut monstrier qu'en presence. Vn medecin ne sçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain : il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux prouerbe dit, Que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se refoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyẽ de les escrire & de les faire sçauoir non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en ferons hors. Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer avecque les yeux : l'occasion nous eschappe d'un moment à l'autre : ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer : Et pource espiez-la bien : si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous vivez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis pas d'aduis que ce changement se fasse

avec violence. Rompez ce que vous avez
 meslé plustost que de ne vous degager
 point. Mais deuant que de le rompre, fai-
 tes ce que vous pourrez pour le desbroüil-
 ler. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux
 tomber vne fois, que d'estre en bransle tou-
 te sa vie. Ce pendant pensez que vous estes
 loin de terre, & ne vous engagez point plus
 auant en la mer. Soit que vous mesme vous
 soyiez mis dans la barque. soit que comme
 vous le voulez faire croire, vous y ayez
 esté porté fortuitement, si vous passez ou-
 tre, vous n'avez point d'excuse: on verra
 bien que vous y estes non par fortune, mais
 par election. Ce sont contes que ce qu'on
 dit ordinairement: Je n'ay sçeu m'en ga-
 rentir, ie n'é voulois rien faire, mais ç'a esté
 force: on ne force iamais personne de cour-
 re apres la felicité: c'est quelque chose de
 ne la, reietter point, & demeurer ferme.
 Quand la Fortune vient, sans aller au de-
 nant, pour la faire marcher plus vifte-
 ment, ie veux, si vous le trouuez bon, qu'a-
 uec moy vous ayez encor en vostre conseil
 des gens plus sages que ie ne suis, & de qui
 ie prends ordinairement l'aduis quand j'ay
 quelque chose à deliberer. Il y a dans Epi-
 cure vne lettre qu'il eserit à Idomeneus,
 qui se rapporte fort à ce propos. Il le
 prie qu'il se haste, & qu'il se despeche ie
 pins qu'il pourra, deuant qu'il suruiue.

ne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adiousté incontinent apres, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos ; mais que quand l'heure sera venuë, il se iette par la fenestre plutost que de demeurer: Qu'au reste celuy qui pense à la fuitte ne doit iamais s'endormir: & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde le temps, il n'y a rien si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin. Peut-estre vous voulez sçauoir ce qu'en tiennent les Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse acroire que ce soient gens qui se precipitent au peril sans iugement, ils sont plus confiderez que resolus: vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge; que depuis qu'on a pris vne profession, il faut lutter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuse est de se roidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, quand il y aura quelque fruit en la perseuerance, & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir avec honneur: autrement vn homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque chose de sordide, ny d'une occupation en faire naistre vne autre, pour auoir tousiours quelque suiet de se tourmenter. S'il se trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en vou-

dra pas tousiours souffrir les marées, comme vous pensez qu'il fera : mais ayant reconnu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines, & douteuses, il se retirera tout bellement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

II. Le moyen d'eschapper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences: il n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne ? Quoy donc, que deuiendront tant de belles esperances ? M'en iray-ie sur le point de faire la recolte ? N'auray-ie plus personne qui vienne apres moy, personne qui corne apres mon carrosse ; ny qui se pourmene en ma basse-court ? Ce sont vantez que les hommes ne peuuent laisser qu'à regret : ils detestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambition comme d'une maistrise ; c'est à dire, si vous examinez le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens, qui sont mine d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchees, & pensent de fuir ce qu'ils pésent leur estre necessaire: Vous trouuerez qu'ils sauurent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynthe. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement; il n'est point tant d'esclaves, comme il en est qui pren-

nent plaisir de l'estre. Mais vous auez enuie de vous dégager de la seruitude : la liberté vous plaist à bon escient to ut ce que vous demandez , c'est de le pouuoir faire si à propos , que iamais plus vous n'ayez suiet de vous soucier de rien. Vous ne trouueriez point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisippus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable & que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront : mais non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisez d'une apparence magnifique, se garantissans de ceste excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils l'ont peu refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter ma lettre: mais il me la faut r'ouuir, afin que vous ne la receuiez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à ceste-heure il me vient de souuenir d'une parole d'Epicure, aussi veritable

veritable, que bien ditte: ie fouille tousiours dans les coffres d'autrui. Nous-nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou de moyen-âge; vous n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'aprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain; & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en ceste sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous: il ne s'en faut point prendre à Nature: elle a plustost sujet de se plaindre de nous, & nous dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de cupiditez, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous auez à ceste-heure? Que n'en sortez vous tels que vous y estes venus? nous serions vrayement sages, si nous pouuions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes: nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous seruiron de rien. Quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme

sur le point de sortir hors de tout peril? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'a-
uons du tout rien de ce que nous voudrions
bien auoir. Quand nous sommes prests de
mourir, il ne nous est rien demeuré de ce
que nous auons vescu. Nous auons laissé
tout escouler: nous ne nous soucions point
d'une bonne vie, mais d'une longue: Et
cependant, le bien viure est si facile, que
tout le monde le peut faire, & le viure lon-
guement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui
puisse adiouster vne heure seulement à son
dernier iour.



EPISTRE XXIII.

ARGUMENT.

- I. La vraye ioye consiste en la bonne
conscience, au mespris des vanitez,
des choses casuelles, & en vn regle-
ment de vie uniforme.*
- II. Celuy vit honteusement, qui com-
mence tous les iours à viure.*

I. VOUS attendez que ie vous mande
comme l'Hyuer nous a traittez
doucelement comme il n'a esté ny si long ny
si rigoureux que de coustume, cōme le prin-

temps est fâcheux , comme il est froid extraordinairement , & toutes ces niaiseres de gens qui ne cherchent qu'a remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien écrire dequoy nous ne puissions recevoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien - faite ? Demandez-vous qui en est le fondement ? de ne se reioiir point des vanitez. Ay-ie dit que ç'en est le fondement? ç'en est le faiste. Quand vn homme en est venu là , qu'il sçait dequoy se reioiir , & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauoit monter plus haut: Quiconque se laisse chatouiller à quelque esperâce quelque apparente , & facile qu'elle soit , & quelque bon succez que ce qu'il se propose ait accoustumé d'auoir, il est impossible que iamais il ayt ny l'ame nette, ny le courage bien assuré. Faites Lucilius , que vostre premiere leçon soit d'apprendre à vous resjouir. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances qui sont les plus cheres delices de l'esprit de l'homme , ie ne vous en laisse pas beaucoup de suiet. C'est tout au contraire : ie ne veux pas que iamais vous soyez sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison : il y naisstra , pourueu qu'il soit en vous

mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach; ce ne sont que fumées: il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux: il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuee, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez moy, c'est vne chose seuerre qu'une ioye veritable. Auez vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces affetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouurir la maison à la pauureté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur? Il n'y a point de doute que le contentement de ces meditations ne soit grand: mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source: vous n'en trouuerez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de besche: Ceux qui sont de prix se cachent au fonds de la terre: mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue dequoy fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie: s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'estendre en la superficie, & ne penetre point à l'intérieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors; Celle de qui ie parle, & où ie tasche de vous conduire,

DE SENEQUE. 125

est essentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de verité. Voulez vous estre heureux, Lucilius? il n'y a qu'un chemin qui vous y mene : marchez sur toutes ces vanitez que vous voyez luire, & ne desirez point vne chose que vous ne pourrez auoir, si vous ne la mendiez. Tournez vous tousiours du costé du vray bien, & vous resouillez à vos despens. Comment à mes despens? De vous, & de ce qui est meilleur: En vous quant au corps. Encore qu'il soit l'organe de la pluspart de nos operations, traitez-le comme necessaire: mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne sont vaines, & ne durent point: elles sont aussi tost hayes comme passées: & bien souuent se changent en leur contraire, si on ne les prend avecque beaucoup de discretion. Ce que ie vous dis est veritable. Elles sont en vn precipice, & qui n'y garde mesure, il en sort ordinairement de la douleur. Or il n'est rien si mal-aisé que de garder mesure en ce qui est à nostre goust. D'un bien veritable prenez en tout à vostre aise. Vous estes assésuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, Que c'est que ce bien veritable, & d'où il peut venir. Ie le vous diray: De la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mespris des choses casuelles, & d'un reglement de vie vni forme.

me, qui ne s'égare iamais de son chemin. Car comme, seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté ? Il s'en trouue peu qui gouuernent eux & leurs affaires par conseil. La plus-part ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuere : Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux sont trainées avecque violence. Les vnes par un branlement languide sont jettes à bord : Et les autres rapidement emportees jusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prise, y perseverer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doy : ie m'en vay acquitter ceste lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fascheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimee de ceste façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez vous pourquoi ? pource que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure, se puisse

preparer à mourir : il faut faire en sorte, que nous ayons tousiours assez vescu. Ceste meditation n'entre point en l'esprit d'un homme, qui pense tousioursestre au commencement de sa vie. Ne croyez-pas que le nombre en soit petit : il n'en est gueres d'autres. Si vous-vous en estonnez, ie vous diray chose qui vous estonnera bien dauantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser : il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.



EPISTRE XXIV.

ARGUMENT.

I. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.

II. Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à par soy & taxer sa crainte.

III. La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goute, d'une collique, ou d'une femme en son accouchement.

IV. La mort & les afflictions sont la condition de la vie.

V. Chasque iour emporte vne partie de nostre vie, & la derniere heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.

VI. L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.

L VOUS me mandez que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice : c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car besoin est-il d'aller au deuant des maux preoccuper vne douleur que nous sentirons assez tost quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du present par l'aprehension de l'aduenir ? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement, si vous vous rendez miserable à ceste heure, pour ce que vous serez miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute sollicitude, faites conte, que ce que vous doutez qui vous auienne, indubitablemēt vous auien-

dra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la mesure à par-vous, & taxez vostre crainte; vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grād ne sera pas de longue duree: Il n'en faut point aller chercher la preuue biē loin: il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles resolutions: Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Je veux que vous soyiez condamné, que pouuez vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que sçauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considérez chacune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteuez vous ceux qui l'ont mesprisée; vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condemnation, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience: Rutilius print plaisir au sien. L'un reuint pour gratifier sa Republique qui le r'appelloit: l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, ou luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate: on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils aprehendent le plus, la mort, &

la prison. Mutius se roſtit la main ; c'eſt vne choſe bien cruelle que le feu : mais combien l'eſt-il d'auantage quand c'eſt vous meſme qui vous eſtes occaſion de le ſentir ? Vous voyez vn homme qui ne ſçait que c'eſt de ſcience, & qui n'a iamais oüy leçõ du mépris de la douleur, ny de la mort, fortiſié ſeulement d'un courage militaire, ſe donner luy-meſme la punition d'un deſſein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre ſa main dans la flamme : Et quoy qu'il ne luy en reſtaſt plus que les os dépoüillez, ne l'oſta iamais que l'ennemy meſme ne luy fiſt oſter le feu. Il pouuoit bien faire quelque choſe auécque plus de ſuccès, mais non auécque plus de valeur. Voyez cõme la cruauté n'eſt pas ny ſi dure ny ſi tendre à ordonner le ſupplice, cõme eſt la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porſenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de ſe pardonner à ſoy-meſme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vo⁹ me dirés que ce ſont de cõtes qu'õ fait aux eſcoles, & que tantõſt quand il ſera queſtion de meſpriſer la mort, j'auray l'exemple de Caton tout preſt à mettre ſur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-je ? pourquoy ne vous repréſenterois-je comme ceſte nuit qui fut ſa derniere, liſant le liure de Platon, ſon eſpée au cheuet de ſon

lit : (car il auoit aussi bien pourueu à pou-
 uoir mourir qu'à le vouloir) apres auoir
 donné l'ordre, qui se pouuoit donner au
 desordre où estoient ses affaires, il pensa
 qu'il falloit faire en sorte que Caton ne
 peust receuoir la vie ou la mort de person-
 ne: Et pour eét effet ayant tiré du fourreau
 son espee, qui jusques-là n'auoit iamais
 fait de sang: Tu n'as rien gaigné, dit-il,
 Fortune d'auoir traueillé toutes mes entre-
 prises. Iusques icy j'ay combatu pour la li-
 berté de ma patrie: mais non encores pour
 la mienne. Je ne me suis point obstiné pour
 viure libre, mais pour viure entre des li-
 bres. Maintenant que les choses du mode
 sont déployées, & que leur confusion n'a
 plus de remede: il est temps de mettre Ca-
 ton, en lieu de seureté: Et là dessus il se la
 plongea dās l'estomach: Et bien-tost apres
 diminué de sang & de force, mais aussi fer-
 me de courage qu' auparauant, non plus en
 colere contre Cesar, mais contre soy-mes-
 me, à faute d'armes, fourra les mains dans
 sa playe, en arracha les emplastres, & les
 bandes, & fit sortir cet esprit si genereux &
 si braue, qui ne pouuoit rien voir au dessus
 de soy. Je ne vous amène pas tous ces ex-
 ples, pour exercer vostre esprit, mais pour
 vous assurer cōtre ce qui vo⁹ fait le plus de
 peur. Or il n'y a point de meilleur moyen
 de vous assurer, que de vous monstrez

que le mépris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souuent égaletz par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion n'ôt donné tesmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompee auoit espousé la fille, ayant esté reporté par vn vent contraire à la coste d'Afrique, où tout aussi-tost il se trouua tellement inuesty dās sō vaisseau, qu'il n'y auoit moyen qu'il eschappast, se donna de l'espec au trauers du corps; Et comme il oüynt qu'on demandoit où estoit le General; il respondit, le General se porte bien. Ceste parole le fit aller du pair auecque tous ceux de sa maison; & continua l'opinion qu'on auoit, que l'Afrique estoit fatale à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage: mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il esté raisonnable qu'un General, & un General qui commandoit à Caton mesme, fust mort d'une façon moins braue & moins releuée? le ne vous veux point amuser à lire les-histoires, ny à recueillir tous ceux des siecles passez, qui ont méprisé la mort, dont le nombre est infini: regardez seulement le nostre, de qui nous accusons ordinairement la molesse & la dissolution. Vous y en trouuerez de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui

n'ont point fait de cas de s'oster la vie, pour donner la mort à ce qui les affligeoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy point qu'il y ayt rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciez donc point des menaces de vostre partie : & combien que vostre conscience vous doine faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice : mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte: voyez de près ce que c'est : vous n'y trouuerez riē d'épouuentable que le seul épouuantemēt que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus acoustumé de voir tous les iours, leur font peur quād ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut oster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me monstrez des glauiues, des feux, & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez? Ne vous cachez point sans cest equipage : cela est bon pour

faire peur à des niais. C'est la mort de quoy mon valet & ma servante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de fouets, de tortures, & de gesses, destinées à chascque partie du corps pour le tourmenter ? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn hōme piece à piece que vous nous desployez avecque tant d'appareil ? Ostez nous ce qui nous estonne ; faites taire les gemissemens & les cris : supprimez ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter, qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement ? si ie la puis supporter c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en seray bien tost hors. Representez vous ce que tant de fois vous avez ouy dire. Souvenez vous de ce que si souvent vous avez dit vous mesmes ; & rendez par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action.

IV. Que voulez-vous dire ? est-ce à certe heure que vous vous amusez, que vous estes suiet à la mort, au bannissement & à la douleur ? ce sont toutes choses à quoy vous estes né : faisons compte que tout ce qui

peut estre sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mô conseil à vous resoudre: Aussi ne veux- ie de vous autre chose pour ceste-heure, sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit: autrement vous ferez esbahy, que vous le trouuezes lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general: dittes luy que ce corps est mortel & fragile, & que non seulement l'iniure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais sa volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions, le vin des Paralyties, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce si ie deuens pauvre? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie diray: Et quoy? suis- ie libre en l'estat où ie suis? Ne suis- ie pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal aduise d'apporter icy la chanson d'Escure, Que ce sôt cōtes que les apprehensions qu'on nous dōne des enfans qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Syfphé, qui porte vne pierre qui retombe, de

Titic, de qui le poulmon & le foye renaissent à mesure qu'ils sont mangez, soient eternellement deschirez par vn vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous consume, comme nous ne pouuons plus sentir de bien, aussi ne pouuons nous plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie die que vous ne l'avez pas plus escrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire; combien est-ce plus de honte, de desmentir ce qu'on a escrit.

IV. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'un coup en la mort, mais que nous y descendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions, car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie décroist. Nous auons esté enfans, garçons, & ieunes hommes. Ces âges là sont perdus pour nous: le temps passé iusques à hier est tout esuanouy, & le mesme iour

où nous sommes est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vuide vne clepsidre, mais toutes celles qui sont coulées auparavant, ainsi l'heure dernière où nous cessons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis : mais nous auons esté long temps par les chemins. En faisant toute ceste description, avec vostre suffisance accoustumée, & qui tousiours grande, semble encor auoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous avez dit. *(l'emporte.*

L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier J'aime mieux que vous vo^s amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que ceste mort de qui nous auons tant de peur est bien la dernière, mais qu'elle a esté desia precedee par beaucoup d'autres. Je voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans ceste lettre? Je m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de viure, veu que de la vie que nous demenons, nous vient l'occasion de vouloir

138 LES EPISTRES

mourir. Et en vn autre lieu : Est-il rien de si ridicule que de souhaitter la mort, ven que c'est la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie? Ce n'est pas tout que de la souhaitter. Il en est de si mal-aduisez, ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces points : il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop hair. Nous n'auons pas moins de besoin de nous resoudre au dernier qu'au premier; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir, il le faut faire avecque iugement, & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie : il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter : les sots & les poltrons, comme les galans & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent

pas leur vie , mais ils en sont ennuyez. Ce sont considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons-nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & brusler de chaud ? C'est tousiours à refaire : les choses du monde sont enfilees d'une sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suiuent. La nuit presse le iour, le iour la nuit ; L'Esté, l'Automne : L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin les vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir: ie ne voy rié que ie n'aye veu: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust degousté. il y en a assez qui n'estiment pas la vie une chose fascheuse, mais il leur semble qu'elle est superflue, & qu'il y a moyen de s'en passer.



EPISTRE XXV.

ARGUMENT.

- I. *Les mauuaisés habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.*
- II. *Le plus pauvre du monde, est*

assez riche, pour auoir ce qui est nécessaire.

III. Qu'il nous faut représenter un resmoïn en toutes nos actions : il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. L'homme de bien doit viure chez soy, & le meschant en compagnie.

I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit de redresser les imperfections; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement: Si ie ne pique le premier, ie ne suis point son ami. Et quoy, voudriez vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle? Ce n'est point vn aage capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prédre le ply qu'on luy veut bail-
ler. Je ne sçay pas ce que i'aduanceray: mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprene, ie courray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit: mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de cho-

ses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assuré: tout ce que i'y voy de bon, c'est qu'il rougit, quand il fait quelque faute, Tant qu'il aura ceste honte, i'en auray bonne opinion: Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cest endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos, pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement ie ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire, qu'il y en ait.

II. Ie donneray quelques iours à cest exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites nous voir vostre resolution & vous depeschez de serrer bagage. Rien de ce que nous auons ne nous est necessaire: si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien: ou s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir, & qui s'en contente, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure,

142 LES EPISTRES

de qui ie vous vay dire vn autre beau trait: Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne faciez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux, & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien; toutefois prenez le premier venu: ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal: quand vous serez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'autorité: soit Caton, Scipion, ou Lelius, c'est tout vn qui; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu là, que de vous porter honneur à vous-mesmes, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous

ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez les tous l'un apres l'autre : il n'y en a pas un, qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous soyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion: Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous en aller avecque la troupe. Vous ne scauriez estre plus mal avec autre qu'avecque-vous.



EPISTRE XXVI.

ARGUMENT.

I. La Vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la desliurant des Vices.

II. La mort qui est causee par la Vieillesse est douce.

III. La mort est le Iuge veritable de nostre vie.

IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.

LE vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la

144 LES EPISTRES

Vieillesse. Mais à cette heure, ie me doute que la Vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nommer d'autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas vn aage rompu, mais seulement lassé. Ce que i'ay, c'est decrepitude: ie suis au bout de la carrière: Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps & que ie n'eus iamais l'entendement ny plus sain, ny plus entier: ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties destinées à leur vsage: l'esprit est vigoureux, & se réiouït que le corps ne luy donne gueres plus de trauerses. A ceste heure qu'il est deschargé d'vne bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur: ie suis content de le croire, & de le laisser faire: mais si veux- ie regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux mettre d'vn costé ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis: car si ie veux quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien-aise de mon impuissance. Quelle occasion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est ce que ce qui deuoit auoir fin, soit acheué?

acheué? vous me repôdrez, qu'il n'y a point de plus grand déplaisir, que d'aller en diminuant, & se voir cōme fondre de iour en iour: car nous ne tōbons pas d'une secousse, & ne sommes pas renueriez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais cōme sçaurions nous mieus partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenez à nostre fin? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de ceste vie: mais pource que c'est vne douce voye que d'en estre retiré tout bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le point d'en faire l'expericence, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes annees passées; ie me considere & me tiens ce langage. Tout ce que i'ay dit, ou fait iusques à ceste-heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques tesmoignages de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'impôsture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayent sollicité de faire: Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'effrayer, ie me prepare à ceste iournee, où le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que

i'ay faites contre la Fortune n'estoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes : elle est ordinairement douteuse & peut pancher aussi tost d'un costé que d'autre. Mettez à part toute l'estude que vous auez iamaïs faite : la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame : bien souuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut : C'est à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaist bien : ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens : mais faites copie que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune qu'importe. La mort ne conte pas les années : Elles vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pource attendez la par tout. I'estois prest à clorre ma lettre, & prennois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy falloit garnir sa bougette, & luy bailler dequoy faire son chemin. Je ne vous dis point où ie fouille. Vous le sçavez bien : ayez tant soit peu de patience : ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera ceste sentence : Aduis. z lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que

nous allons à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre avec-que tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois : & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance: pour le moins il en est hors : il se mocque des prisons, des gardes & des cachots : il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout : mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empêche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.



EPISTRE XXVII.

ARGUMENT.

I. Les Vieillards sont blasrables, qui aiment les plaisirs des ieunes gens & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.

148 LES EPISTRES

II. La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'aquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.

I. VOUS me direz, que ie vous presche à present que ie me suis presché moy mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Ie ne suis pas si presomptueux, de me sentir malade, & faire le medecin : Mais comme gardant le liect, tous deux en mesme chambre, ie deuise avecque vous de nostre maladie, & vous faits part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez quel aage vous auez : & vous aurez honte d'auoir les mesmes volonteiz & les mesmes desseins que vous auiez, quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir faites pour vous vne chose, que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptez, pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font de mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'executiõ. Le trouble qu'ils donnent

ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la Vertu n'accompagne point. Il a tousiours le repentir à sa queue, il n'est ny solide ny fidelle. Et quand il ne seroit point dommageable, la fuite nous donne assez de suiet de le fuir.

II. Voyez plustost de treuuer quelque bien qui soit durable, or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au dessus d'elle, comme un nuage, qui ne leur empêche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir? Certainement nous ne nous arrêtons pas tout court: mais nous nous hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & traualler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour estudier. Il y auoit de mon temps un Caluissius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reuenue d'un affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Ulysse, d'Achille, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les connoist mieux, que

nous ne cognoissons nos maistres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, cōme ce pauvre homme en dōnoit aux Grecs & aux Troyens : Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclaves, & les acheter bien cher, dont l'un sçeut Homere par cœur, & l'autre Hesiode: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point : il les fit faire exprés. Quand il eust dressé tout cét equipage, il commença de rompre la teste; à ceux qu'il appelloit à manger avecque luy. Ses protecoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoient des vers, à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des vallets à luy ramasser les parolles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaves luy coustoient deux mille escus la piece: Vous eussiez eu, respondit Sabellius; autant d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne

opinion de foy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à lutter. Sabinus, homme mal sain, passe & extenué, luy ayant respondu là dessus; Comme voudriez vous que ie luttasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Ie vous prie dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de vallets, si grands & si forts à vostre commandement: vne bonne ame ne tombe point au commerce? Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulust acheter: Quant à la matuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'une pauvereté qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais assez sçauoir. Il est des' personnes à qui il ne faut que monstrier les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.



EPISTRE XXVIII.

ARGUMENT.

I. Le changement des lieux ne pro-

fite point à ceux qui portent leur vice avec eux.

II. Fuir le bruit du Palais.

III. Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amandement.

I. **V**OUS vous estonnez que tant de voyages que vous avez faits, & tant de lieux où vous avez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique; Et pensez estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez: reculez-vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied: En quelque part que vous alliez, vous aurez toujours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste mesme plainte à Socrate, il luy dit: Pourquoi vous estonnez-vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous-vo^s portez par tout où vous allez? la cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & connoistre des païs & des villes, que iamais vous n'avez connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnés rien de fuir? vous-vous enfuyez avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit: au-

trement, soyez où vous voudrez ; vous ne ferez iamais bien : faites compte que vous estes aujourd'huy comme est ceste Sybille en Virgile, quand l'enthousiasme la prend, & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

*La Prestresse tempeste, & voudroit bien
pouuoir*

Mettre le Dieu dehors.

Vous courez de tous costez, pensant vous decharger de ce qui vous presse, & tant plus vous vous remuez, tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaisseau, que ces paquets qui ne bougent d'une place, ne l'esbranlent point, & que quand ils sont jettez inégalement d'un lieu à l'autre, ils le font perdre, & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer, vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous releguerait au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la Region la plus sauuage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouueriez de l'hospitalité. L'importance de vôtrep repos est en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons : C'est folie de s'en soucier : il faut faire conte que

nous ne sômes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le môde entier est nostre patrie. Si vous auiez ceste impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'un à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vo^r faites: c'est roder & tourner. Vous estes aujourd'huy en vn lieu: demain en l'autre; cômme si la félicité que vous cherchez, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde sçauroit-on ouïr pl^u de tēpeste, qu'en vn palais? & cependant qui seroit cōtraint d'y viure, on trouueroit moyē d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'ēlection de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez, qu'une demeure mal aerée n'apporte quelque alteration à leur santé: tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore attint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes: & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours aheurtez contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoie avecque patience. Mais

il ne prendra pas plaisir à les chercher: il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin: Vous me direz que Socrate eut trente Tyrans en teste, & que iamais ils ne luy peurēt faire faillir le cœur. qu'importe le nombre des maistres, il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mespriser quand il y auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cessier: mais il faut premierement acquiter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est autheur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne sçauroit vouloir qu'on le reprenne Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'un qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin: Et pource faites ce qu'il vous sera possible pour vous conuaincre. Informez contre vous: soyez premierement, vostre accusateur, & puis vostre iuge: A la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez meriter punition.



EPISTRE XXIX.

ARGUMENT.

- I. Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.*
- II. Les meschants ne rient pas longtemps.*
- III. La Vertu enseigne le mespris de la mort.*
- IV. On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

I. VOUS me demandés des nouvelles de Marcellinus, & desiréz sçauoir ce qu'il fait : ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy : mais il ne prend pas plaisir d'ouïr la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas ceste franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques ; qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencon-

troient en leur chemin: Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais vous direz: Pourquoy ne feray-je bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Je ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de ce-luy que j'aduertiray: mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne face le profit de quelqu'un. Il faut ouurir la main: qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'auis qu'un homme d'honneur en vse de ceste fa-çon. Son autorité perd son lustre par ceste communication trop vniuerselle; Et ceux qui se corrigeroient par ses remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuvent faire compte, quand ils voyent que sans election de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifféremment. Il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc: il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art: il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutes-fois, mais après auoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guerison. Je ne tiens pas que Marcellinus soit du tout perdu; Toutes-fois pour le sauuer, il ne faut

plus gueres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra : j'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

II. Je sçay bien qu'il se mettra tout aussi-tost sur les bouffonneries, qui feroient rire vn mort, & se moquera de luy-mesme le premier, & puis de moy. Je n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos escoles, & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en monstlera l'vn au Bourdeau, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monstlera ce plaissant Philosophe Ariston, qui se fait promener en vne chaire, & discourt en ceste belle posture : car c'estoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit, respondit : Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien : & Iulius Grecinus grand personnage, interrogé quel iugement il en faisoit : Je ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur ceste selle entre-deux limôs, comme si on luy eust parlé d'vn cocher. Il me mettra deuant le nez tous ces

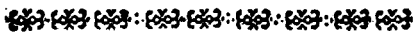
Charlatans , qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie , que d'en trafiquer indignement , comme ils font Mais tenez vous préparé à souffrir toutes ces injures. Peut-estre qu'il me fera rire : & peut-estre aussi que ie le feray pleurer : s'il continue de rire , ie seray bien aise , puis qu'il faut qu'il ait du mal , que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit , la gayeté de telles gens n'est iamaïs longue : prenez y garde ; vous les verrez tout d'un coup pâlir de rire , & en moins de tourner la main , ils crieront comme enragez. Je suis resolu de l'entreprendre , & de luy monstrier que ie ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si ie ne déracine du tout ses vices , ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas : mais elle aura de bons interualles ; & peut-estre qu'après les interualles la parfaite guérison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager , à un malade ce n'est pas peu. Vne bonne relasche est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction , vous , qui desia pouuez quelque chose , & qui par la considération du progrès que vous avez fait jusqu'à cest'heure , iugés à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vostre vie , releuez vostre courage , faites ferme contre tout

ce qui est formidable, & ne vous souciez point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'vn apres l'autre. Plusieurs vous peuvent bien menacer : mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

IV. Si vous auiez quelque discretion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre: ie m'en vay vous jeter ce que ie vo⁹ doy. Ie n'ay iamais eu volenté de plaire au peuple : car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas ; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez qui dit cela ? Ne sçavez-vous pas qui est mō Chaland ? Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte qu'il soit Pariparetique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien aisé qu'un hōme à qui la Vertu plaist, puisse plaire au peuple : on ne peut auoir sa bonne grace, que par des moyens qui ne valent rien : il faut donner ordre de luy ressembler : Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre infame, pour estre aimé de ceux qui le sont. Dequoy donc seruira

ceste Philosophie que vous estimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde; Que vous aymeriez mieux vous plaire qu'au peuple, Que vous peserez plustost les opinions, que vous ne les conterez, Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Au demeurant si ie voy que le peuple vous tienne pour vn grand personnage; que quand vous entrerez il fasse des acclamations, & vous applaudisse: que tout l'equipage des Comediens soit en rumeur à vostre venue; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos loüanges; pourquoy ne me ferez vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à ceste faueur?



EPISTRE XXX.

ARGVMENT.

- I. La Vieillesse est une maladie sans remede.*
- II. Le Sage ne craint point la mort.*
- III. Les Vieillards peuvent mieux parler de la mort que les jeunes.*

IV. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

V. La Vieillesse nous tire du monde sans violence. (mort.)

VI. Le Sage seul fait bon visage à la

VII. Les vieillards doivent moins craindre la mort que les ieunes, bien que toutefois elle soit aussi pres des uns que des autres.

I. **I**'Ay veu le bon-homme Bassus Aufidius, bien bas & bien cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse : mais elle est desia la plus forte : elle abat plus qu'il ne peut redresser : elle se laisse choir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçavez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'une temperature fort seiche. Il s'est entretenu long-temps, ou, pour mieux dire, rapetassé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly d'un coup ; cōme en un navire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer : mais depuis qu'il cōmence à s'ouurir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer : il en est de mesme d'un corps où l'âge s'est rendu maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse pour un temps : mais à la fin, comme en un vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint,

& qui tandis qu'on l'estançonne d'un part s'esclatte de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Ceste coustume luy vient de l'estude qu'il a faite en Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite complexiõ que soit un homme, il a tousiours assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole; & quand il deffaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Un bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & d'acheuer sa route. Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin avec un visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à ceste-heure inéuitable, de s'é pouuoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps estudee. Aux autres morts il y a quelque esperance: si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surpréd, vous l'esteignez: Si la maison où vous estes tombe, c'est peut-estre d'une façon que vous n'aurez point de mal: Si vous faites naufrage, quelque vague

vous pourra ietter à bord : si quelqu'un vous tient l'espée à la gorge, pour vous tuer quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieilleſſe vous mene à la mort, il faut marcher: il n'y a repit, ny opposition qui vous en garentiſſe; C'est bien la mort la plus douce de toutes; mais auſſi eſt-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon-homme qu'il eſt à ſes obſequs : il ſ'inhume, ſuruit à ſoy-meſme, & ne ſ'aſſiſſe point de n'eſtre plus avecque ſoy : car il dit beaucoup de choſes à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous perſuader, que ſi en la mort nous auons du travail, ou de la crainte, nous en ſommes cauſe, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne ſommes non plus incommodéz que quand nous ſommes morts. Or il y a auſſi peu de raiſon de craindre ce qu'on ne ſentira point, que ce qu'on ne ſouffrira point. Comme eſt-il poſſible qu'un homme ſ'imagine de ſentir vne choſe qui le priuera de tout ſentiment ? Il faut donc conclure qu'il n'y a non plus d'apprehenſion que de mal en la mort. Je ſçay bien que ce ſont choſes qui beaucoup de fois ont eſté dites, & qu'il le ſeront encore beaucoup de fois: mais ie ne faiſois point de profit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gens à qui l'aage ne donnoit point encore occaſion de craindre qu'ils conſeilloient de n'apprehender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a vn pied dans la fosse, m'a touché d'une estrange façon: car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il est plus mal-aisé de se resoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lasche & timide que soit vn homme, quand il voit la mort presente il se d'spose à ne vouloir point éuiter ce qui n'est point éuitable. Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on sçauroit faire; quand il sera bas, rendre luy-mesme sa gorge à son aduersaire; & luy conduire l'espee à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin d'estre bien tost despeché. Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne assurance, de qui peu d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se font de longue main preparez à cet assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'oüyr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de cognoistre, pour la voir de si près comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, par ce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit esprouuée. Tout de mesme aussi ne pouuons-nous mieux sçauoir l'estonnement que

donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouvez aupres d'elle, qui l'ont veuë arriuer, & qui luy ont donné la bien-venue.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nôbre là : il ne nous a point voulu laisser tromper: il ne trouue non plus d'apparëce à craindre la mort que la vieillesse. A la jeunesse succede la vieillesse ; à la vieillesse la mort: Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir point vécu. La mort est la condition de la vie: quand on nous donne l'une, on nous permet l'autre: nous en sommes au chemin: c'est folie de l'aprehéder. L'aprehensio est des choses douteuses: la mort est certaine, il la faut attendre: c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en deffende. Pourquoi se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde ? La premiere partie d'équité, c'est l'égalité: mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour no^s, que la mesme qu'elle a prise pour elle : tout ce qu'elle a fait, elle le deffait, ce qu'elle a deffait elle le refait.

V. Or à ceste-heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tirez doucemēt vne piece apres l'autre; n'auōs-nous pas dequoy remercier

les Dieux, qu'après auoir gousté du monde à nostre aise, nous-nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessai^{re}, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer ?

V I. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'une façon, qu'ils ne scauroient estre plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouuoir : Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage, ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement ceste procedure si tranquille, est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien rassis. Il se void assez de personnes qui par colere se vont rendre à la mort : mais quand elle vient, il en est peu qui luy fassent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la receuoir.

V II. C'est pourquoy ie suis bien souuent tout exprez allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture, & si i'y reconnoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy treuve la disposition meilleure ; comme en la septiesme carrière le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils

pensent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils
 n'ayent emporté le prix. Il s'accommo-
 doit aux preceptes d'Epicure, & me disoit,
 Qu'il se persuadoit premierement, qu'est
 ceste expiration derniere on ne sentoit
 point de mal : toutefois que s'il y en auoit,
 c'estoit quelque cōsolation de penser qu'on
 en seroit bien-tost quitte, pource qu'une
 extreme douleur n'est iamais longue. Au
 demeurant que si ceste distraction du corps
 & de l'ame le trauailloit, il se presente-
 roit qu'après ceste douleur, il n'en auroit ia-
 mais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un
 homme de son aage n'eust l'ame au bord
 des leures; & que par consequent il n'y au-
 roit pas beaucoup de peine à la faire sortir.
 Un feu qui s'est pris à quelque matiere for-
 te, & qui a beaucoup de corps, s'esteint
 avec de l'eau, & quelquefois par la ruine
 de ce qu'il brule : mais celuy qui n'a plus
 d'aliment, s'amortit de soy-mesme. Voila
 les discours qu'il me fait, & que j'escou-
 re fort volontiers, non comme choses nou-
 uelles, mais parce que ie pense estre aux
 mains avecque la mort. Et quoy donc? n'ay-
 ie iamais veu personne qui se soit tué soy-
 mesme? Si i'en ay veu, & ne me suis pas
 contenté de les voir : ie les ay regardez :
 mais i'estime bien plus ceux qui sans estre
 fachés de la vie, ouurent la porte à la mort
 & la reçoient de bonne grace, sans que
 toutesfois

toutefois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous-mêmes, qui prenons l'alarme aussitôt que nous pensons qu'elle est prez de nous. Car de qui peut elle estre esloignée, puis qu'entous lieux & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous, considerons combien il y en a d'autres bien plus proches, de qui nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer: vne indigestion preuiendra de son espée. Considerons les causes de nostre apprehension: nous trouuerons qu'elles semblent vne chose, & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes toujours aussi près vne fois que l'autre: Tellement que s'il la falloit craindre, il se faudroit refoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exemps? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïssez pis que la mort. Je m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parole. Voulez-vous ne craindre iamais la mort? ne dites-la perpetuellement.



EPISTRE XXXI.

ARGUMENT.

I. Fuir la Volupté, la félicité de l'homme gist au repos de l'ame.

II. Il n'est point de bien sans Vertu, ny de mal sans Vice.

III. Definition du bien & du mal: quelle est la regle du Sage.

IV. L'homme sage est seul heureux.

I. VOUS estes à moy, ie le voy bien. Vos promesses commencent desjà d'auoir quelque effet. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez, que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu: Continuez en ceste belle resolution. Ie ne vous demande pas que vous faciez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondemens tiennēt beaucoup de place: faites le bastiment suiuant le dessein. Faites la besogne que vous auez en la main & pour bien faire bouchez vous les oreilles, non auec de la cire, selon qu'Vlisse fit de ses compagnons; mais auec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apre-

hendoit estoient bien attrayâtes, mais non pas generales: celle que vous auez à craindre n'est point au pied d'un rocher: vo^s l'orez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en un lieu seul: il n'y a ville qui ne vo^s doive estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vo^s voulez estre heureux priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vo^s arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir posseder, n'est pas bien: tout le bien que peut auoir un homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferet. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien? Le mespris du trauail. Je ne scaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit: mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise loitiabie, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposes, tât plus ie me rauray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcez vous: faites, si vous pouuez, ceste

montee tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos merces, pour y conformer les nostres : Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait sort d'importuner les Dieux: quel besoin est-il de vœux? faites vostre bonne fortune vous mesmes : vous la ferez si vous prenez ceste impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut avoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air; ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonestes, qu'entant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal? Ne les connoistre point. En l'election des choses, la consideration du temps sera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il reiette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne reiettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se ravaler. Ce n'est rien que de ne refuser point le travail, il le faut chercher. Me demandez vous ce que j'appelle travail

es belles ames
prenons point
d'attacher de nos
conformez les
de n'en faire

se fait tant
il besoin est-il
fortune vous
prenez celle
la vertu, il y a
e, il n'y peut
deshonneur.
deux sans lu-
res, de chand
ajout les cho-
deshonestes,
vertu les accom-

c bien? Con-
e qui est mal?
l'ellection des
temps sera la
mais quoy qu'il
a l'ame gran-
doses, il ne re-
ussi, ne chois-
it, qu'il se gar-
rien que de se
faut chercher.
appelle mal

inutile & superflu? Celuy de qui le sujet
n'est point releué: non toutefois qu'il soit
non plus mauuais, que celuy qu'on em-
ploie aux choses loüables, pource que c'est
de l'ame que vient la resolution, qui nous
solicite aux entreprises laborieuses; &
nous dit; A quoy est bon ce repos; Un
homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souuenez-vous d'estre
toufiours conforme à vous mesme; & ne
vous dementir en aucune de vos actions.
En l'égalité de la vie consiste la perfectiō
de la vertu, qui ne peut estre sans la co-
gnissance des choses diuines & humaines;
Et de là vient la felicité souueraine, par la-
quelle nous sommes faits compagnons des
Dieux, & n'auons plus la peine de les prier.
Voulez-vous sçauoir le moyen d'y parue-
nir? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin,
ny par le mont-Senis, ny par les deserts de
Candaue, ny courre la fortune des Syrtes,
ou de Scille & de Caribde: combien toute-
fois qu'une chetive petite commission les
vous a tous fait passer. Le chemin y est
seur & plaissant: & pour le faire, il ne vous
faut ny prouision ny equipage que la Na-
ture ne vous ait donné. Ne quittez point ce
que vous auez d'elle: vous irez du pair a-
uec Dieu. Vous n'irez point du pair avec-
que Dieu pour estre riche: Dieu n'a rien.
Vous n'irez point pour des habits magni-

fiques : Dieu n'en a point. Non pour auoir
 vne reputation qui vous face connoistre à
 tous les peuples de la terre: Dieu n'est con-
 nu de personne, & plusieurs mesmes ont
 mauuaise opinion de luy, qu'il ne punit
 pas. Nõ pour vne presse de vallets, qui vo^s
 portent en litiere aux champs & à la ville.
 Ce Dieu, tout grand, & tout puissant, porte
 tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la
 force : le temps les consume. Il faut donc
 trouuer quelque chose qui soit incorrup-
 tible, sans embarras, & si bonne, qu'on ne
 puisse rien desirer de meilleur. Que peut-
 ce estre ? l'Esprit. Mais vn esprit si droit, si
 bon & si grand, qu'on puisse dire que c'est
 vn Dieu logé dans vn corps humain. Cest
 esprit ne se trouuera point plustost en vn
 Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn
 Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition
 & l'iniure ont fait ceste distinction de qua-
 litez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où
 il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-
 vous seulement, & prenez vne forme digne
 de Dieu. Ce ne sera ny avec or, ny avec
 argent: ce ne sont point matieres qui le
 puissent représenter. Souuenez-vous que
 les Dieux ne furent iamais si propices,
 qu'au temps qu'ils estoient de terre.



EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

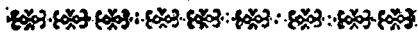
- I. Le Sage ne frequente que ses semblables.*
II. Il achève de vivre devant que de mourir.
III. Pourquoi nous desirons de vivre long temps.

I. JE demande de vos nouvelles à tous ceux qui vienēt de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions: imaginez vous que ie les voy. Voulez vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous ce qui me resioit le plus? c'est, qu'on ne m'en dit rien: & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garentir, c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui de-

furent ce que vous mesprisez. I'ay ceste bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & que quelques sollicitations qu'on vous sçache faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a? ie ne crains point le chage, ie crains le diuertissement: nostre vie est si courte, qu'on ne sçaurit si peu nous arrester, qu'on ne nous face beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-toit entrepris vne besogne, que nous la quittons pour en commencer vne autre: nous deschirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & pensez qu'elle diligence vous feriez, si vous auiez vn conemy à dos, qui vous suiuit l'espee en la main. Vous en estes-la: vous estes couru, piquez, & vous ianuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose d'accomplir sa vie auant que de mourir, & pouoir avec vne ame non brouillee d'apprehension ny de sollicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps! Que vous ferez tranquille & paisible & sans vous soucier d'adjoûter vn iour à l'autre, vous ferez conte que vo' aurez assez vescu.

III. Voulez-vous sçavoir d'où vient que nous sommes si desireux de l'aduenir? Il n'est point d'homme qui soit à soy: de tout ce dont vos parents vous desirent l'abondance, ie vous en desire le mépris: ils appauvrissent vn monde de personnes, pour vous enrichir: ils ne peuuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croistre, que quelqu'un ne diminue. Quant à moy, tout ce que ie vous desire, c'est que vous soyiez vostre, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en desordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme connu, sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué sa vie, il se peut vanter d'estre libre, & qu'il n'est point de necessité capable de le forcer.



EPISTRE XXXIII.

ARGUMENT.

I. Les discours des Stoïques sont sententieux.

178 LESE PISTRES

I I. Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir.

I II. Vn homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.

I. **V**Ous voulez qu'en ces lettres comme aux precedentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques : ils ne se sont point amusez à des fleurettes : prenez-les par où vous voudrez, ils sont tousiours masles. Quand en vne multitude vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez ; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuiez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, pource qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, quelque parolle où il y a de la rigueur. L'en parle selon l'opinion commune ; car selon la mienne, tout ioly qu'il est, avec ses manches pendantes, ie trouue

qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage : ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera : nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes : Chasque sentence n'a point son autheur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons nous qu'elles sont ? De Zenon, de Clcantez, de Crisippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre : chacun est à soy. Entre-eux. si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous les Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

C'est au pauvre homme à conter son troupeau.
 Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable : Si ce n'estoit que vous les voyez en vne troupe, tout vous plairoit esgalement.

II. Ne vous imaginez donc point de

pouuoir faire vn sommaire de nos senten-
ces. Les esprits des grands hommes ne se
goustent point superficiellement, & par
vne seule piece : il y faut tout voir, & tout
manier. Vous trouuez plus de choses que
de paroles, & vn ouurage si bien suivi, qu'il
est impossible d'en rien oster, sans faire
tomber tout le bâtiment. Je suis bien con-
tent que vous voyez tous les membres vn
à vn, mais ie veux que ce soit en vn mesme
corps. Ce n'est pas assez d'une belle cuisse,
ou d'un beau bras, pour faire iuger vne
femme belle ; il faut qu'une grace vniuer-
selle de toutes ses parties, tiennne si digneux
& si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils
ne sçachent où prendre party pour les con-
siderer. Toutesfois si vous en auez trop
d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vo-
stre endroit : Je vous en bailleray, mais ce
sera à plaines mains : nous en regorgeons
de tous costez, nous ne les amassons point
vne à vne : nous les prenons à poignées.
Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une
apres l'autre : le coulement y est perpetuel :
il continue. Je ne doute point qu'il ait du
profit pour les ignoras, & pour ceux qui es-
coutét de loin : Car des choses ainsi baillées
par morceaux, & cōprises cōme des vers en
certain nombre de paroles, vont bien plu-
stost au fonds. C'est pourquoy nous faisons
apprendre des sentences, & des Chies aux

0 enfans, pource que ce sont choses accom-
modées à leur suffisance, & que leur esprit
n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en
la main d'un homme: il n'est plus temps
qu'il face provision de ie ne sçay quel pe-
tit nombre de mots que tout le monde sçait,
& se fie en sa memoire: il faut qu'il s'ap-
puye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa
bouche, & non par la bouche d'autrui.
Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il ap-
proche de l'estre, ce luy est vne vilenie de
n'estre habile homme, que par son liure.
Zenon a dit cela. Et vous, quoy? Clean-
thes a dit cela; & vous quoy? Iusques à
quand n'aurez-vous mouvement que par
autrui? Faites des regles vous mesmes:
bailliez quelque leçon aux autres: monstrez
quelque chose de vostre creu. Je ne sçau-
rois auoir bonne opinion de ceux-cy, qui
ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se
contentent de seruir d'interpretes aux au-
tres, & se tiennent tousiours cachez à l'om-
bre de quelqu'un. Il ne m'est point aduis
qu'ils puissent auoir rien de genereux en
l'ame, puis qu'il n'osent rien faire de ce
qu'ils ont si long-téps estudié. Tout le me-
stier qu'ils font; c'est d'apprendre par cœur.
Se souuenir est vne chose, & sçauoir en est
vne autre. Se souuenir, est conseruer vne
chose mise en dépôt en nostre memoire.

Sçauoir , au contraire , c'est trauailler à sa propre besongne, sans patron , & sans regarder à chasque fois vn maistre , pour demander son approbation. Zenon dit cecy. Cleanthez dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous tousiours escolier ? Ne monterez-vous iamais en chaire ? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouuez lire ? Mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray quand celuy qui parle , prend du sien : mais à reciter les paroles d'un autre , & faire le greffier , ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose : c'est que ceste maniere de gens qui ne sortent iamais de hors page, suiuent les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuez , si nous nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. Dauantage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire , ne cherche rien. Et quoy donc ? ne tiendray - ie point le chemin de ceux qui sont passez denant moy ? Si feray : mais si i'en trouue vn plus court & plus beau , ie seray bien - aise de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maistres : ils ne sont que nos guides : la verité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est

faisi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besongne assez à ceux qui viendront apres nous.



EPISTRE XXXIV.

ARGUMENT.

I. Le sage disciple resionyt le Precepteur.

II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.

I. IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me raieunit, tant ie suis transporté de ioye, quand parce que vous faites, & ce que vous m'escruez, ie reconnois quelque auantage sur vous mesmes: car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn aage encore tendre, ils les voyent tout d'un coup esleuez & par-

uenus ? Le vous tiens pour mien : vous estes ma creature. Aussi-tost que i'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avecque quelque coups d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. I'en fais de mesme encore à cette heure : mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des-remonstrances que d'en recevoir.

II. Que me demandez vous dauantage ? direz-vous. Certainement ie vous auoüe que vous estes bien auancé : mais il n'est pas de l'instruction des esprits , comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne : C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'vne partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon ? Celuy qui est si parfait & si accompli, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Je ne doute point que vous ne le deuiez, pourueu que vous alliez tousiours d'un mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.

EPISTRE XXXV.

ARGUMENT.

I. L'amitié fait tousiours du bien, & l'amour quelquefois du mal.

II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la presence.

III. La Constance est la marque d'un homme sage.

I. La priere s'affectionnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va du mien. J'ay enuie d'auoir vn ami, & vous ne me le pouvez estre, si depuis que vous auez commencé, vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymez : mais ce n'est pas à dire que vous soyiez mon amy ? Et quoy donc ? Sont-ce deux choses ? Ouy, & bien différentes. Qui est amy, aime : qui aime, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aimer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépêchez - vous donc, de peur qu'un autre

n'ait la science de ce que vous avez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que i'ay de me figurer, que vous & moy ne ferons qu'un cœur; & que si mon âge m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination : i'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais c'est un contentement de peu de substance, & qui s'esuanouït incontinent. La veüe, la presence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer: ie suis vieil, & vous estes mortel: Hastez-vous, toutefois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez avecque vous premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progres de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez au iourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de

l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flote point. Cette constance se trouve parfaite en celui qui est parfait en sagesse : & telle quelle, en celui qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.



EPISTRE XXXVI.

ARGUMENT.

I. Preferer la vie privée à celle des Courtisans, & personnes publiques.

II. L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premières lettres plus convenable aux jeunes, qu'aux vieux.

III. Le commerce des amis doit estre des bonnes meurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'est le m'espris de la mort.

V. La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oste point la vie

mais luy donne quelque intermission.

I. **D**onnez du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute ceste maniere de gents, qui le blasment d'avoir quitté sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse paroître l'utilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuieée, auront tousiours quelques nouvelles atteintes. Les vns seront froissés ; les autres donneront du nez à terre. La Felicité n'est que tumulte : elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginacions ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien : ie vous l'auotie ; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa basse-court pleine de gents qui ont affaire à luy : ce leur est vne fontaine : ils l'épuisent, & la troublent. Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un faincant. Vous sçavez bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy : l'e-

étoit-il auparavant ? Il y en a qui le trou-
 uent trop sauage, & trop de hazard: ie ne
 fais non plus de cas de ceux-là que des
 autres. Ariston disoit, Qu'il aymeroit mieux
 vne froideur morte en vn ieune homme,
 qu'une humeur plaisante qui le redit agrea-
 ble en compagnie: vn vin rude en sa nou-
 ueauté sera delicat en l'arriere saison. Ce-
 luy qui ne se garde point, a la couleur belle
 aussi-tost qu'il sort de la caue. Quand ils
 l'appellent melancholique, & ennemy de
 son auancement, qu'il les laisse dire, pour-
 uen qu'il continuë d'aymer la vertu, & de
 prendre comme il faut la teinture des bon-
 nes lettres. Son austerité se trouuera de bon
 goust avecque le temps: il est à cest-heure
 en la vraye saison d'apprendre. Et quoy?
 n'en n'est-il point tousiours saison? Si est:
 mais comme il est tousiours bien-seant d'e-
 tudier toute leçon, il n'est pas conuenable
 à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à
 vn vieillard d'apprendre à lire: il faut ac-
 querir quand on est ieune, pour iouir
 quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous,
 s'il deuiet honneste homme par vostre
 moyen. C'est de ces choses-là, qui sont
 aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le
 commerce est loisible entre les amis, &
 non pas des biens qui sont en la disposition
 de la Fortune, pour les croistre & diminuer

190. LES EPISTRES

comme il luy plait. Il ne s'en peut plus dire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à son honneur. Pour payer vne dette, le marchand a besoin d'une heureuse navigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel: mais il ne luy faut qu'une bonne volonté pour payer.

IV. La Fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs; qu'il aisse à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauvais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu, mais que riche ou pauvre il soit tousiours esgal à soy-mesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaisie. S'il estoit né entre les parthes, il sçauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne sçauroit parler. Si en Allemagne, il feroit encore au berceau, qu'il sçauroit ietter le iauelot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu piquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espee aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mespris de la mort.

V. I'auoie bien qu'en cette imagination il

y a quelque chose d'espouuâtable, qui ne se
 peut représenter sans quelque trouble, parce
 que ce nous est chose naturelle de nous ai-
 mer. Mais aussi quel besoin auroit-il de
 persuasion ny d'accoustumance en vne
 chose où l'inclination volontaire le porte-
 roit? On n'apprend point à pouuoir, en vne
 nécessité, coucher sur des roses: c'est pour la
 souffrance des choses dures qu'un homme pre-
 pare, afin que parmy les tourments, sa foy
 ne fieschisse point; & que s'il en est besoin
 debout & blessé mesmes, il passe la nuit en
 garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas
 seulement appuyer de ses armes, de peur
 que le repos ne luy donnast occasion de
 s'endormir: si la mort estoit incommode il
 faudroit qu'il y eust quelque chose qui en
 receust l'incommodité.

V I. Si vous auez si grande enuie de viure
 souuenez vous que rien de ce que vous
 voyez partir de deuant vos yeux ne se con-
 sume: tout retourne en ce mesme sein de la
 Nature pour en sortir la seconde fois com-
 me il en est sorti la premiere: les choses ces-
 sent, elles ne perissent point. La mort mes-
 me, qui nous est si formidable, & que nous
 fuyons avecque tant de soin, ne nous oste
 point la vie, mais seulement luy don-
 ne quelque intermission. Vn iour viendra
 que nous serons remis au monde; ce
 qu'assez de personnes refuseroient; si ce

n'est qu'ils ne le souuiendroient pas d'y auoir esté. Mais ie reserueray ceste matiere pour vne autre-fois : qui doit reuenir, doit paraitre sans regret. Considerez le tournoyement de toutes choses en ce monde : comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hyuer est passé : Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil : le iour luy fera bien-tost quitter la place : Quelque chose qui passe, ceste resoluion & perpetuelle d'estoilles nous l'establit : vne moitié du Ciel haussé : l'autre baissé. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot, C'est, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raison ne nous puisse donner ceste assurance que la faulte du iugement nous fait auoir.



EPISTRE XXXVII.

ARGUMENT.

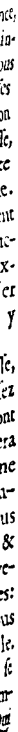
I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.

Il nous faut obeyr à la Raison, si nous voulons qu'on nous obeisse.

I. **L**A parole que vous avez donnée, vous oblige d'estre hōme de bien. Vous avez fait monstre, & presté le sermēt. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aïse & du plaisir en ceste guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loüent pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuvent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple: mais vous ne pouvez faire ny l'un ny l'autre: il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'annees qu'on nous sçauroit donner dauantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé: tout le remede que vous y avez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouvez eiter: il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouurira. Si

vous aymez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, &, qui est le principal, vostre liberté, le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous ietter entre ses bras : rien ne vous peut reussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, sordide, seruite, & suiuite à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la Sagesse est le seul expedient de s'affranchir : voyez de l'aller trouuer : il n'y a qu'un chemin qui vous y mene. Vous ne sçauriez vous égarer.

II. Voulez-vous que tout vous obeïsse, obeïssiez à la Raison. Si vous vous laissez commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous : Elle vous enseignera ce que vous deuez entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriquerez point. A peine m'en sçaurez vous nommer vn qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venue ceste volonté. On ne delibere gueres : tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souuent, comme nous elle. C'est vne vilenie de n'aller point, mais se laisser porter, & puis quand on voit la tempeste, faire l'esbahy, & demander. Qui m'a mis icy ? comme y suis-ie venu ?



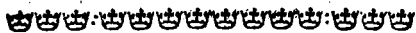
nce,
ia-
ous
es
on
le,
te
e.
nt
ac-
x-
er
y
le,
ez
ont
era
ne
a-
us
&
e-
es:
us
le.
fe
nr
mi

nce,
ia-
ous
es
on
le,
te
e.
nt
ac-
x-
er
y
le,
ez
ont
era
ne
a-
us
&
e-
es:
us
le.
fe
nr
mi

nce,
ia-
ous
es
on
le,
te
e.
nt
ac-
x-
er
y
le,
ez
ont
era
ne
a-
us
&
e-
es:
us
le.
fe
nr
mi

nce,
ia-
ous
es
on
le,
te
e.
nt
ac-
x-
er
y
le,
ez
ont
era
ne
a-
us
&
e-
es:
us
le.
fe
nr
mi

ueilleuses grandeurs. Il en est de même de la Raison à la voir ce n'est que bien peu de chose: elle croist & se multiplie en l'action. Pourueu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien-fait, elle se fortifie, & fait de l'operation assez. Je vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes comme des gaires. Ce sont petites choses qui font beaucoup: si l'esprit qui les reçoit a de la disposition à bien apprendre, il ne faut point douter que de sa part il ne contribuë à la generation, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.



EPISTRE XXXIX.

ARGUMENT.

- I. Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
- II. Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*
- III. Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*
- IV. Les voluptez rendent par l'acoustumance les choses necessaires,*

qui estoient auparauant superflües.

I. **I**E vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & les vous dresseray, le plus curieusement, & avecque le moins de langage qu'il me sera possible: mais auez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuuent passer d'un simple cueil. Le premier enseigne: Le dernier aduertit. Mais vous n'auiez que faire de me demander ny l'un ny l'autre: ie vous fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me connoissez: ie ne vous en dy autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez: mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous auez assez d'autres escrits: seruez-vous en; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas biengardé: prenez la liste des Philosophes: il ne faut que cela pour vous esueiller. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront trauaillé pour vous: vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, desdaigne les choses basses & sordides: celles qui sont de belle apparence luy plaisent, & l'appellent à les rechercher,

II. Il est de nostre esprit cōme de la flamme: il s'esleue tousiours en haut, & peut à si peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdicțiō de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez il y trouuera de la consolation, & se moquera de ces vanitez que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur mesprise tout ce qu'on appelle grand: il fuit choses excessiues, & s'arreste aux mediores. Celles-cy sont viles, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité qui passe mesure n'arriue point à maturité, il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les enerue, & leur est un instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils sçauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure tousiours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. Nature a des bornes: les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses nécessaires : mais les superflus, à quelle aune les reduisez vous? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superflus, leur sont nécessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez, au lieu de les posseder & (ce qui est le comble de leur ruyne) ils ne pensent pas estre bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là, que d'aymer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.



EPISTRE XL.

ARGUMENT.

I. Les lettres nous representent les amis absens.

I I. Il blasme le parler viste, & apprenue le lent en un Philosophe.

I. **JE** vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'escire. Puis que ie suis priué de vo^r voir d'autre façon, ie suis bien-aïse de vous voir en vos lettres. Je n'en reçoÿ iamais, que ie ne m' imagine que nous soyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illusoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur esloignement : combien doiuent les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viue qu'il est possible d'auoir des personnes que nous aymons? Ce que la presence a de plus doux les caracteres imprimez de la main d'un ami le font reconnoistre sur le papier.

II. Vous m'escrivez qu'on vous a conté,

vne autrefois Serapion le Philosophe se
 trouuant en ces cartiers où vous estes, dis-
 couroit avec vne promptitude si grande, &
 vne suite de paroles si pressée, qu'il sem-
 bloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à
 la multitude des conceptions que son esprit
 luy fournissoit. Ceste qualité ne me plaît
 pas en vn Philosophe: ie veux du reglemēt
 en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere
 en la description d'un Orateur, luy don-
 ne vne vehemence rapide, & continuée
 comme celle d'un torrent, quand le Prin-
 temps a fondus les neiges. Mais quand il est
 question d'un vieillard, il le fait couler
 tout bellement, & compare ses paroles à du
 miel. Faites donc estat que ce grand flux
 de bouche a plus du charlatan, qui veut
 arrester le monde à son banc, que de l'hom-
 me d'honneur, qui traite quelque chose
 de graue, & se propose l'instruction de ceux
 qui l'escoutent. Mais comme ie n'approuue
 pas le langage court, aussi ne veux-je pas
 qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme
 des gouttes d'eau. La longueur importune
 les oreilles, & la precipitation les accable,
 combien que ce qu'on voit venir de loin se
 retienne, & trouue mieux sa place en la
 memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a
 loisir de le regarder. Mais en fin, il est que-
 stiō de bailler des preceptes: vne chose qui
 échape n'est point baillée. Adioustez à cela

qu'un discours qui ne se propose que la démonstration de la vérité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émuouir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier: mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite pour la guérison des ames, ne veut point demcurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien scauroit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute ceste parlerie a plus de vanité que d'autre chose: c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. Pay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'emportent; il leur faut donner vne bride. Pay des doutes: il me les faut esclaircir. Il faut regler ma desbauche, & corriger mon auarice. Laquelle est de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'élection? Mais comme il est de certaines choses difficiles

à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pou-
 uoir dire qu'on les a veuës, il en est de
 mesme de ceux-cy, qui vont aussi viste de la
 langue. Il leur faut donner vne heure de
 temps à les oïyr, & n'y retourner plus:
 Car que sçauriez-vous apprendre d'eux,
 ou que voudriez-vous imiter? Quelle sta-
 bilité pensez-vous trouuer en leur ame,
 puis que leur discours est si peu ferme, que
 quand ils luy ont vne fois donné le bransle,
 il leur est impossible de l'arrester? Ils ressem-
 blent à ceux qui courent à la vallee: leur pe-
 santeur les emporte, & les fait aller plus
 loin qu'ils n'ont resolu. Ceste volubilité
 n'a point de grace en la Philosophie: ce
 n'est point sō fait de jeter les paroles en de-
 sordre, mais de les assëoir tout bellement
 chacune en sa place, & ne s'auancer autrem-
 ent que pied à pied. Et quoy donc? elle
 n'aura jamais liberré de se hausser? Pour-
 quoy non? Mais que tousiours elle ait égard
 à la bien-seance de sa profession, & se sou-
 uienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus
 de preiudice, que ceste profusion de langa-
 ge ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il
 ait de la force, mais modérée, & qu'el-
 le coure, mais comme vn ruisseau, non
 comme vn torrent. Et tant s'en faut que
 ceste promptitude me plaise en vn Philo-
 sophe, qu'à peine la pourrois ie approuuer
 en vn Orateur. Car comme voudriez-vous

qu'un iuge, qui peut-estre ne ſçauoit pas trop bien ſon meſtier, le piſt ſuiure, courant ainſi à bride abbatuë, principalement quãd en la fertilité de quelque ſujet, il ſe laiſſeroit emporter à l'oſtentation de ſa ſuffiſance ? ou quand quelque paſſion ſortie hors de ſes bornes, & plus forte que ſon iugement, luy feroit ouurir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il ſeroit content de n'auoir pas dit ? Il faut que la langue ſ'accommode aux oreilles, ſans les mettre hors d'halene à courre apres elle, ou ſans leur bailler de la matiere plus que ce qu'elles ſont capables d'en receuoir : vous ferez donc ſagement de ne vous approcher point de ceſte maniere de gens, qui ſe ſoucient pluſtoſt de dire beaucoup, que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Afellius diſoit, *Qu'il parloit à remiſes,* & Geminus Varius, *Qu'il ſ'eſbahifſoit cõme on faiſoit cas de ſon éloquence,* veu qu'il ne ſçauoit pas mettre trois paroles enſemble. Je ſçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaiſir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy euſt peu dire ; Parlez, ou vous taifez. Mais encore aimerois-ie mieux vous propoſer la ſentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cët homme en ſon temps eſtoit eſtimé grand diſeur ; il ne heſitoit iamais, ne rompoit iamais ſon train : & du

commencement alloit d'une traite jusqu'à la fin : Mais quoy qu'il en soit , ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier : ce qu'on trouue mauuais en un lieu, semble de bonne grace en un autre. Peut-estre entre les Grecs on supportoit ceste licence: mais nous sommes si esloignez, que mesmes en escriuant, nous mettons des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'éloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire : il se regarde : Et par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux points, tient le troisieme rang en la loüange d'un homme fort eloquent, auoit une façon de parler non impetueuse, mais sans peine : de sorte que c'estoit plustost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffens point à un homme sage, que l'aisance de parler : toutefois ie ne le luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long-temps sur ce sujet, pour vous en diuertir, c'est que ie sçay bien que c'est un mestier que vous ne pou-

uez faire, que premiermēt vous ne renon-
 ciez à vostre honneur. Il faut que vous per-
 diez toute honte, & que vous-mesme n'é-
 coutiez pas ce que vous direz, pource que
 par inaduertance il vous eschappera beau-
 coup de choses, qui ne vous sembleroient
 pas bonnes, si vous y apportiez du iugemēt.
 Je vous dis que c'est vn mestier qui veut de
 l'imprudence : preparez-vous y, si vous le
 vouldz suiure. Ce n'est pas encores tout: vo⁹
 n'y pouuez acquerir de gloire : il vous faut
 exercer iournellement, & laisser la sub-
 stance des choses, pour l'escorce du langa-
 ge; Au lieu que quand bien vous auriez des
 paroles, plus que vous n'en sçauriez desirer,
 & qu'elles vous sortiroient de la bouche,
 comme d'une source inespuisable; pour
 bien faire il en faudroit estre sobre, & ne
 les employer qu'avecque discretion. La mo-
 destie est aussi requise au lāgage d'un hom-
 me d'honneur, comme en son alleure. La
 somme des sommes, c'est que ie veux que
 tu sois lent à parler.



EPISTRE XLI.

ARGUMENT.

*I. L'homme de bien est toujours ac-
 compagné d'un bon Genie.*

1. Mespriser les biens de fortune & aimer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu divine, qui est dans l'homme de bien.

I. **V** O U S ne sçauriez mieux faire, que de travailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez mal-auiisé de desirer, puis que vous mesme auez moyen de la vous donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel: il ne faut point gagner vn Sacrestain, qui vo⁹ laisse parler à l'oreille d'une Image, pour en estre mieux exaucé. Vous auez Dieu près de vous: vous l'aez avec vous: vous l'aez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte avecque nous, selon que nous-nous comportons avecque luy. Il n'est point d'homme de bien, sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rend capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel Dieu? Nul ne le sçait? S'il se presente à vos yeux quelque rousse épaisse de vieux arbres, esleuez au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dās les autres, ne reçoie point la clarté du

jour; quand & quand la hauteur, la solitude, & l'esbahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn antre qui avec ses pierres toutes mangees, & sur vne relaxation faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'vne montagne; vous avez aussi-tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large ruiere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux; ne ferez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer? Ne direz-vous pas; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps? Sans doute quelque vertu diuine y est descendue, & n'est pas croyable qu'vne ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses infe-

meures à son merite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne sçauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grande & sacree, transmise au monde, pour nous faire voir de plus pres la Diuinité, conuerse bien avecque nous : mais toujours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspenduë : elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme la connoistrez-vous ? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien : Car est-il rien de si hors de propos que de lotter vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'vn moment à l'autre peut changer de possesseur ? La selle de velours, & le mors doré, ne font point la bonté d'vn cheual. Voyez

vn Lion, que le cōmerce des hommes a re-
duit à se laisser dorer le crein, & recevoir
les embellissemens qu'il plait à son gouuer-
neur de luy donner; & en voyez vn autre,
qui ferme, nerueux, & d'une haleine entiere,
n'a pour ornemēt que ceste hydeur effroya-
ble, avecque laquelle la Nature l'a fait nai-
stre dans les deserts; Je ne doute point que
vous ne trouviez cestuy-cy de meilleure
grace que l'autre; à qui par vn long appri-
uoisement vous verrez souffrir des choses
si esloignées de son iurpericieux & magnani-
me naturel. C'est vne folie à vn homme,
de se glorifier de ce qui n'est point à luy.
Le nombre des raisins, & la pesanteur des
grappes, qui font ployer les échelats, est
la loüange d'une vigne: quand elle est fer-
tile, elle est belle. En vn homme il faut
louër ce qui est sien, & non autre chose. Il
• a de beaux enfans, vne belle maison, beau-
coup de terres labourables, & force argent
en rente; tout cela est pres de luy, ie l'ad-
• uoüe; Mais dans luy il n'y en a rien. Don-
nez luy des loüanges des choses qu'on ne
luy peut oster ny donner: & qui propremēt
appartiennent à l'homme: Demandez-vous
que c'est? L'esprit, & en cēt esprit vne Rai-
son qui n'ait aucun defect. L'homme est vn
animal raisonnable: Son bien est donc par-
fait, quand il est parfaitement ce que Na-
ture a voulu qu'il soit. Mais que luy de-

grande ceste Raison ? La chose du monde la plus aisée, qu'il viue selon Nature. Tout ce qu'il y a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices: Le peuple nous pousse: personne ne nous retient, comme seroit-il possible de nous garantir ?



EPISTRE XLII.

ARGUMENT.

- I. Les hommes de bien sont rares.*
- II. A faute de puissance, & non de volonté, on cesse bien souvent de mal faire.*
- III. Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont utiles.*
- IV. La perte des choses fortuites n'est point fâcheuse.*

I. **I**E voy bien que celuy de qui vous m'écriuez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçauiez-vous ce que j'appelle en cet endroit homme de bien ? Celuy qui l'est aucunement ; car quant à l'autre

qu'il est en perfection, il en est peut-estre comme du Phenix : il s'en voit vn en cinq cets ans, il ne s'en faut point esbahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des interualles, & les recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmi la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il sçauoit que c'est d'un hōme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent : & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaist à soy-mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitemēt arriuez à quelque grāde puissance, s'y cōportent insolēment; que sçay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuvent, il ne fera point ce qu'ils font ?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'ēuie de paroistre, que ceux à qui la bōne fortune a donné desia courage de se descourir. La méchanceté y est : mais les instruments luy manquent : il n'y a dequoy la monstrier : il n'est point de serpens si veni-

meux, qu'on ne puisse manier seuremēt, tandis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormi. Il est assez de cruauté, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus: tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez-leur la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souuient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmi le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche? Fus- ie menteur? Il a laissé la manche par vous le teniez: Il s'en est enfuy. Vous sçauiez quels traits il vous a iouiez depuis, & combien il vous a préparé de pieges, sans sçauoir que luy mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne: & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peust seruir de quelque chose, estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuire avecque beaucoup de labour, il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'in-

214 LES EPISTRES

commodité que nous prenons pour y parvenir. Il est des choses superflues : Et d'autres qui bien qu'elles ne le soient pas , toutefois n'ont pas de merite assez , pour nous travailler. Mais nous ne penetrons pas si avant , & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher : & encela se cōnoist nostre peu de sens, que nous ne penſons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyons qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous mesmes le payement, nous nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes : nous - nous soubmettons à toutes risques, & sommes contēts de perdre l'honneur , le temps , & la liberté , pour acquérir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser , s'il nous falloit vendre ou quelque maison , ou quelque heritage pour les auoir : tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous-mesmes. Quand donc nous voudrons deliberer quelque chose , ou si nous sommes sur le point de l'executer, faisons comme quand nous entrons chez vn marchand : Sçachons de quel prix est ce que nous voudrions auoir : ce qui ne nous couſte rien, nous couſte quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses , de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté : pource qu'elles sont à nous , nous ne sommes plus à nous.

I. C'est ce que nous auons à considerer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose : comme d'autre costé, s'il arrive que nous la perdions, nostre consolation est, de nous représenter qu'elle estoit fortuite; que nous-nous en sommes passéz autrefois, que nous-nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eüe long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler; & si nous ne l'auons gueres eüe, que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas encore acoustuméz; Nous aurons moins de bien; nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit; nous serons moins ennuyez. Iettons les yeux sur tout ce qui nous oste le sens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous le perdons; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en sentons rien. Qui se possède ne peut rien perdre : mais le mal est, qu'il s'en trouue peu, qui soient capables de se posséder.



EPISTRE XLIII.

ARGUMENT.

- I. Les actions des grands, iusques
aux plus petites, ne peuvent estre
cachees.*
- II. L'homme de bien ne cache point
sa vie, comme le mechant.*

I. **V**OUS-vous esbahissez comme ie suis
si particulierement informé de vos
affaires: Et qui me peut auoir descouuert
vne chose que vous n'auiez communiquée à
personne. Ne sçaués-vous pas que le bruit
est vn grand maistre de nouuelles. C'est
par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy
donc? direz-vous? suis ie si grand chose,
qu'on fasse courir des bruits de moy? Ne
prenez pas garde où ie suis: mais où vous
estes. Toute chose eminente par dessus ce
qui est aupres d'elle, est grande au lieu où
elle est éminente. La grandeur n'a point
de certaine mesure: c'est la comparaïson
qui la croist, ou la diminuë. Vn bateau
grand sur vne riuiera, est petit sur la mer:
Vn gouuernail grand pour vn nauire, est
petit

peut pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira: vous estes grand en vostre gouuernement. Toutes vos actions sont regardées; & iusques à vostre manger & vostre dormir, vous ne faites rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veüe de tout le monde. Il y en a la plus-part qui pensent que ceste enceinte de murailles, qui nous environne chez nous, n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seurere, comme pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en soyiez pas de mesme. Pensez que vous auez vne raison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Je vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous sollicitez de les auoir. Nous viurons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuir les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxieté. Si ce

que vous faites est honneste, pourquoy ne voulez - vous que tout le monde le sçache? S'il est des-honneste, puis que vous le sçavez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous contez ce tescmoin à rien!



EPISTRE XLIV.

ARGUMENT.

- I. De la vraye & fausse Noblesse.*
- II. Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*
- III. Le trop grand desir des biens de Fortune, empesche la Felicité.*

I. VOUS alleguez tousiours vostre petitesse, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouyr tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous oster de parmi le peuple, & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'espluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous

est Cheualier : vostre industrie vous y a fait paruenir : Mais vrayement il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur : & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril , & de la peine, les Soldats n'y sôt pas receus qu'avec election. Les Capitaines font quelquesfois les dégoustez à les enrooler. La bonne conscience ouvre sa porte à tout le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes: elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme : Cleanthez gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & arrouser les iardins: Platon n'estoit pas noble : quand il vint à la Philosophie, ce fust elle qui luy donna ceste qualité. Pourquoy vous desfiez vous de vostre suffisance? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair avec eux ? Faites - vous digne de leur merite, & ils vous aduotieront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autāt de predecesseurs que le plus riche: il n'y a homme de qui la premiere origine ne soit au delà de toute memoire. Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de valets ; tout se bigarre de ceste façon avecque le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble? Ccluy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si cherif, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous mene si loin, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternatiue de toute sorte de conditions. Vne basse-court pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble: ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation: nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'une cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut eleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme; mais roturier; que vous importe, puis que vous auez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble: demandez-vous comment? Si vous ne prenez point l'auis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais: l'importance n'est

d'où les choses viennent, mais où elles vont: on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon: car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse, nous prenons ses instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, & vne confidence inébranlable, qui sont deux points où gist la Felicité; nous cherchons de tous costez des sujets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embusches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De ceste façon nous n'auons iamais nostre compte: & tant plus nous trauaillons, tant moins il se trouue de besongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer: Et comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe, nous-nous impliquons tousiours d'auantage, & pour faire trop de diligence, sommes cause de nostre retardement.



EPISTRE XLV.

ARGUMENT.

I. Peu de liures, mais bons: Les disputes captieuses des Philosophes, sont inutiles.

II. Le Vice nous fait la guerre, sous une apparence de Vertu.

III. Quel homme se peut dire heureux.

IV. Si toutes les choses nécessaires peuvent estre appellees bien.

V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.

I. VOUS vous plaignez qu'il se recoure peu de liures en vos cartiers. Ce n'est rien d'en avoir beaucoup : l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous esgarer d'un sentier à

autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder.
 Vous me direz, que vous me demandez des
 liures, & non pas du conseil. Je suis prest de
 vous enuoyer tout ce que i'ē ay, & ne m'en
 laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-
 mesme ie ne vous puis aller trouuer, & vous
 iure que si ce n'estoit que i'espere que vous
 aurez bien tost fait vostre commission, tout
 vieil & indisposé, comme ie suis, i'eussē en-
 core entrepris ce voyage; & que ny Scille,
 ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous
 content de la difficulté de ce traict, ne m'en
 eussent retenu. S'il ne se feust point trouué
 de vaisseau, ie fusse plustost passé à nage,
 tant i'ay d'enuie de vous embrasser, & de
 voir le progrez que vous aucz fait. Au de-
 meurant, pource que vous me demandez
 mes liures; ie ne m'en estime point plus
 habile-homme; non plus que ie m'estime-
 rois beau-fils, si vous m'auiez demandé
 mō pourtrait. Ce que vous en faites, est pour
 me faire plaisir, plustost que pour bonne
 opinion que vous en ayez: & c'est l'amitié
 que vous me portez qui vous abuse. Tels
 qu'ils sont, lisez les, comme d'un homme à
 qui la verité plaist; & qui ne la sçachant
 point encore, contre toutes les difficultez
 qui s'y treuuent demeure opiniastre à la
 chercher. Car de moy, ie n'ay point de mai-
 stre: ie ne porte le nom de personne. L'hon-
 nore beaucoup le iugement des honnestes

hommes; mais ie ne mesprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer: ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent désiré que les choses nécessaires, & ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de tēps. Nous faisons des nœuds: sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons de loisir: nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux parolles, c'est vne besongne où nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de parolles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. Ce sont les choses qui nous abusent: ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire: nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre l'vn à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amirié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent, quand elle parle, & avec vne reception fauorable, la

ne descendre iufques au cœur. Ce qui
 eſt le plus dangereux, c'eſt ce qu'on y
 trouue le plus doux. Apprenez moy à con-
 noiſtre ceſte ſimilitude. Vn ennemi ſe pre-
 ſente à moy ſous vn viſage d'amy. Le vice
 me veut ſurprendre: de peur que ie ne le
 reconnoiſſe, il emprunte le nom de la Ver-
 tu, la Temerité ſe fait appeller Valeur, la
 Faineantiſe Diſcretion, & la Timidité bon
 Iugement. C'eſt en cela qu'il y a du danger
 d'eſtre trompé: donnez-moy de certaines
 marques pour les connoiſtre. Vn homme
 à qui on demande ſ'il a des cornes, n'eſt pas
 ſi mal-aduiſé que de ſe porter la main au
 front, pour ſçauoir ce qui en eſt, ny ſi groſ-
 fier, qu'il ne ſçache bien qu'il n'en a point.
 Vous auez beau preſcher, ſ'il vous en dit:
 ce ſont tromperies, qui non plus que celles
 des joueurs de gobelets, ne ſont point dan-
 gereuſes. Au contraire, quand on y eſt bien
 trompé, c'eſt quand on y prend bien du
 plaisir. Nous demandons qu'on nous
 trompe encore vne fois: refaites, que i'en-
 tende comme cela ſe fait: il ne m'en ſou-
 uient plus. I'en dy de meſme de ces cap-
 tions: car comme voulez-vous que ie les
 appelle autrement? il y a auſſi peu de bien
 à les ſçauoir, que de mal à ne les ſçauoir
 point.

III. Si vous auez enuie d'eſclaircir des
 ambiguités, apprenez-nous que celuy que

226 LES EPISTRES

le commun appelle heureux, ne l'est point; que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte sō biē en l'ame: qui haur & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne avec qui il voulust chāger de cōditiō qui n'estime l'hōme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne; à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien iudicieux aux doubtes, & ferme aux secousses; inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuements: à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes ses fleches ne fait point de playe: mais seulement quelque legere esgratigneure bien à peine, & bien rarement: Car pour les traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont deffous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisez à la verité.

IV. I'estime vne infinité de choses, nécessaires, desquelles vne grande partie est superflüë, & celles qui ne le sont point, ne peuvent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bonne pource qu'elle est nécessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur: ce qui est bien, est tousiours nécessaire, ce qui est nécessaire, n'est pas tousiours bien: car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependât ne laissent pas d'estre tres-nécessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaïsser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc, au lieu de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflüës, & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde,

228 LES EPISTRES

& les confiderez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez-vous dequoy cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire: Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses d'un iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuienceroit tousiours; mais à cest' heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer contre ces pointilleux si deliez, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.



EPISTRE XLVI.

ARGUMENT.

I. Les beaux Liures, quelque grossier qu'ils ayent, ne sont iamais longs.

I. **L'**Ay receu vostre liure que vous m'auiez promis, & l'ay ouuert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, & le re fermer tout aussi tost, pour le lire vne autre fois quand i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon goust, qu'il a fallu que ie sois allé de long. Je ne scaurois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fera plustost estimer quelque ouvrage de Tite Liue, ou d'Epicure; que le vostre, ou le mien: ie n'ay pas laissé de le trouuer court, & ne m'est point parti des mains que ie ne l'aye couru de bout en bout. Il se faisoit tard: ie mourois de faim. La pluye me menaçoit: mais avec tout cela, i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resjoüi seulement: il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit, quelle force de courage n'y ay-ie point reconnüe? Le dirois, quelle saillie, si en quelque endroit il y eust des reprises d'haleine & de rehaussemens par intervalles. Mais il n'y en a point: tout y est si continu que ie puis dire, que c'est vne besogne virile, & vraiment sacrée: & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mesler de la douceur. Vous estes grand, il le faut auotier, & releué, cōme i'ay tousiours desiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir

continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray toujours de la prendre fertile , qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois: Le jugemēt que i'en fais à cēst'-heure, c'est comme si ie l'auois seulement oüy, & non pas leu. Laissez-le moy fouiller, & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loin, si ce n'est que suiuant la corruption du siecle, ie voulusse mentir par accoustumance, ne pouuant mentir par occasion.



EPISTRE XLVII.

ARGUMENT.

I. Comme il faut viure avecque les Seruiteurs.

II. Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.

1. **I**E suis bien-aise d'entendre de ceux qui viennent de vos cartiers, comme vous - vous comportez doucement avec

nos seruiteurs. Vous estes trop suffisant, & trop iudicieux, pour en vsfer autrement. Sont-ce seruiteurs ? ce sont hommes : ce sont domestiques : ce sont petis amis ; Et si nous considerons que la Fortune a le mesme commandement sur nous qu'elle a sur eux, ils peuuent dire ; nous sommes tous conseruiteurs. C'est pourquoy ie me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'auoir fait manger vn seruiteur avec eux. Pourquoy le font-ils ? par vne coustume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'un maistre ne mangeroit pas à son aise, s'il n'auoit vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit ; & à peine de creuer, se met des viandes au ventre, qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir : Et cependant les pauvres seruiteurs sont là, qui n'osent pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils soufflent, aussi-tost le baston est sur les épaules : vn touffement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont asseurez des estriuières, ou de quelque chose de pis, & demeurent en ceste posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence : au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs.

maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres; & s'ils les voyoient prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie: mais ils se taisoient en la torture. De ceste mesme arrogance est procedé le prouerbe qui se dit communément, *Autant de valets, autant d'ennemis*. On se trompe; ils ne sont point nos ennemis: mais nous leur en donnons tout le suiet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mêmes seruices où nous employõs des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons: l'autre, de ramasser ce que laissent tomber des yurognes, que bien souuent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte: l'autre avecque vne adresse estudiée donnera de la viande à la compagnie: il monstrera sa suffisance à trouver bien les jointures de l'aisle, ou de la cuisse de quelque oyseau. Miserable certainement, de n'estre au monde que pour couper vne perdrix, ou vn levrant de bonne grace! si ce n'est que celuy qui pour la volupté tient escole de ceste science, l'est encores plus

celuy, qui ne l'apprend que par necessité.
L'autre qui sert au buffet, est paré comme
vne femme, & luy fait-on disputer sa jeu-
nesse contre les années. Il est hors d'un âge
où son maistre le veut ramener par artifice,
& porte déjà l'habit de soldat, qu'il
luy fait abbatre le poil avec le rasoir, ou
arracher du tout. Il passe toute la nuit sans
dormir, vne partie à seruir son maistre à
table, & l'autre à le contenter au lit. Vn au-
tre, qui a charge de tenir le controlle des
actions de ceux qui sont à table, se tient là
planté à les regarder, afin que selon qu'ils
auront mieux fait leur deuoir, ou de flater,
ou de boire, ou de causer, il les fasse reuenir
le lendemain. Adjoustez-y ceux qui vont
acheter la viande, qui sçauent exactement
le goust du maistre, ce qui l'excite, ce qu'il
est bien-aysé de voir, quelle nouueauté luy
rend l'appetit, dequoy il est ennuyé, & ce
que ce jour-là il prendra plaisir de manger.
Cependant il penseroit auoir perdu sa No-
blesse, s'il auoit appelé quelqu'un de ses
seruiteurs à manger avecque luy. Les
Dieux sont bien plus iustes, qui pour re-
tribution de cette arrogance, leur donnent
bien souuent des maistres, du nombre de
ceux qu'ils ont ainsi méprisez. J'ay veu chez
Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui
luy auoit mis l'escrieteau, & l'auoit mis en
vente parmy ses esclaves de rebut, rece-

voir cest affront à la porte , qu'on l'ouuroit aux autres , & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine , par où le Crieur commence sa proclamation , rendit le change à son maistre , & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table , il voulust passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste : mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre ? Voulez-vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur , est de mesme origine , qu'il jouit du mesme ciel, qu'il respire le mesme air ? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous ? Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez-vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre s'acheminoient à la qualité de Senateur, qu'en la deffaite de Varus la Fortune fist descendre à des seruitices indignes, & rendit les vns bergers & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis mesprisez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre reduit ? Je ne veux pas m'embarquer en ceste matiere , & disputer de l'usage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels , & si contumelieux. Toutefois

Voicy la regle que i'en fay. Viuez avec-
 que vos inferieurs , comme vous voulez
 que vos Superieurs viuent avecque vous.
 Autant de fois que vous representerez la
 puissance que vo^s auez sur vostre seruiteur,
 autant de fois representez-vous que vostre
 maistre n'en a pas moins sur vous. Otly,
 mais ie n'ay point de maistre : vous estes
 encore ieune : vous en pourriez bien auoir
 vn. Ne sçauiez-vous pas en quel âge He-
 cube fut esclaué , en quel âge le furent Cre-
 sus, la mere de Darius, Platon , & Dioge-
 ne ? Viuez doucement avecque vos serui-
 teurs : donnez-leur de la priuauté : faites les
 deuiser , deliberer , & manger familiere-
 ment avecque vous. Je sçay bien qu'en cet
 endroit tous nos delicats se vôt écrier, Qu'il
 n'est rien de si mal-seant & de si vilain que
 ceste communication ; Et cependant tous
 braues & altiers comme ils sont, ie les trou-
 ueray bien souuent baissant la main aux va-
 lets des autres. Ne voyez-vous pas mesme
 comme nos peres ont recõceu, qu'il y auoit
 trop d'enuie au nom de maistre , & trop
 d'injure au nom de seruiteur ? Ils appelloiët
 le maistre, pere de famille ; & quand ils vou-
 loient signifier les seruiteurs , ils disoient
 ceux de la maison. Ceste obseruation est en-
 core aujourd'huy gardée aux Comedies.
 Ils instituerent vne feste , où non seulement
 ils voulurent que les seruiteurs mangeas-

sent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, cōme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc? ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table. Comme vous n'apellez pas indifferēment tous ceux qui sont libres, à manger avecque vous; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs: Vous-vous trompez, si vous pensez que ie rejette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. Je n'auray point d'esgard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais: mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger quelques-vns avecque vous, pource qu'ils en sont dignes: les autres, afin qu'ils le deviennent. S'ils ont quelque chose de seruile, comme cela se peut faire; par la conuersation qu'ils ont avecque des personnes sordides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in curia*, qu'il faut chercher vn ami: Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier: faites en la preuue. Vn homme est mal-aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à

regarder la bride & la selle. Aussi est-ce luy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf? oüy: mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Montrez-m'en un qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte en general. Je vous feray voir un homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, un riche qui sert une chambriere, & de ieunes gents des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs: gardez vostre auantage: mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut-estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe: ce n'est point mon intention: mais, comme ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent. Je voy bien que c'est, direz-vous: vous voulez qu'ils viuent avecque moy comme mes cliens, ou comme gents qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se con-

238 LES EPISTRES

tentent qu'on les respecte, & qu'on les aime. Vn maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites dōc tres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper : mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mouche nous pique, il faille auoir le baston en la main. La delicatessē nous amene ordinairement à ceste rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose, autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes injures, & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignant d'en auoir receu. Je ne vous entretiendray pas dauātage, parce que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remōstrances. Vn homme de bien se plaist en sa preud'hommie : il ne s'en diuertit jamais : la malice, comme vne giroüette se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre : & sans regarder si le change luy porte quelque auantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

EPISTRE XLVIII.
 ARGUMENT.

I. Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.

II. Les Sages desirerent le profit de leurs amis ; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.

III. Fuyr la Sophistèrie.

IV. La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.

I'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. l'en reserueray la responce pour vne autre fois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premiere-ment ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Je vous laisse donc à penser, si ie doy legere-ment decider ce que vous auez eu de la peine à me proposer : puis, il y a des consi-derations en moy, qui ne sont point à vous. Je parle en Epicurien : mais quoy que ie die, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche ne me touche, ie ne suis pas vostre amy : nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous : tout nous est comun : aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous vieuez pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Ceste societé, parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est le saintement & religieuxment obseruable ; mais encore plus, parce qu'elle sert à l'entretien de ceste autre plus intime & plus estroite, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre, à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec vn amy. Voilà, Lucilius, dequoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont si subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'appriussent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de signification.

II. La Sageste & la folie me monstrent des chemins differens ; à laquelle me rangeray-je ? quel party estes vous d'aui que ie prenne ? La Sageste a de l'amitié à l'endroit de tous hommes : La folie n'a pas mesmes
de

de l'humanité à l'endroit de ses amis : La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis. La folie se prepare des amis pour son vtilité.

III. Vous me tournez les parolles d'un sens à l'autre, & vous amusez à ranger les syllabes : mais me voudriez vous bien faire croire, que si ie ne sçay faire des interrogations captieuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusiō fausse pour l'approbation d'un mensonge, que ie ne pourray cognoistre ce que ie doÿ fuyr ou desirer. Je rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous iotions d'une chose de telle importance. Vn rat est vne syllabe; vn rat mange le fourmage, il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne sçache me deffaire de ceste surprise; en quel inconuenient tomberay-ie, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis ? Ce sera peut-estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au tresbuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ie n'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de fourmage, vn rat donc ne mange point de syllabe. O maïseries vrayement dignes de petits enfans ! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils ? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe ? Est-ce que

nous enseignons avec vn visage si melancolique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'vn se void prest à mourir, l'autre n'a de quoy viure: l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autrui. Cestuy-là craint sa mauuaise fortune : cettuy-cy est en ombre pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes: Il voudroit bien t'en demesler. L'vn est mal avecque les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy luy peuuent seruir ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, les autres ont arrest de mort, & deia le glaive est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur avez promis à tous du secours: A quoy vous amusez-vous? où pensez-vous? Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir secours que de vous est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & avecque le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin.

Faites leur connoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflus, combien il y a peu de peine à suivre les regles, combien est contente, & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sôt prenicieuses, ie le vous môstreray quâd vous voudrez, & vous feray auoüer, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilitez. J'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries & des exceptions infames à ceux mesme qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire-faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner apres de si peu d'effet? Vous nous

244 LES EPISTRES

promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette que l'or & le fer nous esblotiront aussi peu l'un que l'autre ; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirent, que nous foulerions aux pieds ; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à connoistre nos lettres. Que voulez-vous dire ? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel ? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avecque Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'ameine : tenez moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, intriquez vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la preud'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, menagez-les si bien que vous voudrez ; vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses nécessaires : ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure, quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.



EPISTRE XLIX.

ARGUMENT.

- I. Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*
- II. De la vitesse du Temps.*
- III. Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.*
- IV. La Nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables de destruction, pour la rendre parfaite.*

I. IL faut avouer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souvenons point de nos amis, si quelque objet ne nous les représente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous environne fera sortir au iour, & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la r'appellera lors diuertie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort

246 LES EPISTRES

d'une personne qui nous estoit chere, vn valet, vne robe, vne maison nous ramenoient la perte, & refraischissent vne amertume, qui desia par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la cāpagne, & Naples principalement, à la venue de vostre maison, m'a renouvelé le déplaisir que i'ay de n'estre plus avecque vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïuement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

I I. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis: mais de quoy ne pouuons nous dire, ce fut hier, si nous - nous en voulons resouuenir? Il n'y a rien que i'estois à l'escolle du Philosophe Sorion: il n'y a rien que ie commençay de plaider: il n'y a rien que ie quittay le Palais: il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie: le moyen de s'en appercevoir, c'est de regarder derriere no^r: car quāt à ce qui est present, il passe avec vne fuitte si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison? Tous les temps qui sont passez sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en abyssme d'oubli:

Et d'ailleurs il n'y peut auoir de longs intervalles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point : mais la Nature, pour nous le faire trouuer plus long, en a fait plusieurs parties : De l'enfance elle en a fait vne : de l'aage puerile vne autre : de l'adolescence vne autre : de l'âge d'homme, inclinât vers la vieillesse, vne autre : & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier, quand vous-vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; Et toutefois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis, que le Temps courust comme il fait à cest-heure. Je ne sçay si c'est que ie me sens près du bout, ou que ie commence de penser au mauuais ménage que i'en ay fait : mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en colere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflues, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demy pour les nécessaires. Ciceron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques : I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils

ne baguenaudent pas de si bonne piece, & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importâce, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Je ne dy pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon-iour de la porte, de peur qu'on ne nous en fist accroire & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à resoudre? C'est à faire à vn homme qui n'a doubte de rien, & qui ne part qu'à la commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au cāp la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cest'heure de rechercher les significatiōs d'vne parole ambigue, & de faire voir en cela mō bel esprit.

Voyez courre le peuple, & border les rampars,

Voyez le fer aigu luire de toutes parts.

La guerre me bruit aux oreilles: il me faut pouruoir d'vne ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien oïir. Si en nostre ville assiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la murail-

le, & les capables de porter les armes sont avecque l'espée à la main derriere la porte attendans ou demandans qu'on la leur ouvre, pour sortir sur l'ennemy, qui de son costé par batterie, sappes & mines, fait trembler la terre sous les pieds, & n'oublie rien afin de pouvoir entrer, vous me voyez bien de loisir dans vne chaire mettre en avant ces plaisantes questions. Ce que vous n'avez point perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu de cornes, vous avez donc des cornes, & telles autres resueries faites au moule de ceste-cy, ne diriez-vous pas que i'aurois perdu le sens? Vous en pouvez dire autant à c'est-heure. Je suis assiegé encore en vn siege de ville. Le dāger seroit au dehors, & la muraille me couvriroit de l'ennemy: mais à cest'heure ce qu'il me veut ruer est dans moy. Je ne suis pas de loisir d'escouter vos niaiseries: i'ay bien autre chose à demester: que dois-je faire?

III. La mort me suit: la vie me quitte: donnez-moy quelque bon aduis: faites que ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point; parlez-moy de la constance qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la resolution aux choses ineuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que i'ay à viure, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'usage; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue

souuent, qu'un aura esté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dites-moy, quand ie me vay coucher : Il se peut faire que vous ne vous leuerez iamais : Quand ie suis leué : il se peut faire que iamais vous ne vous coucherez. Quand ie sors de la maison : il se peut faire que vous n'y r'entrerez plus : Quand i'y suis rentré ; il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn bateau, que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrez prez de nous, mais tousiours elle en est aussi prez en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres : vous auez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé.

I V. La Nature nous a fait capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Iustice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteré, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre : si vous ne me destournez point du chemin, ie seray bien-tost où ie veux aller : Car comme dit le Tragique,

La verité parle sans artifice.

Et pource il ne la faut point impliquer. Le

déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux inouuements d'une belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.



EPISTRE L.

ARGUMENT.

- I. Nous sommes tous auengles en nos passions.*
- II. Les Vices sont plus corrigibles en iuennesse qu'en vieillesse.*
- III. La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice estrange.*

I. VOS dernieres lettres sont de si vieil le datte, que i'ay pensé que ie ne gaignerois rien de demander de vos nouuelles à celuy qui me les a rendies. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vo^s soyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que trauailler iournellement à reparer vostre vie, despoüiller quelque vne de vos erreurs, & reconnoistre, que bien souuēt le defaut que vous pensez estre aux choses, est en vous-mesme? Il est des

fautes que nous imputons aux lieux ou au temps, & ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

II. Vous sçavez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui ceste maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fou, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy mesme. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la veüe: vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est auëgle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'illa mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne facions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutefois les auëgles se pouruoient d'un guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener, l'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'autre façon: Le Prodiges, Qu'il n'aime

pas la depense: mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bñir de la Cour. Le querelleux, Qu'il n'ayme rien tāt que la paix: mais que c'est son malheur, & les suiets qu'on luy en donne, plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa ieunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors il est dans nous: nous l'auons au sein: & de ceste ignorāce d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & d'indispositions il faudra remuer? A ceste heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchōs pas seulement le medecin; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstré. Il faut qu'un homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne; mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfoiſ non pas beaucoup, si, comme i'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons tandis que le mauvais ply qu'elle a pris ne

fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur , ne puisse auoir quelque remede: toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin , & à la pertinacité du labeur ; et vn chesne mesme est redressable , quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois , dont nous faisons nos chevrons , & nos poutres , s'estendent au sentiment de la chaleur , & contre la force que Nature leur a donnée s'accoutument aux seruices où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera ceste diligence au racoustrement de nostre ame , qui est la chose du mōde la plus flexible & la plus souple. Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit qui de quelque façon est reduit en soy-mesme , & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus deslié ?

IV. Croyez-moy, Lucilius , ne desesperons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous préoccupez. Il faut apprendre les vertus , & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer , c'est , que depuis qu'un bien est une fois entre nos mains, il ne nous eschappe iamais : La possession en est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos ames sont plantez en un terroir estranger ; & pource il est bien-

aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y restent plus. Les choses qui sont en un fonds qui leur est propre, s'y conservent facilement. La Vertu est selon nature : les vices sont ses ennemis déclarez. Mais comme les Vertus une fois logées en nostre ame, n'en sortent point, & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir : ainsi la resolution de les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point une medecine de mauvais goust : il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guerison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'après la guerison.



EPISTRE LI.

ARGUMENT.

I. Fuir les lieux qui conduisent à la débauche.

II. Les voluptez nous gâstent : le mépris de la mort nous rend maîtres de nos passions, & de la Fortune.

III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.

CHacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Sicile, où vous auez pres de vous Æthna, ceste montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent vnique: mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroicts esleués, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cest Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy ie me contente de Baies, puis que ie ne puis mieux. I'en' parti le lendemain que i'y fus arriué. Ceste infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les loüanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doïue haïr? Je ne le dy pas: Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment; non qu'il ait de la passion aux robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïsse l'vne plus que l'autre; mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal-sçantes à la

profession qu'il fait de modestie; ainsi est-
il des contrees éuitables au Sage, & à celuy
qui le veut estre, sinon pour sa corruption,
à tout le moins pour le scandale des bonnes
mœurs: Et pource s'il se veut retirer, ce ne
sera point au Canope d'Egypte: encore que
le Canope n'empesche personne d'estre
homme de bien, ny à Baies non plus. C'est
depuis quelque temps la retraite des vi-
ces: Et comme si le lieu auoit quelque pri-
uilege, la desbauche s'y licencie, & s'y re-
lasche extraordinairement. En l'election
d'une demeure, il faut penser de l'esprit,
aussi bien que du corps. Comme ie ne vou-
drois pas me loger parmi des gesnes & des
tortures, aussi ne ferois-ie parmi des bro-
ches & des lichefrites. Quel besoin est-il
de voir des yurongnes chancelier en vne
grêue, fourmiller sur vn estang de bastiaux
pleins de colations & de concerts: faire
tout plain de telles follies que le luxe, qui
ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant
plus agreables qu'elles sont faites en des
lieux où personne ne les peut ignorer? No-
stre consideration principale est de fuir
tout ce qui promoque les vices: endurcir
nostre ame, & ne luy monstrier que le moins
qu'il sera possible ce qui la peut conuier à
la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruïne
d'Annibal; Ce grand Capitaine que les
neiges des Alpes auoient laissé passer, fut

arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce que peuuent les voluptez mesmes aux ames les plus sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres : l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la main.

II. Qu'auons-nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue seche ? Ne suons point autrement que par le travail : on se moquera de nous, de nous laisser, comme fit Hannibal à moitié du chemin, & quitter la guerre, pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faincance se est d'agereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au combat ? Nous auons aussi peu de sujet de nous reposer, qu'auoit l'armee d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la besogne à tenir bon. J'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point assujettir à sa domination, ou (ce qui est plus difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se dōne relâche : Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur : il faudra que ie cede au Tra-

il faudra que ie cède à la Pauvreté. L'Ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesine. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me démembrent, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompence que ie me promets de mon travail. Demandez-vous quelle est ceste liberté? N'estre sujet à necessité quelconque: ne s'émouvoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortuue à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-je affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir quand il me plaira?

II. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne scay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau séjour oste quelque chose de la force de l'ame: il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'un païs rude, ont la corne dure, & ne se gâtent iamais le pied: ceux qui sont nourris parmi des marests, & des herbages se fouleent incontinant. Les meilleurs soldats viennent des montaignes: ceux des villes ne sont que poultrës. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charruë. Il n'y a point de travail qui les puisse lasser: ces beaux fils qui

ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la première traite. L'austerité d'un lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil étoit plus honnestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement: & ces Messieurs mesme, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison, Marius, Pompee, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montagnes, estimants que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouvoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & descourir tout à l'entour. Considérez l'affiere, la matiere & la façon de leurs bastiments; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre, que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous que jamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia, pour conter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur vne eau toute couverte de roses vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & oïr les villenies d'une canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter? N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit? Aussi qui est l'hom-

me, pourveu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'esueille avec vne trompette, qu'avecque la musique, de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouuons bien auoir assez crié contre Baies; mais iamais assez contre les vices. Je vo^y prie, Lucilius, soyez-leur irreconciliable; & comme ils n'ont ny fin ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Iettez-moy dehors tout ce qui vous deschire le cœur; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur, que de ne les vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetas. Elles nous embrassent: mais c'est afin de nous étrangler.



EPISTRE . LII.

ARGUMENT.

- I. L'Irresolution est une marque de folie.*
- II. Nous ne pouuons connoistre la vraye Sagesse, sans l'aide d'autrui.*
- III. Prendre les gens de bien pour guide de nos actions.*

I. **Q** V e peut-ce estre, Lucilius, que voulans aller d'un costé, nous sommes emportez de l'autre; & nous laissons ramener en un lieu, d'où nous auons enuie de nous esloigner? D'où vient ceste contradiction, qui lutte contre nostre ame, & ne nous laisse iamais vouloir vne chose à bon escient? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre: nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La Folie en est cause, direz-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois un mesme goust.

II. Mais quand & comment sera-ce que nous-nous démeslerons d'auec elle? Nous ne le pouuons faire de nous-mesmes: nous auons trop peu de force: il faut que quelqu'un nous tende la main, & nous tire du borbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur aide, arriuent à la connoissance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont ceste gaillardise de se pouoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, & qui ne peuvent aller, si quelqu'un ne leur monstre le chemin: mais quand on les meine, ils vont bien, entre

lesquels il conte Metrodorus. Ceux - cy
 semblent aussi d'un bon naturel : toutefois
 ils ne peuvent marcher qu'après les autres.
 Quant à nous , qui ne sommes point de ces
 premiers , si nous pouvons estre des seconds,
 nous serons bien. Qui se peut sauuer,
 quand on luy aide , n'est pas mal habile
 homme , & mesme a desia quelque chose
 de vouloir estre sauué. Après ces deux sor-
 tes, vous en trouuerez encore vne troisiéme,
 de ceux qui par induction sont capables
 de bien faire : mais il leur faut vn aide , ou
 par maniere de dire vn chaste - derriere.
 Epicure dit , qu'Hemarchus est de ces der-
 niers: aussi luy fait-il pl⁹ de caresses: mais il
 estime l'autre bien dauantage. Car encore
 qu'ils soient arriuez tous deux à mesme fin,
 il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange
 pour celuy qui a fait vn mesme ouurage
 d'une matiere plus difficile. Prenez le cas
 qu'o eust fait deux bastimens aussi hauts, &
 aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur
 vne roche, qui a esté biē-tost acheué, l'autre
 sur vne terre molle & pasteuse , où il a fal-
 lu fouïller bien auant, premier que de trou-
 uer vn fonds assez ferme, pour porter les
 fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ou-
 urage paroist : en l'autre , la meilleure par-
 tie & la plus difficile est cachée dans terre.
 Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne vi-
 uacité , qui tout aussi-tost les porte où ils se

propofent d'aller, les autres fe veulent faire comme, avecque la main, & le principal de la beſogne eſt à les fonder. S'il en falloit faire jugement, ie dirois que ceux où il y a fi peu de peine, ont eſté les mieux fortunéz, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labour ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature : & ſans inclination à la Sageſſe, par la diligence qu'ils y ont miſe, n'ont pas laiſſé d'y paruenir. Nous ſommes de ceux qui ont l'eſprit dur & laborieux : pource reſoluons-nous au trauail, & appellons quelqu'un à noſtre ſecours. Mais qui? n'importe. Adreſſez vous à ces premiers qui ſont de loisir, autant des ſiècles paſſez que du preſent : ils ne ſont pas moins capables de vous aider.

III. Mais ſi vous en choiſiſſez quelques-uns de noſtre temps, prenez garde que ce ne ſoit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre choſe que des paroles, & ie ne ſçay quels lieux communs, qui leur ſeruent en toutes occaſions : mais de ceux de qui la vie preſche, à qui vous voyez faire, & ce qu'ils vous enſeignent de faire, & que vous ne ſurprenez iamais en ce qu'ils vous conſeillent d'éviter : adreſſez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les conſiderer qu'à les oïr. Vous pourrez bien aller voir ceux qui receuoient des
compagnies

compagnies chez eux, & discourent en leur
 presence, pourueu qu'ils le fassent plustost
 pour l'amendement d'eux & de leurs au-
 diteurs, que par vne vanité de se faire esti-
 mer bien suffisans: Car qu'y a-t'il de plus
 vilain qu'un Philosophe qui cherche des
 applaudissemens? Voyez-vous des malades
 louer vn Chirurgien, tandis qu'il leur
 coupe vn bras, ou vne iambe? Ne dittes
 mot; laissez-vous penser: si ie vous voy
 crier, ie ne penseray autre chose, sinon que
 ce qui vous esmeut: c'est que ie mets la
 main sur vostre mal. Voulez-vous faire
 connoistre que vous escoutez avec atten-
 tion, & que vous oyez des choses qui vous
 rauissent? Le le veux bien. Pourquoy ne
 vous permettrois-je de dire vostre aduis de
 ce qui vous semble de meilleur?

IV. Pytagore commandoit à ses escoliers
 vn silence de cinq ans: mais au bout du ter-
 me, ils n'auoient pas congé de louer, aussi-
 tost que de parler: & de fait, pensez-vous
 qu'un homme de iugement descende plus
 ioyeux de sa chaire, pour les acclamations
 de ie ne sçay quels ignorants, qui luy de-
 sent qu'il a triomphé? Quelle occasion a-
 uons nous de nous resjouir, pour estre louez
 de ceux qu'il nous est impossible de louer?
 Fabianus parloit publiquement: mais il y
 auoit de la modestie en ceux qui l'escou-
 toient: Et si par fois leur voix se haussait,

pour luy donner quelque loüange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de loüer: mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'aplaudissement du Theatre, & celuy d'une École. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne recognoissiez les humeurs d'une personne. Une desmar-
 che, un geste de la main, une réponse, un doigt porté à la teste, & un regard mesme vous feront cognoistre un impudique. Vous cognoistrez un meschant au rire, & un qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les descouurent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loüe. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains deuant un Philosophe, & faire les ravis & les trāsportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour un habile homme, vous vous abusez: ils le tiennent pour un homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit per-

mis aux ieunes gens de contenter quelque-fois leur fantaisie: mais ce sera quand ils ne se peuuent plus taire: & puis cette louange est vne exhortation à ceux qui escoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu: mais il faut que la maiesté des matieres soit ce qui les espreuue, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'escouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long ie monstrey comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'escouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminuée de sa splendeur, depuis qu'on l'a fait si publique comme elle est aujourd'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye: mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'un homme d'honneur, & non pas d'un frippier.



EPISTRE LIII.

ARGUMENT.

- I. Les maladies de l'Ame, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
- II. La Philosophie guerit les maladies de l'Ame.*
- III. L'estude de la Sageſſe veut tout vn homme.*
- IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.*

QV'est-ce, qu'il eſt impossible de me perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer eſtoit calme. Il eſt vray que le temps eſtoit chargé de nuees, qui ne ſe pouuoient reſoudre que nous n'euffions du vent, ou de la pluye. Mais ie penſay qu'il y auoit ſi peu de Naples à Pouſſol, que deuant que cela fuſt, ie ſerois à couuert. Ainſi pour auoir plutoſt fait, & retranché toutes ces ſinuofitez qui ſont en la coſte, ie pris le

large vers Nefidia. Cette bonace qui m'auoit desbauché, ne se perdit, que ie ne fusse justement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente: mais la mer s'y dispoit: & desia les vagues cōmençoient de s'emouuoir. Je commençay de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais tēps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouuoir rēdre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril: Tellement que voulust ou non, il fallust qu'il me contentast. Comme ie me vis pres du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'on tournast la proue du costé de la mer, ou qu'on iettast l'ancre par proue: Mais me ressouuenant du métier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chauffé & tout vestu. Combien pensez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé? Je reconnus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous

diray - ie , que ie ne croy point qu'*V*.
lyssé, encore qu'il n'allast en part où il
 ne fust naufrage , ne fut iamais si mal
 traité de la mer que moy. Pour le moins
 il rendoit sa gorge, quand le cœur luy fai-
 soit mal : mais pour moy, ie ne pense pas
 que ie puisse entreprendre si petit voyage,
 que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis,
 ce qui ne se fait pas aussi-tost qu'on est à
 terre , & que i'eus pris de l'huile pour me
 fortifier, ie commençay de penser en moy-
 mesme, comme nous pouuons oublier nos
 defauts, non seulement ceux de l'ame, qui
 se mōstrent moins, tant plus ils sont grāds,
 mais ceux mesmes du corps , qui de fois
 à autre se ramentoiuent, & nous font pen-
 ser à eux. Si nous auons quelque legere
 esmotion , nous ne nous en apperceuons
 pas : mais quand elle s'est augmentée, &
 que la fièvre y est toute apparente, il n'y a
 si dure complexion, où la maladie ne se
 fasse recognoistre. Si nous auons quelque
 douleur aux pieds , ou sentons quelque
 pointe aux iointures , nous faisons bonne
 mine , & disons que c'est vne entorse , ou
 quelque lassitude , pour auoir fait vn exer-
 cice trop violēt, ou du tout disons, que nous
 ne sçauons que c'est: Mais quand les nodo-
 sitéz sont toures fermées, & les nerfs si roi-

des & sitendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure là, par force nous cōfessons que ce sont gouttes Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en faut point esbahir, pource que celuy qui ne dort que legeremēt, reçoit des images en ce repos, & quelquefois en dormant songe qu'il dort; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer, d'où vient que personne ne confesse ses vices? Pource qu'il est encore parmy eux. On ne conte ses songes qu'après qu'on est esueillé.

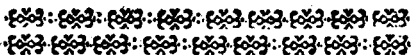
II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de cognoistre nos imperfectiōs : nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade, il ne vous souuiendrait ny de mesnage, ny de procès. & n'y auroit si bon amy qui vous peust faire aller au Palais plaider sa

cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guérison ; Et quoy donc ? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à ceste heure ?

III. Laissez tout ce qui vous empesche, & travaillez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne ; elle donne le temps : on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit : Vous l'avez tousiours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre , vne partie de son terroir , & la moitié de tous ses biens ; Je ne suis pas venu en Asie , leur respondit-il , pour prendre ce que vous me donnerez , mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste : ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à ceste occupation ; ne bougez d'auprés d'elle : bandez vostre esprit à la seruir , & vous tirez du nôbre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde sera moins que vous ; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous : ils

viuront plus long temps ; mais il faut ad-
uouër que c'est la gloire d'un bon maistre
d'auoir peu d'espace, & ne laisser pasd'y lo-
ger tout. La vie du Sage luy est aussi longue,
comme à un Dieu son eternité. Il se trouue
quelque chose, où le Sage peut auoir de
l'aduantage sur les Dieux mesmes. Ils sont
obligez de leur sagesse à leur nature, & non
à leur diligence. C'est vne chose grande,
sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un hom-
me, & la securité d'un Dieu. Vous ne sçau-
riez croire combien la Philosophie a de
vertu contre toutes les violences de la For-
tune. Elle a beau tirer contre elle : tous ses
traicts la trouuent couuerte & impenetra-
ble. Ceux qui sont legers demeurent dans
les plis de sa robe. Les autres qui ont plus
de force retournent contre ceux mesmes
qui les ont descochez.



EPISTRE LIV.

ARGUMENT.

*I. Seneque se plaint de la courte
haleine.*

II. Meditation de la mort.

M v

III. *Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.*

I. **I**'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulieremēt assigné: C'est la courte haleine:quād cela me prend il semble d'un coup de vague, mais il ne me tient pas plus d'une heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? Je pense qu'il n'y a mal incommode ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si facheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres; mais c'est redre l'ame que d'auoir cestui-cy; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuēt essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escriis, ie sois biē aise d'en estre eschappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guérison parfaite, ie suis aussi ridicule comm'un qui pēseroit auoir gagné sa cause pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si
souuent? Qu'elle se dépêche hardimēt: ce
n'est pas d'à cette heure que ie la cognois.
Demandez-vous depuis quand? deuant que
ie vinisse au monde. C'est estre mort que de
n'estre point; ie sçay desia ce que c'est. Ce
que i'estois quand ie n'estois point; ie le se-
ray quand ie ne seray plus. S'il y a du tour-
ment apres estre hors du monde, il faudroit
qu'il y en eust deuant que d'y venir: ce qui
est faux. Je vous prie, ne trouueriez-vous
pas vn homme hors du sens, qui diroit que
la condition d'un flâbeau seroit pire apres
estre esteint que deuant que d'estre allumé?
Nous en sommes de mesme: on nous al-
lume, & puis on nous esteint. Entre l'al-
lumer & l'esteindre nous souffrons bien
quelque chose: mais apres estre esteints, &
deuant qu'estre allumez, rien du tout. Je
me trompe, Lucilius, ou nous nous trom-
pons de penser que la mort nous suiue. Elle
a esté deuant nous, & sera encores apres.
C'est mort que tout ce qui a esté deuant
nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne com-
mencer point, ou de cesser: puis que l'effet
de l'un & de l'autre, c'est de n'estre point?
Voila les remonstrances que ie me faisois
moy-mesme avec le penser: car de par-
ler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu
mon haleine a eömmencé de faire ses inter-
ualles vn peu plus longs & à ne me presser

plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel : mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra ; ce m'est tout vn d'expirer : tout ce que ie pense c'est de ne soupirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur : i'y suis tout préparé : quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chault. Vn homme est loüable & digne de seruir d'exemple, qui ne se fasche point de mourir quād il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ietté dehors. Et toutesfois si a : on me iette dehors, mais ie fais si bõne mine, que la force qu'on me fait ne paroist point, & pource iamaïs le Sage n'est mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est estre chassé d'un lieu, d'où l'on sort en despit de foy. Toutes les actions du Sage sont volontaires, & n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la necessité le contraindroit de faire, quand il ne le voudroit pas.



EPISTRE LV.

ARGVMENT.

I. L'exercice profite à la santé.

II. Celuy qui se retire des villes & des compagnies ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.

III. Description d'une maison de plaisance.

IV. La tranquillité ne despend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.

V. La communication des amis absens est plus douce que des presens.

I. **C**omme ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes delicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois, soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelqu'autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, i'auois besoin de ceste agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me suis fait promener plus long temps. avec ce que d'ailleurs i'y estois conuié par le plaisir que ie prenois de voir

cette riue qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruilius Vatia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre la mer. Car pource que la mer y auoit couru nouuellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous sçauiez que le battement du flot applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presenteroit rien dequoy ie peusse faire mō profit; d'auenture ie iettay les yeux sur la maison, qui autrefois a esté à Vatia. Ce fut là que cét hōme, plus cogneu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus part de ses iours, que quoy qu'il fust extremement riche & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux seruir comme offencer) auoient mis quelqu'vn en danger, vous entendiez ceste exclamation, O Vatia ! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure ! De moy, ie trouue qu'il se sçauoit cacher : mais non pas viure. Le repos est vne chose, & la poltronnerie en est vne autre. Je ne

passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que ie ne disse, *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouuez cognoistre, (Lucilius) qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philosophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi-tost qu'un homme se retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se soucie de rien, qu'il est content de sa condition, & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de sollicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy : car il sçait viure, qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauuais succez de ses stupiditez bannit de la conuersation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy ; qui de crainte, comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere : on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy : son intention n'est que de gourmander, dormir & paillarder ; Encore qu'un homme ne viue pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais y a tant de gloire à n'estre point variable, & persueuer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesmes on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la vetie des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concauitez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule vn ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit vn canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauuais tēps, on met la main à la prouision: Toutesfois ce que i'y trouué de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incōmoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les loüanges que i'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit vne demeure, bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est causé que Baies ne l'a point.

IV. Ie ne trouue pas que Vatia fust trop mal-aduisé, vieil, & cassé comme il estoit

d'auoir choisi cette retraite, pour y a cheuer ses iours, & n'y penser faire autre chose que se bien traiter : Mais que la tranquillité depende de l'assiette, & des commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon opinion : c'est l'esprit qui fait tout. I'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes, & de bien occupez en des solitudes bien escartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez estre mal, pource que vous n'estes point à la campagne : Et puis, pourquoy n'y estes-vous point ? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait : vous ferez avecque vos amis, autant de fois, & si long temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats : & pource que quelquefois nous deuïsons, & nous promenons ensemble : quand nous sommes separez, nous ne pensons plus à ceux que nous venons de voir : & ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment, c'est qu'en presence mesmes nous sommes le plus souuent absents. ConteZ la separation des nuits, les occupations diuerses, les estudes particulieres, les allées & venuës aux champs, vous trouuerez que vous n'estes gueres plus souuent avecque vostre ami, que s'il estoit dehors. L'ame n'est iamais

absente, elle void à toutes heures les plus esloignez. C'est avec elle qu'il faut posseder nos amis: & pource, soit que vous estudiez, soit que vous soyez à table, soit que vous vous promeniez, soyez continuellement avecque moy. Si les amiës n'auoient la clef des champs, nous serions logez bien estroittement. Je vous voy, Lucilius: Je vous oy, & suis tellement avecque vous, que quand ie commence de vous escrire, il ne m'est pas aduis que ie doibue faire vne lettre, mais vn billet.



EPISTRE LVI.

ARGUMENT.

- I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
- II. La bonne conscience trouue le repos par tout.*
- III. L'occupation est le remede contre l'oïseté.*
- IV. Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.*

*V. Les menasses de la fortune ne trou-
blent point le Sage.*

I. **LE** meure, le Silence n'est pas si neces-
saire pour estudier, comme on nous
fait acroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay
rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis
logé au dessus des estuues, Imaginez-vous
à cest'heure toutes les sortes de bruits qui
peuvent importuner les oreilles, quand les
plus forts font leurs exercices, & iettent
leurs mains chargées de plomb, quand ils
ahannent, ou font semblant d'ahanner, ie
les oy icindre: quand apres auoir retenu
leur haine ils viennent à la laisser aller: l'en-
tends leurs sifflements & leurs respirations
mal-plaisantes: quand il se trouue quelque
maraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas
comme il faut, ie luy entends sonner les
espaules tantost d'une façon, tantost de
l'autre, selon que la main qui le frappe est
plus ou moins ouuerte. Et si là dessus ce-
luy qui a la charge des pelotes, vient à les
compter; & trouue qu'il luy en manque
quelqu'une, toutes les autres tempestes ne
font rien aupres de la sienne, adioustez-y à
ceste heure quelque miserable, qui sentira
les aulx; vn qui sera surpris friponant quel-
que chose, & quelque autre qui pensant
auoir bone voix se plaira de la faire reson-
ner dans le bain. Mettes-y encore le bruit

que fait l'eau , quãd quelqu'un se iette tout d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes , qui ne sçauroient que faire beaucoup de bruit , quand ils ne parleroient qu'à l'accoustumée. Figurez-vous un barbier , qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait ouïr de fois à autre ie ne sçay quelle voix gresse & bruyante , & ne ferme iamais la bouche , sinon quand il arrache le poil des aisselles , & fait crier un autre pour luy. Parlons à ceste heure des crieurs de pastez , faussisses, tartelletes, & toute telle maniere de gents , qui vendent leurs marchãdises chacun avecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables , il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendement, veu que Cryssippus, l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre salüé, qu'il en estoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie m'en soucie aussi peu de tout ce fremissement , que si i'oyois le flot ou la tombée d'une eau. Quoy que i'aye oüy dire qu'une autrefois une ville fust portée par ses habitãs, du lieu où elle estoit en un autre , pour ne pouuoir endurer les catáractes du Nil : Ie ne me trouue point si diuertý d'un bruit que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'esprit , & l'emmeine

avecque soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches & carrosses, vn mareschal logé chés moy, vn qui apprend à iouer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Vn son intermis aussi me fasche plus qu'un qui est continué: mais ie me suis tellement accoustumé à tout cela, que quand i'orrois vn Comite criant apres sa chourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois pas.

II. Je sçay contraindre mon esprit de penser à soy, sans se laisser emporter à ce qui est exterieur. Que le tintamarre du monde soit au dehors, pourueu qu'au dedans tout soit en paix: que le Desir & la Crainte ne disputent point: qu'il n'y ait point de noise entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre: ie ne me soucie pas du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passios fissent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuit auoit tout assoupy.

Cela n'est point: il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis: au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont esueillez. C'est en

la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur liét, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'ouir ce qu'ils n'ont point oüy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy: le repos est quelquefois ce qui la travaille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faineantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions: il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeissance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tasche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiuereté.

IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous

fassions, il y a bien souuent du dégoût, ou
 de la peur pl⁹ que d'autre chose. C'est pour-
 quoy l'Ambition, qui n'est pas morte: mais
 seulement lassée, ou desespérée de quelque
 mauuais succez, nous vient retrouver en la
 solitude & nous tourmente en nostre mai-
 son comme à la court. I'en dis de mesme
 de la Luxure. Il semble quelquefois qu'elle
 se soit retirée, & cependant en ceste pro-
 fession de frugalité mesmes, & au milieu de
 l'espargne, monstrant qu'elle n'auoit pas
 condamné les voluptez, mais seulement
 s'en estoit ennuyée, elle les redemande, &
 s'y replonge autant plus hardiment que
 iamais, parce qu'elle pense le faire plus se-
 crettement. Les vices qui paroissent, sont
 moins dâgereux que les autres, & aux ma-
 ladies mesme, c'est signe de guerison, quand
 elles produisent leur malice en l'exterieur.
 Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres
 maux de l'ame ne sont plus à craindre, que
 quand le desguisement y est si grand, & la
 simulation si artificieuse, qu'on ne les ap-
 perçoit point: Nous semblons estre en re-
 pos: nous n'y sommes pas. Car si c'est à
 bon-escient que nous y sommes, si c'est
 sans regret que nous auons sonné la retrai-
 te, & prins congé des vanitez du monde,
 les diuertissemens n'auront plus de lieu.
 Que les hommes & les oiseaux chantent
 tant qu'ils voudront: ils n'interrompent

point nos cogitations loüables , solides , & desia bien assurees.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à soy , quand nous dresseons l'oreille au cry que nous oyons emmy la ruë. Ceste curiosité n'est point, qu'il n'y ait de la sollicitude & de l'apprehension en l'interieur.

Et me quem dudum, &c.

Le premier est sage , qui parmy les fleches, qui sifflent de toutes parts ; parmy les efforts de deux peuples , qui sont aux mains l'un contre l'autre , & dans les ruynes mesmes de sa ville , qui bruit de tout costé ou du fer ou de la flamme , demeure sans s'esfrayer. L'autre est vn mal-habile homme. Il seroit vaillant peut-estre, s'il n'auoit rien : mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oit il est en alarme : si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vienne sur les bras. Si quelque chose branle , il est plus mort que viu. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vo⁹ iugez estre bien à leur aise, qui font mener tant de mullets, & de charretes de bagage ? vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte , & pour ce qui le suit. Voulez-vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame ? Ce sera quand quoy que vous oyez , vous demeurerez ferme , & que les flateries , les menasses,

menasses & toutes confusions de voix, vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distraict d'auecque vous. Et quoy donc ? ne vaut-il pas mieux estre hors de la feste, & de la tempeste ? Si fait : aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit, & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage, puis qu'Vlysse, qui auoit mesme affaire des Syrenes, eût si peu de peine à se garentir soy & les siens ?



EPISTRE LVII.

ARGUMENT.

- I. Il y a des passions naturelles, qui peuvent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.*
- II. C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*
- III. L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offensée des incommoditez du corps.*

I. Comme ie m'é voulu reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher pour me persuader que la

mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'en-
 uie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant
 de fanges par le chemin, que presque ie
 puis dire que ie vins par eau. Ie couru ce
 iour-là toute la fortune des Athletes.
 I'eus l'huile en la campagne, & la poudre
 sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si
 long que ceste prison, ny de si obscur que
 ces trous, qui au lieu de nous donner du
 iour dans les tenebres, nous font voir les
 tenebres mesmes. Au demeurant, on ne
 gagneroit rien qu'il y fust clair, parce que
 la poussiere y creue les yeux : vous sçauz
 comme c'est chose importune & fascheuse
 en lieu descouuert. Iugez ce que se peut
 estre sous ceste cauerne, où la poudre se
 tourbillonne en soy-mesme; Et n'ayant par
 où sortir, retourne contre ceux qui la font
 esmouuoir. Ie souffry tout ensemble deux
 incommoditez contraires, En mesme iour,
 & en mesme chemin, ie fus trauaillé de
 fange & de poussiere; Et cependant ceste
 obscurité mesme me donna du sujet de
 m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus
 quelque coup en l'ame; Et quoy que ie
 n'eusse point de peur, si ne peus-je faire que
 l'ordure & la nouueauté d'une chose inac-
 coustumée ne m'apportassent de l'altera-
 tion. Ie ne veux pas à ceste heure parler de
 moy, qui suis biē loin d'une suffisance pas-
 sable, tant s'en faut que i'en aye vne par-
 faite : Mais ie vous diray que l'homme le

plus assuré du monde, & sur qui la Fortune aura le moins de iurisdiction, n'y scauroit passer que son esprit n'ayt quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederà, quelque résistance qu'il face, à l'aduertissement que Nature luy donne de sa mortalité: pource vous le verrez incontinent se refrongner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'éblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte: c'est vne affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espan dre leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'éuanouïssēt s'ils voyēt vne playe qui viēne d'estre faite, les autres auront mal au cœur d'une qui sera desia vieille & purulēte. Il s'en trouueroit mesme qui seroiēt pl⁹ hardis à recevoir vne espee qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

II. Ie ne reuis pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne sçay comment resioüy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy-mesme quelle folie c'estoit de craindre vne chose.

plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car, quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou d'une tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruine plus que l'autre, combien que toutes les deux nous facent mourir egaleement: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pësez à ceste heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie vueille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire: ie trouue de l'abus en ceste opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, pource que elle eschappe autour de ce qui la presse: & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer: ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus deliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny esclafée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile est poussée dehors par les choses incises qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand esclair, & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou: l'ame tout de mes-

me, plus subtile que le feu passe par la plus dense partie du corps, & trouue de l'ouuerture assez pour eschapper. Toute la question est, si elle est immortelle. Cette douré vuidée, tenez pour assuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir: l'immortalité n'a point d'exception, & le privilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.



EPISTRE LVIII.

ARGUMENT.

- I. Diuers raisonnemens de l'Authheur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
- II. Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce que elles finissent à chaque moment.*
- III. Que nostre Ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu & non pas du monde.*
- IV. Pour viure longuement il faut quitter les voluptez.*
- V. Si la Vieillesse apporte un si grand*

*dégoust qu'on doine desirer la mort
en cét âge là.*

IE n'auois iamais tant recogneu la faute que nous auons de mots, comme i'ay fait aujourd'huy. Nous sommes tombez en propos de Platon : & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms, & cependant n'en auoient point : & d'autres qui aux autres siecles en auoiēt eu, & par le degoust du nostre les auoient perdus. Je vous laisse à penser comme c'est chose supportable en vn belistre d'estre friand. Combien estimez-vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gastez, puis qu'en Virgile mesme, que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir ? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie le vous diray. C'est que ie vous veux faire trouuer bon que i'vse du mot d'essence : aussi bien vueillez-vous, ou non, ie suis resolu d'en vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au monde. Je pense que vous ne voudrez pas meilleur tesmoignage que le sien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, homme discret, elegant, & si curieux en l'eslection des paroles, que peut-estre il en est moins agreable. Car autrement, Lucilius, comme voudriez-vous que ie nominasse

neue la haine
 comme i'ay fait
 s' tomba en
 il s'est offert
 oient besoin
 oient point
 les en auoit
 e les autres
 comme c'est
 listre d'estre
 ous que dans
 s changer à
 mesme, &
 e les mais
 lée de re-
 uelle fin
 ay. C'est
 bon que
 a vueillez
 fer. Cic-
 de. Je pen-
 ur remon-
 lez vn plus
 us, houe-
 x en l'este-
 re il en a
 it, Luciles
 nomme

DE SENEQVE. 295

vola, vne chose necessaire, qui comprend la Nature & est le fondemēt de toutes choses? Dōnez donc vostre sauf-conduit à mon mor d'essence: & cependant, quelque cōgé que vous me donniez ie n'en vseray que le moins qu'il me sera possible: & peut-estre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vser. Le fruiēt de vostre bonté sera, que ie sortiray d'vn boubrier, qui m'a fait dire des iniures à nostre lāgue, de laquelle vous cognoistrez encore mieux la misere, si ie vous dis vne syllabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est **8 7.** Vous m'estimerez bien grossier, & qu'il n'est rien si aisé que de l'interpreter, par *ce qui est*. Mais ie trouue bien à dire de l'vn à l'autre. Premièrement ie suis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait besoin, ie m'en seruiray. Vn de mes amis, & fort sçauāt homme, disoit aujourd'huy, que Platon le prenoit en six diuerses significations. Je les vous diray toutes, apres que ie vous auray monstré qu'il y a vn Genre. Car pour ceste heure nous cherchons ce premier Genre, où toutes les Especies sont cōme suspēduës, d'où naist toute Diuisiō, & sous lequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouuer, c'est de prendre toutes choses en remontant, & de ceste façon nous arriuerōs à ce qui est le premier. L'homme est vne

Espece, comme dit Aristote. Le cheual & le chien sont Espèces; Il faut donc trouver quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'un homme, d'un cheual, & d'un chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuvent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame: aussi disons-nous qu'ils vivent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animez, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus: car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est*. Et voicy la division que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les

Especes des Natiōs; les Grecs, les Romains, les Parthes : Les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis apres chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appellons Genre, entant qu'il est contenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses : tout est sous luy. Les Stoïques le veulent faire precader par vn autre, duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonne raison i'ay donné le premier rang à ce Genre dont i'ay fait mention, comme ayāt les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel : il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & passent, les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture & accroissement par des racines. De rechef, des animaux les vns sont mortels, & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font cettui-cy le premier Genre, & ie m'en vay vous dire surquoy ils se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont

point. Du nôbre de celles qui ne sôt point, sont les Centaures, les Geâs & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substâce, sont toutefois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait voir.

I. Je reuiés à ceste heure à la promesse que ie vous ay faite, de vous dire la diuisiō que fait Platon de tout ce qui est au mōde en six sortes de choses. Premieremēt, il y a ce qui n'est ni visible ny touchable, ni perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre, il est seulemēt objet de l'esprit, comme l'homme en general ne se voit point, si fait bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point, mais vn chien & vn cheual, qui sont Espèces, se voyēt. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres, & appelle cela *estre par excellence* : comme *Poète* est vn nom cōmun à tous ceux qui se meslent de faire des vers; Et cependant entre les Grecs il ne s'entend aujourd'huy que d'vn. Quand vous oyez dire le Poète, pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vrayement par excellence? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible aupres de luy. La troisieme sorte, est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont

innombrables & hors de nostre veüë; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables & inuiolables. Je m'évay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. L'interpréteray ceste definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruire, & d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est: mais soyez attentif; & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patrõ de la besõgne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceste Idée pour l'employer en son ouvrage,

c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a? L'un est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'une, & fait l'autre. La face d'une statuë, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous une autre distinction? La Figure en est l'ouvrage & l'Idée hors de l'ouvrage, & non seulement hors de l'ouvrage, mais aussi devant l'ouvrage. La cinquiesme sorte est des choses qui sont communement. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixiesme est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement: Car elles ont un flux perpetuel, & ne sont que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en jeunesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une rivièrè: tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy-mesme. C'est ce que dit Heraclyte, Que iamaïs nous n'entrons deux fois en une mesme rivièrè. Elle a bien tousiours le mesme nom, mais

ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant, nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pource ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitiue comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les momens de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se face vne fois? Je vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere fluide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens: mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident: Et cependant il est sujet à mutatiō, & ne demeure pas en vn estat. Car encore qu'il continuē d'auoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les auoit: où bien elles vont d'un autre ordre. Me demandez-vous dequoy vous seruira ceste subtilité? De rien. Mais comme vn Graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuons-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le resjouir par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez de quoy faire vostre profit, pourueu que vous

y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rié de si esloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le cōuertir à mon vtilité. Que prēdray-ie en ces discours que ie viēs de faire, qui ne touchent en façon du mōde à la reformation des mœurs ? Quelle correction de mes vices trouueray-ie dans les Idées de Platon ? Quelle discipline à mes passions ? Si ie n'y treuve micux, au moins y auray-ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens ; qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne essence veritable, mais sont fantosmes, qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide ; et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles, & comme les deuant posseder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à chāque pas : c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, esleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediant par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouvrage du monde ne se maintient pas pour estre eternel (car il ne l'est pas) mais pour la

resistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les defende: les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faictes, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnons ceste consideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidēce fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respit à nostre vie, si nous-nous rendons maistres de nos voluptez, & les bannissons de nostre commerce, comme cause principale des incommøditez ordinaires que nous souffrons en nostre santé. Platon n'a vescu long temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoit, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit courties auoiēt beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'ysage de tout ce qui sollicite nos desirs qu'avec toute son indispositiō il ne lais-

sa pas de bié enuicillir. Car ie croy que vo^s sçauiez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour ceste obseruation, & pour ce qu'il auoit accomply le nombre le plus parfait de rous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouuerent alors en Athenes, luy sacrifierēt; comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il ne s'en feust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobrieté ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doie estre beaucoup desirée: mais aussi ne suis-ie pas d'aduis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons du plaisir d'estre avecque nous.

V. Il faut donc vider ceste question, si on se doit degouster des extremittez de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre se la procurer. Ie ne fay point beaucoup de différence entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yurognerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie: comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque

chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer: aussi est il vray qu'il y a bien difference de viure longtemps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoy ne tireray-ie l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours n'éuie le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que mourir la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité; Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point: Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement?

Ne m'escoutez point à regret ; comme si defia ma parolle s'adreffoit à vous : mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'vsage de moy-mesme, c'est à dire , de la partie que i'ay meilleure en moy , ie ne luy rompray point cōpagnie : mais si mon entendement se trouble, si le iugement, & la memoire me diminuent, & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'un bastimēt qui s'en va choir. Pour vne maladie dōt la guarison n'est point desesperée, & qui ne m'incommode point l'esprit, ie ne me tuërā point ; aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie deslogeray , non pour l'amour d'elle , mais pource que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, & de iugement en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me seruira de payement pour vne autre-fois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celui qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc : ie n'asseure que ie vous fais plus aise auecque cette parole, qu'auecque tout ce que ie vous sçauois dire de la mort.



EPISTRE LIX.

ARGUMENT.

- I. Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.*
- II. Le Sage n'est iamais surpris.*
- III. D'où vient que la Folie est pres- que inséparable de l'homme, & le moyen d'y remédier.*
- IV. Qui doit estre appelé Sage.*
- V. La vraie ioye ne se trouue point parmy les honneurs, & les plaisirs du monde.*
- VI. Le Sage est tousiours content.*

I. VOSTRE lettre m'a bien donné de la volupté : Trouvez bon que j'vse des termes du peuple, & ne le prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parolle que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Je sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshonneste, & que

308 LES EPISTRES

la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assurée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement, que nous auons eu biē peu de la ioye que nostre ami soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutefois ce sont si peu de ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent auenir. La ioye a ces qualitez iointes si inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauvaises ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des parolles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'est point de mauvaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé: car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que i'ay dit que vostre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal-habil'-homme se puisse bien resioir pour un iuste suiet: toutefois pource que son affection est desreglée, & qui en un moment est capable de mutation. ie l'appelle une volupté sans compas, ny mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre

lettre ; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous esleue, ny vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il en est assez, qui pour mettre vn mot qui les charouille, écriront des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'écriuez rien qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte à vostre suiet. Vous dites autant qu'il vous plaît : & toutefois vostre discours a encore plus de substance que de parolles. C'est vn tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'vsage a desbaillé leur passe-port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'vsage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plausible, comme par vn simple recit des choses, & par vne demonstration esloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas necessaires, pour le suiet que les Poëtes en vsent : mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïfement, qu'ils pensent

pluſtoſt les voir que les ouïr. Je me plais fort à lire Sextius : c'eſt vn eſprit viſ, qui en ſa Philoſophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armee, quand de toutes pars on ſe doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarree, & que tout de meſmes le Sage doit tenir de tous coſtez les Vertus en bataille, afin qu'il ne luy puiſſe venir aucun effort ſur les bras, qu'elles ne ſe trouuent preſtes à ſa deffence, & ſans tumulte, reſpondent au commandement qui leur ſera fait. Il adioute que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes, de les diſpoſer en forte, qu'en meſme temps vne parolle ſoit portee par tout, nous eſt d'autant plus neceſſaire, que bien ſouuent ils apprehendent ſans occaſion, & ſont plus aſſeurez au chemin qui leur eſt le plus ſuſpect. Mais où eſt la Folie, la peur y eſt perpetuelle, l'eſpouuante y eſt deuant comme derriere, à main droicte comme à main gauche. Les perils la ſuiuent, & la precedent. Elle ſ'eſtonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux meſmes qui viennent à ſa deffence, pour ne les ſçauoir diſtinguer de ſes ennemis.

II. Vn hōme ſage eſt touſiours en ceruelle. De quelque coſté qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'eſpee à la main. Que la

Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy face recevoir des affronts, & l'afflige en sa personne de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur il marchera vers elle, & sera plustost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous reiiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoyer: Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme; D'où vient que la Folie est si opiniastrement attachée avec nous, que presque elle est inseparable. Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouuer. Secondement, nous ne croyons pas à bon-escent aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: mais comme en choses qui ne nous touchent gueres, pensons auoir assés fait quand nous les auons regardez par dessus. Mais

aussi cōme pourroit vn homme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses loüables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamais la main au fonds; il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschemēt que nous ayons, c'est que legèrement, & auecque peu de suiet nous entrons en bōne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y accordons tout aussi-tost; & ne nous contentons pas d'une loliange où il y ait de l'apparence: mais quoy que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme chose qui nous appartient. Nous sçauons bien que nous ne sommes ny si bons & si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependant nous ne donnons iamais de dementi là dessus; & qui pis est, sommes tellement aueuglez de l'amour de nous-mesmes, qu'il n'y a rien de quoy plus volontiers nous nous oyons loüer, que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes nous cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Viuons nous de rapines? nous voulons

voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes nous tousiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous voulõs qu'on face cas de nostre Continence; Et de là viẽt que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & saccoieoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tour d'une ville qu'il assiegeoit, pour reconnoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche: toutefois il ne laissa point de continuer. Mais à quelque temps de là cõme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couroit plus, elle commença à luy douloir à bon-escent. Estant donc contraint de se retirer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien connoistre que ie suis homme. Faisons en de mesme: & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualitez, disons, Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme: mais ie voy biẽ combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore conti-

bien il faut que ie mange & boiue pour me remplir.

IV. Voulez-vous à ceste heure que ie vous montre que ie ne suis pas sage? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à ceste heure vous-mesme, si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuit vostre ame est en parcille afficte, tous-jours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous auez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des se-

stins, & en la superfluité des despences: l'autre en la vanité des estats, & d'auoir tout le peuple d'une ville à sa queue: L'autre aux bonnes graces de sa maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guerissent de rien. Toute ceste maniere de gens se laissent trôper à l'apparece de leurs passe-temps fugitifs & perissables, comme les yuironnes au vin, qui pour vne plaisante humeur qui ne dure qu'une heure, leur dône des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Ou cōme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'une multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusques à ceste heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effect de la Sageſſe, c'est vn contentement rousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde: dessus de la Lune le beau temps y est perpetuel.

VI. Vous sçauiez donc à ceste heure quelle occasion vous auez de vouloir estre Sage; pource que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est hōme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut estre temperant: autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les meschans ne se resiouissent ils

point ? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces miserables toute la nuict se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux voluptez par impuissance d'y fournir, ils s'escrient alors

*Namque ut supremam falsa inter gaudia
noctem*

Egerimus nostri.

Tous gés débauchez passent la nuict en de fausses ioyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Ceste ioye que goûtent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendie d'ailleurs. Mais pource qu'elle naist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.



EPISTRE LX.

ARGUMENT.

*I. Il blasme les vœux que les parens
font pour leurs enfans.*

II. *Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.*

I. **I**E me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirez ce que vostre nourrice, vostre precepteur, ou vostre mere vous ont désiré. Vous ne iugez pas encore combien ils vous ont désiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires, & principalement quand le succès en est comme ils le souhaitent ! Je ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nosperes & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Iusques à quand sommes-nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions dequoy nous-nourrir ? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contrée ? Quand serons-nous lassez de tant de moissons ? Iusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Provinces estrangeres, chercher la prouision d'une seule table ? Peu d'arpens de terre fournissét de la pasture pour vn boeuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans ; Et l'homme pour sa nourriture bié à peine se contente de la terre & de la mer ? Et quoy d'oc ? dirons-nous que la Nature, qui nous

a fait le corps si petit , nous ait donné des ventres insatiables , afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soient au monde , nous cedent la gloire de gourmander? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contéter Nature? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche, au nombre des bestes, & quelques-vns encore , non au nombre des bestes, mais au nombre des morts. Vser de soy , c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent, sont en leur maison en vn cercueil. Vous pouvez faire ceste inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts avant que mourir.



EPISTRE LXI.

ARGUMENT.

- I. Nous deuons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.
- II. Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.

I. **I**L est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy, à ceste heure que ie suis vieil, tout le soin que i'ay, c'est de faire cognoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Je donne les iours & les nuits à ceste meditation. Toute l'estude que ie fais, & toute la besongne où ie m'occupe, c'est à mettre vne fin aux affections vicieuses, auxquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Je tasche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A ceste heure mesme que ie vous escriis, ie me tiens en estar, cōme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay cōbiē ie dois viure est occasiō que ie vy content. Autrefois i'ay pensē à bien viure: à ceste heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque volontairement obeît à ce qu'on luy commande, esuite ce qu'il y a d'insupportable en la seruitude,

qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement: oüy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi tost: & sur tout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des prouisions assez pour la vie. Mais tousiours il nous semble & tousiours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'aye pas assez vescu.



EPISTRE LXII.

ARGUMENT.

I. Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.

II. Celuy a tout, qui mesprise tout.

I. C'Est vne moquerie de dire que les occupations nous empeschent d'estu-

dier. Nous faisons la pluspart semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, & ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois ie suis à moy. Ie me preste aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Ie me dōne par tout de l'entretien, & tousiours occupe mon esprit à quelque meditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre avecque mes amis, ie ne suis pas moins avecque moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. I'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Ie ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avecque moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuers de clinquans, pour m'entretenir avecque luy. Ie ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement? Ie vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est

de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.



EPISTRE LXIII.

ARGUMENT.

- I. Qu'il ne faut pas s'affliger de mesurement en la mort d'un amy.*
- II. Le pleurer excessif est plustost marque de grauité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*
- III. Le Temps est vn remede aux ennuyx, que la Raison n'a peu guerir.*
- IV. Seneque se blasme soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.*

VOUS vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ait des bornes. Je sçay bien que vous ferez mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutefois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que ceste resolutiõ est d'un homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cét accident n'eust touché le plus sage qui soit au mon-

de : mais il n'eût fait que le toucher. Pour nous , nous faisons beaucoup , quand n'ayant pas de la force assez , pour ne pleurer point , nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy , pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres ; il faut qu'il sorte des larmes , mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grád des Poëtes Grecs, veut que tout dueil s'acheue en vn iour ; & remarque mesme , que Niobe , vne des plus desolees femmes qui fust iamais , n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations , & de gemissemens desmesurez ? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite , & ne nous laschons pas tant à la douleur pour la douleur mesme , comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous , mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité , comme nos autres actions. Et quoy donc ? ne me souuiendray-je point de mon amy ? La memoire que vous en aurez , ne sera gueres lógue , si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechainé. Mais vo' ne laisserez pas de rire au premier suiet

324 LES EPISTRES

qui s'en presentera. Je ne vous remets point à ceste longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez capables de consolation. Je vous dy que vous ne serez pas si tost diuerry que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur: Soyés y si vigilât que vo' voudrés, il faut qu'elle eschape, & sa violēce mesme sera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenāce de ceux que nous auons perdus nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Touresfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoiet cheres, nous nous en ramenteuons la perte sans quelque amertume. Faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se reshoüir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les

choses acres & mordicantes excitent l'appetit? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez m'est toute douce. Ie n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir prendre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bié que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Ceste incertitude de ne sçauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidement. Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque lōg voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme à ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possédez nonchalamment, & ne les aiment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort

de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auõs point, no⁹ auons plus à nous plaindre de no⁹ que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auõs point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son marteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher dequoy se couvrir les espauls, & se parer du froid; ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous avez mis en terre vn homme que vous aymeriez: le remede est d'en aimer vn autre: vous aurez moins de peine à refaire vn amy, qu'à le pleurer. III. Je sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le mōde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer. Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement scauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bōne-heure cessez de faire vne chose que vous ne pouvez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient vn an aux femmes pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout du long de l'année: mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuuent si peu faire, que

toufiours il n'y aille de leur honneur; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent ietter dans la fosse, de qui les larmes ayent continué iusqu'au bout du premier mois? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gents qui la consolent; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

IV. Je sçay bien, quoy que ie vous écrive, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exēples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceste affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent conté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cet inconuenient, c'est d'auoir toufiours ceste consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Je deuois dire alors, Serenus est plus ieune que moy; qu'importe, il doit mourir apres

moy, mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre preparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris & m'a donné ceste secousse qui m'a pensé faire choir. A ceste heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois peut arriuer auourd'huy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bien-tost nous-mêmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoie au partir de celle-cy : celuy que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.



EPISTRE LXIV.

ARGUMENT.

I. Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Ame.

II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure.

VOUS fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus sou-

uent vous auriez sujet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous: car avecque moy, vous y estes perpetuellemēt, Il m'estoit suruenü quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumee que de coustume, non toutesfois tant comme celle des grandes cuisines, qui met les sētinelles d'une ville en alarme; mais assez pour faire conoistre que i'auois des hostes. Nous parlāmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble: mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en contintier vn iusqu'à la fin. Apres cela nous nous mīmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mētir, ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoier, Bon Dieü, que ie le trouue nerveux! que ie le trouue releué! les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maître; au demeurant ouurez - les, vous n'y trouuez pas vne goutte de sang. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez; mais au partir de là, vous en sortez avec si peu de resolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en scauriez si peu lire, que tout aussi-tost vous ne disiez, Il a de la vie; il a de la vigueur: il est libre: il est au dessus de l'homme: c'est à ceste heure que ie me sens du courage. & de

la force. Quant à moy, ie vous confesse-
ray librement, qu'en quelque posture que
soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé
de le lire, qu'il ne me prenne enuie de pro-
uocquer tout ce qu'il y a de mal-heur au
monde, & de faire vn appel à la Fortune
mesme. Ie pense estre en la place de cestuy-
cy, qui dans Virgile demande vn suiet de
faire paroistre sa valeur.

*Spumantemque dari pecora inter inertia uotis
Optat apris, aut fuluū descēdere mōte leonē.*

Il faut que i'aye ou de l'occupation à ma
valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car
entre autres choses, Sextus a cela de par-
ticulier que vous monstrant combien est
grāde la felicité qu'il vo^s propose, par mes-
me moyen il vous fait connoistre qu'il n'est
point impossible d'y paruenir. Il la vous
fait voir en vn lieu haut, mais accessible à
qui se voudra mettre en chemin. La Vertu
mesme fera que ses contentements vous
sembleront des miracles, & cependant
vous ne desesperez point de les auoir. Il
faut auouër qu'il n'y a point d'occupation
à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude
de la Philosophie. Mais i'en suis comme du
monde, que ie regarde tous les iours avec
autant d'esbahissement que si iamais ie ne
l'auois veu. Aussi toutes ses inuentions &
ses inuenteurs me sont venerables; il s'en
faut saisir comme d'une succession commu-

ne cela m'est acquis: cela est fait pour moy. Mais aussi deuous nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cét heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besogne: nous en laisserons bien à ceux qui viendront apres nous. Et quiconque naistra d'icy à mille siecles, s'il y prend peinc il aura tousiours moyen d'y adiouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouueauté seule d'vser des inuentions & en la dextérité de les disposer, il n'y ait tousiours assez de matiere pour les esprits que produiront les siecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux: tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux-cy, selon que le mal, ou le Temps le requerra. L'un est bon pour la desinangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'une desfluxiō subite, l'autre esclaireit la veüe. C'est à vous de les broyer, de choisir le tēps d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir

332 LES EPISTRES

quand & de quelle façon ils faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit, nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux : Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrefions leurs natiuitez, ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu : Pour le moins en deuons-nous tousiours parler avec hōneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, & qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rēdons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons iustement pied à terre : nous nous descourirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en esmouuoir. Quant à moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne les nomme iamais en ma presence que ie ne me leue pour leur faire honneur.



EPISTRE LXV.

ARGUMENT.

- I. Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.*
- II. Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.*
- III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre réunis à luy.*
- IV. Nous deuons plustost penser au bien de l'Ame qu'à celuy du corps.*

Hier au matin i'estois vn peu mal fait: toutefois apres midy cela s'estât passé, ie me mis à lire; & par cet essay me trouuant assez en estat de traualler, ie voulu passer plus outre. I'auois en main vn sujet assez difficile, & dequoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me

furuint quelques amis , qui m'osterent de dessus la besogne, & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas , & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'esécriture ; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant , vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cest-heure à vous de nous appoin-ter: Vous auez plus de besogne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauetz, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisive, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre : mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouche. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matiere & la tourne comme bon luy semble : d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut d'oc qu'en vne chose il y ait ce dequoy elle est faite : & ce qui la fait: l'vn, la Cause, & l'autre, la Matiere. Toute science est vne imitation de la Nature, & pour ce rapportons ce que i'ay dit de l'ouurage de l'vnivers à ce qui est de l'opération particuliere de l'homme. En vne statue il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnât vn visage à la Matiere, en la statue d'ot le bronze a esté la Matiere, la Cause, l'Ou-

urier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont cōposées de ce qui est fait, & de ce qui fait: les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la matiere, sans laquelle rien ne se fait. La seconde, l'Ouurier: & la troisieme la Forme, qui est dōnee aux ouurages, comme à vne Statuë, & l'appelle *αἰτία*. Il y adioust encore vne quatriesme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vo^r dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë: car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La secode Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais est statuë, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troisieme cause, c'est la Forme: car on ne diroit point vne Statuë à lāce, vne statuë à diademe, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diademe. La quatriesme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auroit point trauaillé. Qu'apellez vous le dessein? Ce qui a cōuié l'Ouurier, & l'a mis en besogne, cōme l'argēt, s'il l'a faite pour la vendre la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputatiō, ou la deuotiō, si sō but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entré les Causes de l'Ouurage, il faille

compter vne chose, sâs laquelle l'Ouurage n'auroit point esté fait? A ces quatre Causes, Platon en adioust vne cinquiesme, qu'il appelle Idee. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit vn obiet exterieur, que l'Ouurier tienne deuant ses yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouurages qui sont faits, & leurs mesures, sont compris en l'intelligēce de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle Idées, immortelles, immuables, infatigables: c'est pourquoi l'homme est perissable: mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme est permanent: Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, selon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, suiuant quoy, & pour quoy: Et enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assemplement, comme en la statuë, puis que nous auons pris cet exēple. Le de quoy, c'est le bronze. Le par quoy, c'est l'ouurier. Le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée: le suiuant quoy, c'est le patron sur quoy l'Ouurier a travaillé: le pour quoy, c'est l'intention de l'Ouurier: ce qui en procede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue
en

en l'edifice du monde. Dieu est l'Ouurier. Ce dequoy il est fait, est la Matiere, la Forme, l'agencement & l'ordre que nous y voyons: le Patron, ceste Imagination sur laquelle Dieu a conceu la merueille de son Ouurage. L'intention, ce pourquoy il l'a fait. Vous me demãderez quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté, pour le moins. Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le môdel? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à ceste heure vostre iugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vraisemblable: Le ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Ceste multitude de Causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu: Car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien, sans mouuement

rien ne se corrompt. Il y a des mouuements en tous arts : & n'est possible qu'il se face mutation quelconque, qu'il ne se face du mouuement. Mais l'importāce est de ſçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle ſoit ſimple; car la Matiere l'est: voulons-nous ſçauoir que c'est? c'est la raiſon operante, c'est Dieu: Et pource tout ce que ie viés de nommer ne ſont pas Cauſes chacune à part ſoy: mais elles dépendēt toutes de la Cauſe efficiente. Vous dites que la Forme est vne Cauſe: & ie vous reſpons que l'Ouurier la met en ſon ouurage, & que par conſequent elle en est partie, & non pas Cauſe. Il n'y a non plus de raiſon de dire que le Patron ſoit Cauſe: c'est vn instrument neceſſaire à la Cauſe. Le Patron est neceſſaire à l'Ouurier, comme vne lime, ou vn ſizeau: Sans lime & ſans ſizeau l'art ne peut travailler, & toutesfois ce ſont parties & non cauſes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouurier, que vous dites estre vne Cauſe: encore que c'en fuſt vne, ce n'est pas vne Cauſe efficiente, mais ſuruenante, comme ſont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas de quoy nous auons affaire. Nous cherchons la Cauſe generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfait & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparece: Et ne les trouue pas en cela ſi deliez comme ils ont accouſtumé d'estre: car il y

a difference entre l'Ouurage, & la Cause de l'Ouurage. Ou prononcez vostre sentence, ou, ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre, & nous dites que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuuent remedier à mes affections vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me trauaillent? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyē de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pēsez-vous que ceste recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le tēps y soit entierement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen: mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouurages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel: c'est là qu'il est en sa liberte: c'est là qu'il se plaît

de se pourmener; & que quelquefois se déro-
 bobant de sa garde, il repare en la contem-
 plation des choses diuines ce qu'il a ac-
 cucilly de vicieux & de sale au commerce
 de l'humanité. Comme vn Artisan, qui a les
 yeux lassez de quelque besongne delicate,
 s'il est logé en vne maison sombre, & qui
 n'a que des vettes empruntées: il sort en la
 rue, & se va pourmener par la ville en quel-
 qu'un de ces lieux qui sont destinez à l'oy-
 frueté du peuple, où il prend de l'air & du
 iour tout à son aise: Ainsi l'esprit enfermé
 dans ce logis obscur & melancholique, au-
 tant de fois qu'il peut eschaper, se tire en
 lieu descouuert, & se resioit en la conside-
 ration des merueilles de l'Vniuers.

IV. Le Sage, & celuy qui est apres à l'estre,
 tiennét bien avec leurs corps, mais ce qu'ils
 ont de meilleur s'en esloigne, pour vacquer
 à la meditation des choses celestes; & fai-
 sant compte qu'il est au rolle d'une com-
 pagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa sol-
 de; Et sans vouloir ny bien ny mal à la
 vie, se reduit à souffrir les inconueniens
 des choses mortelles, iusques à ce qu'il ar-
 riue en ceste condition plus heureuse, à la-
 quelle il sçait bien qu'il est reserué. Me
 voulez-vous destourner de la consideration
 des ceures de Nature, & ne me laisser qu'une
 partie de ce que ie puis auoir entier? Né-
 m'informeray ie point qui sont les princi-

pes des choses? qui est celuy qui leur a donné leurs formes; & d'une masse lourde & confuse, où elles estoient embrouillées au fonds d'une abîme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy? Ne m'informeray-je point qui est l'Ouvrier du monde? comme il s'est peu faire que ceste grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement? qui peut auoir ramassé tât de choses esparées? distingué tant de meslanges, & donné de l'embellissement à tât de difformitez? d'où peut venir vne lumiere si grande? si c'est feu, ou quelque chose plus claire que le feu? Ne m'informeray-je point de toutes ces choses? Ne sçauray-je d'où ie suis descendu? Si ie ne reuiendray plus au monde, quâd i'en seray hors? ou si ie renaistray beaucoup de fois? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps? Me deffendés vous le commerce du Ciel? Voulez-vous que i'aye tousiours le nés en terre? Ie suis de trop bon lieu, pour estre valet de mon corps. Ie ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaine qui me garde d'estre libre & non autre chose. Quâd la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des injures est dâs ce meschâc

342 LES EPISTRES.

logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Je ne seray iamais Hyppocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe quand bon me semblera; & à ceste heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas egaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespriser son corps, c'est le moyen d'asseurer sa liberté. Ceste consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de Matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suivent comme leur guide & cōme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, est plus puissant que la Matiere qui l'a receüe. Ce que Dieu est au mōde, l'Ame l'est en l'hōme. Le corps est en luy, ce que la Matiere est en l'autre. Il est dōc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prisō, ny la pauvreté. Qu'est-ce que la mort? Ou c'est vne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer parce que ie ne sçauois aller en part où ie ne sois plus au large que ie ne suis.

EPISTRE LXVI.

ARGUMENT.

I. Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.

II. Les biens, quoy que de trois sortes, sont égaux.

III. L'amour de la Verité, est le premier bien de l'homme.

IV. Toutes les actions vertueuses sont égales en Vertu, mais différentes au sujet qui les exerce.

V. La Vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.

VI. La moderation dans la ioye est aussi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.

VII. La Raison est le iuge du bien & du mal: qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.

VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.

I. **I**'Ay veu ces iours passez Claranus, un bon compagnon d'estole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. Je n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi; mais ie vous iure qu'il a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hôte. Sinon que peut-estre elle nous ait voulu faire voir en cet exemple, qu'il n'y a peu si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher, & pour apprendre à mespriser toutes choses, il s'est mesprisé le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien dite

En un beau corps, la Vertu nous plaît mieux.

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'vne cabane vn grand per-

sonnage, vn bel esprit & grand, d'vn corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout expres la Nature a produit des hommes ainsi contre-fairs, pour monstrier que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au monde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cest'heure est biē dauantage car elle en loge quelques vns dās des corps si mal disposez, qu'il sēble qu'il leur soit impossible de se produire. et cepēdāt ils ont l'actiō sūuue, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effectz. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné ceste mauuaise taille à Claudiū, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'vn corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'vn bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté guessez de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesme que i'auray la commodité de les rediger par escrit.

H. Nostre dispute fait le premier iour, comme les biens peuent estre esgaulx, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens,

comme la ioye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'une matiere miserable, cōme la Patience aux tourmens, & l'Abstinence en vne fascheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaittons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encores des troisiemes, comme, vne alleure modeste & reglée, vn visage rassis & vne contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

III. Comme peuuent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux carettes, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne; releuée par dessus tout ce qui arrive; qui par sa bonne grace monstre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa conuience, vuidée d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduer-

fiée, n'abaisse, & que nulle prosperité n'en-
orgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel
est son visage, s'il estoit possible de le voir
tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle
a beaucoup d'especes, qui se font paroistre
suiuant la diuersité des sujets, sans qu'
elle en demeure ny plus petite, ny plus
grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut
descendre. Aussi la vertu ne recule iamais,
mais elle se conuertit tantost en vne qua-
lité, tantost en l'autre; & donne la forme
des objets où elle se veut trauailler. Quoy
qu'elle touche, elle luy donne sa ressem-
blance, & sa teinture: elle est l'ornement
des actions, des amitez, & quelquesfois
des maisons entieres, qui la recoient,
& qui prennent son reglement. En fin
elle ne met la main à chose quelconque,
à laquelle elle ne donne tant d'esclat &
de grace, qu'on ne la peut regarder sans
estre rauy. C'est pourquoy sa force ne
peut estre plus forte, ny sa grandeur plus
grande, n'estant pas possible d'accroi-
stre ce qui est en sa perfection. Il n'est
rien plus droict que ce qui est droict,
rien plus veritable que ce qui est verita-
ble, ny rien plus temperé que ce qui est
temperé. Toute vertu a sa mesure, & toute
mesure ses bornes. La Constance ne sau-
roit aller au delà des siennes, non plus que

348 LES EPISTRES

la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adiouster à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster à la vertu, laquelle il faut dire auoit esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il est de mesmes de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitrez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est louable, & ce qui est desirable ne sont pas mieux joints ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont l'un rien plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, pource qu'elles s'aduancent & s'arrestent, valent ou plus, ou moins: mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'une raison droicte, & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, décroist, vuidé, & se remplit. En ceste incertitude, il ne peut y auoir que de l'inegalité. Les choses diuines n'ont toutes qu'une nature. Or la Raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit diuin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit diui-

ne, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon soit diuin. Or il n'y a point de différence entre les choses diuines; il n'y en peut donc auoir entre les hommes; & par ce moyen la Joye & la Patience aux courroux sont choses pareilles: Car enuours ceux il y a du courage: mais en l'un il est plus retenu & plus lâche; en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy? ne trouuez-vous pas autant de valeur en celuy qui résolument attaque vne ville; & la force, qu'en celuy qui la defend avec vne extrême obstination? Scipion est braue; qui ferre les Numantins de si près, que ne les pouuât vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braues, qui sçauent qu'ils ne s'ont point enuaincrez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte; & en ceste résolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bones, comme la Tranquillité, Simplicité, Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerance, sont égales entre elles. Car elles procedent toutes d'une vertu qui est l'ame droite, & l'espérance desfortroyer. Et quoy donc, la Joye & la Patience, inflexible aux douleurs ne diffèrent point? Du tout point en ce qui est des vertus: mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relasche naturellement; & en

l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changemēt à la vertu. Que la Matière soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soiēt égaux, par ce que celui qui est ioyeux, se comporte si bien en sa ioye, & celui qui souffre fait vne si loüable résistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuvent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui aprehende, il oste à l'action tout ce qu'elle a de grace, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte & de la seruitude; ce qui est honneste est

DE SENEQUE. 351

hors de trouble & de crainte. On ne peut
refuser vne chose, la iuger mauuaise, &
s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte,
& de la discorde en l'ame. Car d'un costé
l'apparée du bien nous pousse, & de l'autre
la doute du mal nous retient; Et pour-
ce, quand il est question de faire quelque
chose de louable; s'il y a des obstacles, il ne
faut point dire qu'il y ait du mal; mais seu-
lemēt qu'il y a de l'incommodité. Vne cho-
se honneste ne connoist ny commande-
ment ny contrainte; Elle est pure & sepa-
ree de tout mal. Je voy bien que c'est, direz-
vous, vous nous voulez persuader qu'autant
fait celuy qui est bien à son aise, que celuy
qui n'ouure point la bouche en la torture,
& qui par sa patience fait rendre ceux qui
ont charge de le tourmēter. Je pouuois vous
respondre ce que dit Epicure, Qu'un hom-
me sage, quand on l'auroit mis à rostit
dans le Taureau de Phalaris s'écrierait, Je
me trouue bien; ie me moque de tout ce
qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie
vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bon-
ne chere en vn festin, que d'estre parmy les
gēnes quand on a le courage & la force de
les endurer? Quo ferez-vous quand vous
oïrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir
d'estre tourmenté. Quant à moy, ie trouue
qu'en cest exemple il y a de la difference
entre la Joye & la Douleur. Si l'on avoit

choix, i'en desirerois l'un, & rascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon il y aura bien loin de l'un à l'autre.

- V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procédure est toujours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommodez, ne seruēt de riē, la vertu les gardera de paroistre. Les douteurs, les ennuis, les inuies se resierrent aussi tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nube en la mer. Et pour monstrer qu'il est comme ce le vous dis, qu'un homme de bien voye vne chose loisible, il s'y en ira sans marchader. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuerront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il face. Vne belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fierā d'elle, comme si seroit de luy, & n'en auentura que de l'aïse, du repos, & de la prospérité. Il sera d'une chose loisible, mais triste & penible, comme d'un homme de bien

pauvre ou banni, & qui aura mauuais visage. Or à cest-heure mettez vn homme de bien & plein de richesses d'une part, & de l'autre de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins loüable au corps d'un homme malade, ou prisonnier, qu'en celui d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres ou soyez estropié, vous estes d'autant de mérite d'une façon que de l'autre: Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont seruiles, imbecilles, fluides, caduques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les œuvres de la vertu sont hors de toute iurisdiction: rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira: c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien riche que pauvre ny fort & nerueux, que gresse & fluet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la

deuez pas moins desirer laborieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfümé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauuais equipage, qu'il seroit horreur à regarder: Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aymeriez mieux celui qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celui qui seroit borgne ou boiteux: Et en fin de degré en degré, vostre dégoüst passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriez sans doubte celui qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son cōpagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal: le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portée. Elles se laissent tetrer aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent égalemēt la bēchée à leurs petits. Vlysse est aussi bien r'appellé par les rochers d'Iraque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son païs, pource qu'il est grād: mais pource que c'est son païs. A quelle fin tend

ce discours ? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus trauaillees; comme vous voyez que les peres mesmes distribuant leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait cōpassion. Ainsi la vertu, qui voit quelques-vns de ses ouurages mal traitez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoy ne se peut-il faire qu'un biē soit plus grand que l'autre ? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre, ny plus plain que ce qui est plain. Vous ne pouuez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouuez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens; & de-là je conclus que la moderation est aussi loüable à se fâcher qu'à se réjouir.

V I. Ceste ioye n'a point dauantage sur vne constance qui ne s'ébranle point

aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gémissements. Ces premiers biens sont désirables, & les seconds merueilleux; Et néanmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; pource que tout ce qu'il y a d'incommode demene couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & nō pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; Mais comme vous les venez à peser, vous trouuez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descēd. Les choses que le vulgaire loue, & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent deuant. Celles qu'il estime mauuaises, donnent aux ames ceste mesme frayeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de sujet de se réjouir aux vns, il n'y en a point de craindre aux autres. La Raison seule, pource qu'elle ne s'affuictist point aux sens, mais leur commande, est immuable, & ne se reuocque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, com-

DE SENEQUE. 357

me vne chose droite à l'autre ; & par consequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite Raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont-elles raisons : elles sont donc droites. Si elles sont droites, elles sont égales. Car étant semblables à la Raison, elles sont semblables entre elles. Or ie dy que les actions sont semblables entre elles entant que l'Honneur & la Iustice les accompagnent, autrement il y a de la difference, selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse, ou vile, & generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur est tousiours égal : comme les gens de bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gens de biē : mais quelquefois l'âge les fait differer. L'un est vieil, & l'autre ieune : Quelquefois la forme du corps : l'un est beau, l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'un est riche, l'autre pauvre, l'un plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contemprible, bien à peine est connu de ses voisins : mais en ce qu'ils sont gens de bien, ils sont égaux. Lesens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauvais. Il ne sçait, ny ce qui est utile, ou inutile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçauoit que dire. Il ne peut ny preuoir les choses futures, ny se ramenteuoir les passees ; Et passant il n'en peut

358 LES EPISTRES

sçauoir les consequences : Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuite des choses, & ceste vniformité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de décider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas d'une chose mendrée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme : ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance : tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gens de bien; le salut du païs, & à ceux-là, elle s'achemine de propos delibéré. D'autres seconds, qui ne se monstrent qu'aux mauuaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrettement, auoir bõne grace en vne chaire: car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y a de la difference. Car les premiers sont selon Nature; comme, se resiouir d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature: comme estre dans les tourments, & ne gemir point, auoir

vne fièvre chaude , & se passer de boire. Et quoy dōc? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature? non; mais quelquefois le sujet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature; mais le Bien iamais, pour ce qu'il n'y a point de Bien sans Raison: or la Raison se range à la Nature. Qu'est-ce donc que Raison? Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souverain Bien de l'homme? S'accommoder à ce que Nature veut. Vo⁹ direz sans doubte, qu'une paix qui ne v'd iamais d'espee hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang; Et vne santé qui ne fut iamais ébranlée, plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouuerte, apres auoir esté long-tēps hors d'esperāce de guerir: Et que par mesme moyen il ne faut point doubter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une resolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous-vous abusez: les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité: Tous biens ont vn mesme but, qui est de consentir à

nature. Ce consentement est aussi grand aux vns qu'aux autres. Quand en vne assemblée nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'une voix se rangent à la même opinion. I'en dis de même des Vertus : Elles s'accordent toutes à Nature. I'en dis de même des biens ; ils s'accordent tous à Nature. L'un est mortieune, l'autre vieil, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, qu'elle ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut entré : vn autre est mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en passant son temps avec vne femme. Opposez leur à cest-heure ceux que l'espee a tue, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruine ; ou qui par vne longue contraction de nerfs, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps vn membre apres l'autre : on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures : mais c'est toujours vne mort. Les chemins par où elle vient sont divers : mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite : car en tous hommes généralement,

rallement, elle se limite en la fin de la vie. Le vous en dy de mesme des biens : l'un est parmy du sucre, l'autre parmy de l'absynthe : l'un a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoy que la maniere où ils travaillent soit différente, & que l'un marche à son aise en vne campagne raze, l'autre avec peine grimpe contre vn rocher ; ils sont aussi bons l'un que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont loüables, & ne marchent qu'avecque la Raison & la Vertu. La Vertu ne veut rien auoir d'inegal, entre les choses qu'elle auoit à soy ; & ne prenez pas ce que ie vous dy pour vne doctrine de Stoïques seulement. Epicure mesme fait deux sortes de Biens, desquels il compose ceste souveraine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien adiouter. Car cōme mettrez vous quelque chose en vn vaisseau plein ? le corps n'a point de douleur ; Que se peut-il adiouter à ceste insolence ? l'esprit n'a point de trouble ; que se peut-il adiouter à ceste tranquillité ? Comme le Ciel esclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuées, n'est point susceptible de plus grande lumière ; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa felicité du repos del'un & del'autre, quand

il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au cōble de ces desirs, & en vn estat qui ne sçauroit estre meilleur. S'il y suruiuent quelques delices exterieures, elle ne font point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait: mais elles le cōfissent, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand vn homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de ceste façon. Epicure en fait vne diuisiō pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme vn repos de corps avec exemption de routes incommoditez, & vn relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il cōfesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rāg il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremitez d'vne douleur. Il estoit sujet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neantmoins, il dit que le jour mesme qu'il auoit quelque accez de l'vne de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souuerain bien. Il s'ensuit donc

que ces choses quevous aymeriez mieux n'esprouuer point, & que toutesfois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous aduoüiez estre cherissables, loüables & dignes d'aller du pair avecque les plus grâds biens, sont estimees biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bien heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciez, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagréables, & laisserois les doux & les delictés. Les prosperitez sont plus aisees à conduire que les aduersitez à passer. Je sçay bien que le mesme iugemēt qui nous rend moderez en la bōne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée en une nuit que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue que celui qui apres auoir eu les iarrêts coupezz aura combatu sur les genoux, & ne se fera iamais voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on voit reuenir sanglāts, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des

acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnees, que ceux, qui bien qu'ils ayent aussi bien fait, toutesfois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans m'ërir ie ferois pl^s de cas de ces Biës à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'une bounalle continuelle a laissé languir en oisieté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois- ie celle de Murius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut? Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se laissa de regarder fondre sa main dans le feu, que Por- senna, p^{re}uenue d'un si bel acte, luy fist oster en despit qu'il en eust; Et pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais senty secousse aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre avec vne main perdue, qu'avec vne main armée. Et quoy donc, me desireray- ie ce bien? pourquoy non? comme aurois- ie le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer, sinon que ie pensasse estre mieux

à mon aise de bailler mes iambes à frotter à quelque Bardache desia vieil, ou me faire charouïller les doigts par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoy n'estimeray-ie Mutius bien plus heureux, qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eust presentee à quelque Operateur pour la manier ? Il r'accoustra tout ce qu'il auoit gasté, sans armes ; & tout estropié qu'il estoit, il mit fin à la guerre, & anec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.



EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

- I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.*
- II. Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.*

POUR commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche desia de l'Esté: Mais au lieu de s'eschauffer il se refroidit, & n'y a point encore d'assurance, pource que bien souvent nous retournons en Hyuer quand nous en pensons estre eschappez. Voulez vous sçauoir com-

me il est encore incertain ? Je ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu ; Vous ditez que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduotie, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand peine puis-je degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. I'ay ceste obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le liect. Pourquoi ne luy en aurois-je de l'obligatiõ ? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquesfois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis avecque vous: ie me transporte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demãdez si tout ce qui est bon est desirable; & dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'émecuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables: à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & ne voit-on point que iamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les estriuieres, ny pour auoir esté bien trauaillé de la

goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, & vous cognoîtrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y a quelque chose à desirer. Je voudrois bien n'auoir point la torture : mais s'il faut que ie l'aye, ie souhaitterois la pouuoir souffrir en homme d'honneur & de courage. I'aymerois mieux la paix que la guerre, & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Je ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade; toutefois s'il m'arriue de l'estre, ie desireray de pouuoir (mais avec resolution) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, & forcer mon intemperance d'obeir au regime qui luy sera prescrit. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables, mais bien la Vertu, qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que ceste patience aux aduersitez, c'est chose qu'il ne faut ny trop fuir, ny trop desirer; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose qui ne soit puremēt bonne, tranquille & hors de tout ce qui nous peut broutiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur auis. Pourquoi? premierement, pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bōne & ne soit point desirable. 2. Si la vertu est desirable, il faut que tout Biē le soit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de

la Vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point ? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appelons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'essprouuer avec eux ; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, s'ouure l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut auoïr autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité : Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte ; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable ; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela cōsiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits ? Il est des vœux qui se font ouuertement, quand la chose qu'on demande est spécifiée : il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Comme ie me desire vne vie honneste, c'est chose qui cōsiste en plusieurs actions. Là dessous est

le tonneau de Regulus, le poignard de Carton, le bannissement de Rutilius, & ce breu-
uage empoisonné de Socrate, qui de la pri-
son le fist monter au Ciel. Tellement que
quand i'ay desiré vne vie honneste, i'ay par
mesme moyē desiré le tonneau, le poignard,
le bannissement, & le poison, parce que ce
sont choses sans lesquelles il est quelques-
fois impossible de viure honnestement.

O terque quaterque beati!

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer
cette mort à quelq'un, & de confesser qu'il
y a sujet de la desirer? Decius se deuotit
pour la Republique; & donnant des espe-
rons à son cheual, alla chercher la mort dās
les espèces des ennemis. Son fils par vne e-
mulation genereuse de la Vertu paternelle,
avec paroles solennellement conoctées, &
desia comme hereditaires en sa maison, en
fist de mesme, ne se souciant d'autre chose
que d'appaiser les Dieux par la Victime
qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous
que furent fondées ces resolutions glorieu-
ses de l'une & de l'autre, que sur l'opinion
qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable
qu'une bonne mort? Il n'y a dont point de
doute, que la plus belle & la meilleure
chose du monde ne soit que de mourir en
quelque entreprise vertueuse, & par un
acte memorable consacrer son nom aux

370 LES EPISTRES

siècles à venir. Vous pensez, quand un homme résiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serve que d'une Vertu, pource que la Patience est celle qui paroît le plus en ceste action : vous vous trompez elles y sont toutes. Quant à la magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte jamais la place qu'elle a prise, & jamais ne démord ce qu'une fois elle a résolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de même : c'est une société qui ne se divise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de louable, il y en a bien une qui principalement en prend la conduite : mais c'est par l'avis de ses compagnes ; or depuis que toutes les Vertus approuvent une chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule, indubitablement elle est désirable. Et quoy ? Penseriez-vous que rien ne fut désirable que ce qui vient par le ministère des voluptez & du repos, & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte ? Il y a des voluptez melancoliques, & des vœux plus célébrables par adoration

que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Regulus ne desirast d'estre bien-tost de retour au supplice, qui luy estoit reserué par les ennemis ? Prenez l'ame de quelque grand personnage, & pour quelque temps laissez les opinions populaires : representez-vous la vertu telle que vous deuez penser qu'elle est belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillers & des roses; mais que nous la seruions avec le sang & la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de ceste venerable poitrine, & courageusement agrandissant la playe, que le coup n'auoit pas fait assez profonde. Que luy direz vous ? Que vous plaignez son inconuenient, ou que vous louiez sa resolution. Il me souuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de toute apprehensio, & qui n'a iamais contesté contre la Fortune, est vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui lui face noise, ny qui par menace ou attaque luy donne suiet d'esprouuer comme il a le courage en bonne assiette, mais croupit en l'oisiuete d'un repos continuel; ce n'est pas tranquillité *Malitia est*. Attalus le Stoïque disoit ordinairement, Qu'il ay moit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté : mais ie ne dis mot : cela va bien. On me fait

mourir : mais ie ne gemis point : cela va bien. Mais ie parlerois indignement d'une chose si honneste & si graue de luy donner vn nom si delicat. Je suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne fera-ce chose desirable, non que le feu me bruste, mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu : & iamais les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.



EPISTRE LXVIII. ARGUMENT.

- I. Il blasme la vie trop solitaire.*
- II. Quelles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*
- III. La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.*

JE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraite; mais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en monstrent.

l'exemple : mais vous y trouuerez l'un & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se méfient de toutes Républiques, ny continuellement, ny sans fin : & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'une République digne de luy, qui est le mode, en quelque part qu'il face la retraite, il est tousiours en la République; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais; & porté dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grâds du monde ont esleues pour l'ostentatiõ de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reuiens à cest' heure à ce que i'auois commencé de vous cõseiller; que la retraite que vous voulez faire soit secrète. Ne publiez point que c'est pour Philosopher: trouuez lay quelqu'autre pretexte: dittes que vous vous trouuez mal, & que vo^s vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de trauailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme: autrement vous ne saurez pas d'estre suivi. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils

voient la porte ouuerte , & elle est close, ils crochettent les serrures pour y entrer. Il n'y a rien qui sollicite plus vn larron que ce qui a est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdaud à qui ce qui est tenu secret ne face ouurir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que ne se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'un s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-ie? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesmes. ConteZ vous vos veritez, & vous accoustumez à les oïr. Si vous sentez quelque chose en vous, ou plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est dequoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & pource l'un se fait vomir, pour se d'escharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desseche par abstinence: l'autre se

purge : l'autre, qui est gouteux, se garde du
 vin & du bain: Et quoy qu'il en arriue,
 nous ne nous soucions pas du demeurant,
 pourueu que nous remedions à ce qui nous
 presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame
 des parties interessées, qu'il est question de
 guerir. que fais-ie quand ie me repose ie pā-
 se mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied
 enflé, vne main liuide, ou les nerfs dessechez
 de quelque iambe r'accourcie, vous ne trou-
 ueriez point mauuais que ie ne bougeasse
 d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma
 guerison. I'ay vn mal plus grand que tout
 cela, mais ie ne le vous puis monstrer. L'ab-
 ccez est interieur, ie ne veux point que vous
 me donniez de loüanges, & que vous me
 preschiez que ie suis vn grand homme, que
 i'ay tout mesprise, que pource que les folies
 de ceste vie m'ont despleu, ie m'en suis
 voulu separer. Rien ne m'a dépleu que
 moy-mesme. Vous n'avez que faire de ve-
 nir à moy pour y profiter quelque chose.
 Vous-vous trompez de penser que ie vous
 doine donner du secours. Ce n'est pas vn
 medecin qui se tient ceaus, c'est vn mala-
 de. I'ayme bien mieux, quand vous parti-
 rez d'aneque moy, que vous disiez, i'esti-
 mois cét homme là bien heureux, ie le re-
 nois pour homme bien suffisant: i'auois
 porté les oreilles ouuerres, mais il m'a trō-
 pé: ie n'ay rié veu, ny rié ouï, qui m'ait con-

tenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner.
 Si vous vous en allez avecque ceste opiniõ
 de nous; si vous en partez de ceste façon,
 ie suis bien: i'ayme mieux que mon repos
 soit excusé qu'enuie. Vous me direz à cest'-
 heure; Et comment, Seneque, me recom-
 mandez-vous le repos? Vous tenez le lan-
 gage d'un Epicurien. Ie vous recommande
 le repos; il est vray: mais c'est vn repos où
 j'entends que vous ayez des occupations
 plus belles & plus laborieuses, que celles
 que vous auez laissées. Estre toujours à la
 porte de quelque grand, tenir vne liste des
 vieillards qui n'õt point d'enfans, auoir du
 credit en cour, ce sont choses suiettes à l'é-
 uie, de peu de duree, & à quoy, sans arriuer,
 vn homme d'honneur se fait tort de s'arre-
 ster. Cestuy-cy a plus de reputation au Pa-
 lais que ie n'ay: cet autre est mieux sauuy: ie
 ne puis auoir tant de train que l'un, ny tant
 de faueur que l'autre. Il ne m'en chaut que
 tout le monde me vainque, pourueu que ie
 vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous
 eussiez prins il y a long-temps le chemin
 que vous prenez à cest'heure! Mais c'est la
 coustume d'attendre à deuiser de la felicité
 de la vie, qu'on soit en la presence de la
 mort. Quoy que ç'en soit, contentons
 nous d'auoir esté si longs, & ne differons
 plus à l'Auenir: puis que nous n'auons vou-
 lu croire la raison de beaucoup de choses.

qu'elle nous disoit estre superflus, & ridicules, croyons - en l'experience que le Temps nous en a donnee.

III. Faisons comme ceux qui sont partis tard, & veulent regagner le temps. Piquons: nous auons vn âge le plus propre du monde à cest estude. Il a jetté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les éteindre du tout. Oüy: mais quand feray-je mon profit d'une chose que ie commence d'apprendre, quand ie suis prest de mourir? Si vous n'en tirez autre commodité, vous en mourrez plus homme de bien: Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celui qui par la cognoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a perdu la fougé de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons, pour l'employer à l'aquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.

EPISTRE LXIX.

ARGUMENT.

I. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Ame dans le Vice.

II. Le Sage medite continuellement la mort.

I. **I**En'approuve pas que vous changiez souvent de lieu, & que tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre sans faire autre chose que d'estre toujours par le chemin. Premièrement, pource que tous ces voyages tesmoignent un esprit mal arresté. Vous ne pouvez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours apres les nouveautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Apres ceste raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuvent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée ne veulent point d'interruptiō. Dōnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois ils ont tāt pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles à de meilleures parolles que celles qu'elles ont oüyes par le

passé. Vous ne sçauriez sortir, que vous ne rencontriez quelque chose qui r'allumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de riē voir qui nous la ramentoie, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à seigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les obiets que vous leur auez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages: Il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sās payer: mais aupres de la Vertu chacun vit à ses despens, & sur sa bource. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de lōgue main les a tellement enfléz, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrōs faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en vne

choses , & y tenons tousiours l'esprit bandé : tout ce que nous pourrions faire ce sera de la mettre à quelque chose pres de la perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation , ny autre exercice que de vous preparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'envoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle , comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout revient à vn : c'est vne parolle tres-mal dite , & vrayement digne de la bouche des ignorans , où elle est ordinairement, Qu'un homme est bien-heureux de mourir de sa belle mort: Et puis vous pouvez penser encore vne autre chose , que vous ne pouvez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eu le téps que vous deniez auoir. Vous ne laissez rien du vostre : ce qui demeure est pour les autres.

::***:***:***:***:***:***

EPISTRE LXX.

ARGUMENT.

I. La vie passe sans qu'on s'en aperçoive.

II. Qu'on doit quelquefois desirer la

*mort, & ne la fuir i jamais : il n'im-
porte pas de mourir tost ou tard,
mais de bien ou mal mourir.*

*III. Qu'il ne faut point conseruer la
vie par une action lasche.*

*IV. Si on doit attendre ou preuenir la
mort.*

V. D'où viët l'apprehension de la mort.

*VI. Que les meditations de tous les
accidents humains horsmis de la
mort, peuuent estre superflues.*

*VII. Que les gens de basse condition
ont mesprisé la mort aussi bien que
Caton, & que les autres grands per-
sonnages.*

I. *JE suis allé visiter vos Pompees, qu'il y
auoit long temps que ie n'auois vus.
Ils m'ont tellement representé mes ieunes
ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de
partir, & que i'y deuois encores faire ce
qu'autresfois i'y auois fait. Nous laissons
la vie derriere nous, & comme à ceux qui
font en la mer.*

Les villes & les châps loin des yeux se reculent.

*Ainsi en la rapide vitesse des années, nous
perdons premierement nostre Enfance, puis
l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune
homme & le vieil aux confins des, deux*

aages, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse mesme; et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons nous que ce soit vn escueil; Sors & mal-aisez que nous sommes? C'est vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui de ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de suiet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoir estre bien long. Car aux nauigations (comme vous scauez,) quelquefois faute de vent nous sommes si lōg-temps à bransler sur l'eau, que la bonnaïe nous importune: & quelquefois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquefois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller: & quelquefois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bien-aises de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie,

comment & ce qu'il doit faire. Je pense tousiours quelle sera sa vie, non combien longue. S'il se voit pressé d'incommoditez, & de trauerses qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité: mais aussi-tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut ietter l'ancre. Ce luy est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'une chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien, ou mourir mal. Qui meurt bien, se met hors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodiot parla plus en femme qu'en homme, qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauuage, comme quelqu'un de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'un homme viuoit, il ne se deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que-quand ie serois asseuré de les auoir en faisant vne si

vilaine confession de ma lâcheté, j'aime-
rois mieux ne les auoir pas. Pourquoy con-
sidereray-je plutost, que sur celuy qui vit la
Fortune peut toutes choses, que ie ne con-
sidereray que sur celuy qui sçait mourir la
Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant
que quelquefois, encore que ie me voye la
mort toute asseurée, & que ie sois sur le
point de receuoir le supplice qui m'est de-
stiné, ie ne presterey point la main à ma
punition: C'est vne folie de mourir, de peur
de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit
tuer, ayez patience: pourquoy le preuenez-
vous, & pourquoy vous faites vous procu-
reur de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous
portez enuie à vostre bourreau, ou que
vous luy voulez espargner sa peine? Socrate
pouuoit bien preuenir la ciguë par l'absti-
nence: & cependant il fust trente iours pri-
sonnier, attendant la mort d'une heure à
l'autre, non pas en ceste intention, que tout
estoit possible, & qu'en si long espace de
temps, il y auoit place pour beaucoup
d'esperances, mais pour se conformer aux
loix, & ne retrancher rien à ses amis du
peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

IV. Quelle contrariété d'opinions est-ce
de mespriser la mort, & auoir peur de la
prison; Scribonia, femme d'honneur, fust
rante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi
petit iugement, que de grande maison? Qui
se promettoit plus, qu'en son siecle il n'e-
stait

estoit permis à personne d'esperer, & plus
 qu'en quelque siecle qu'il fust, vn si mal-
 habile homme que luy ne pouuoit iamais
 auoir. Cōme il eust esté rapporté du Senat
 dās vne litiere, tout mal-fait, & malaccō-
 pagné, (parce que tous ses plus proches le
 renās, non plus criminel, mais desia mort,
 l'auoient malheureusemēt abandonné: il
 cōmença de prédre aduis s'il deuoit attēdre
 la mort ou se la dōner. Surquoy Scribonia
 luy ayant demandé quel plaisir il auroit à
 faire la besongne d'vn autre; il la creut; il se
 fit mourir, & fit bien; Car ayāt à mourir au
 bout de trois ou quatre iours à l'appetit de
 son ennemy, c'estoit bien faire sa besongne
 que de viure pour attēdre sa cōmodité: Ce
 n'est donc pas chose qui se puisse vniuersel-
 lemēt decider, si me voyant menacer de la
 mort par quelque violence exterieure, ie la
 dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup
 de raisons d'vne-part & d'autre. Si de deux
 morts qui s'offrent l'vne est douce & l'au-
 tre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie la main
 sur celle qui aura moins d'incommodité?
 Comme pour m'embarquer ie choisiray le
 nauire où ie me dois mettre, & pour me lo-
 ger ie prendray plustost vne maison que
 l'autre; i'en feray de mesme de la mort.
 Ayant à quitter le monde, ie prendray le
 chemin qui me semblera le plus beau pour
 en sortir. Et puis, comme la plus longue vie

n'est pas tousiours la meilleure , ainsi la mort la plus lōgue est tousiours la pie. Il n'y a chose où l'esprit doive plustost suiure sa fantasie qu'en la mort. Qu'il sortedu costé que son humeur le pouit ; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise dauantage, ou qu'il ayme mieux quelque breunage qui luy bouche les veines ; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de sa seruitude de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde, mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous auez eu faute de cœur ; un autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait ; & un autre encore qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse, & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur une deliberation que quand vous l'aurez executée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous ? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez : autrement vous trouuerez tousiours quelqu'un qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y en'aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre la vie ; Que c'est impiété d'estre

meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoivent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons une infinité pour en sortir. A quel propos me reserveray-ie aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy ? Si parmy les tourments mesmes, i'ay moyen de m'ouurir le passage & me faire faire place : s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher ? Le poinct seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle nerient personne. La condition des hommes est bõne en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure ? vivez. Vous en fachez-vous ? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu ? Vous vous estes si souuent fait ouurir la veine, pour vous alleguer d'une douleur de teste, ou pour vo^s descharger de quelque abõdance d'humours. Ne pèsez pas qu'il vous faille faire quelque grãde playe qui vous déchire tout ce que vo^s aués dãs le corps. La pointe d'un caninet vous fera l'ouuerture d'une liberté.

perpetuelle, & par vne piqueure vous vous mettrez hors d'apprehension à tout iamais.

V. A quoy tiét-il donc que nous y allions si lentement? C'est que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous fera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison, que quelques incommoditez qu'il y reçoient il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maistre de vostre corps? Demeurez-y comme tousiours prest à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre; Et vous la laisserez auecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences?

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire: car toutes les autres peuuent estre superflües. Parce que ie me seray preparé contre la pauuereté, peut-estre ie seray riche tant que ie viuray: ie me seray pourueu d'armes cõtre les douleurs, & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en seruir: ie me seray fortifié de resoliõs, encore que la fortune me fust perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis;

& ils viurent tous plus que moy. La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains avec elle.

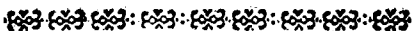
VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en ceste captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre son ame avecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouuerture que l'espee auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul: en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secousse magnanime & vigoureuse, se sont arrachez aux outrages de la Fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantasie, ny faire election des instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu de Bestiaires, vn Alemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, seignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit defaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachée, & se le fourra

tout dans la gorge ; si bien que par l'em-
 peschement de sa respiration il se fit sur
 l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans
 mentir faire vne vergongne à la mort. Je
 sçay bien que vous me direz, que le parfum
 n'en estoit gueres bon. Mais comme sçaura
 mieux monstrier vn homme la faute de son
 iugement, que de faire le degousté, quand
 il est question de mourir ? Il faut auoier
 que cét homme, qui auoit le courage grād,
 meritoit bien qu'on luy remist l'elecction
 de la mort en sa liberté. Comme pensez-
 vous qu'il se fust brauement seruy d'une
 espee, & comme couragement il se fust
 ietté dans la mer, ou précipité d'un rocher
 en bas, s'il en eust eu le moyen ? Quoy que
 despourueu de toutes choses il trouua de-
 quoy se bien faire, & nous apprit que pour
 mourir il ne faut autre chose que le vou-
 loir. Que chacun iuge de ceste action ce
 que bon luy semblera : mais pour moy, ie
 tiendray tousiours ceste maxime, Que la
 mort n'a point de vilenie si puante qui ne
 me sente mieux que tout le musque & tout
 l'ambre gris que la seruitude sçauroit au-
 uoir. Puis que i'ay commencé par les ex-
 emples de gens de basse qualité, i'y conti-
 nneray, pour obliger ceux de qui la con-
 dition est meilleure à se demander quelque
 chose dauantage quand ils verront qu'une
 chose qu'on estime si terrible est mespri-
 see par les hommes du monde qui sont les

plus mesprifez. C'est vne opinion dont nous fomus abreueez de longue main, que ces Catons, Scipions, & autres leurs semblables que nous admirons font au delà de nostre imitation : Mais ie vous veux monſtrer que pariny ces maraux deſtinez au combat des beſtes, il ne ſe trouuera pas moins d'exēples de ceſte vertu, que pariny ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long temps qu'un belifſtre qu'on enuoyoit dans vne charrette avecque des gardes, pour le ſpectacle du matin, ſeignāt d'auoir ſommeil & de chercher vn lieu pour ſe re- poſer la teſte, trouua moyen de ſe la paſſer entre deux rais, & ſ'y tint ferme, iuſques à ce que la rouë qui tournoit luy euſt tords & rompu le col. Il eſchapa du ſupplice par la charrette meſme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonte de ſortir, il n'eſt rien d'aſſez fort pour l'en empeſcher. La Nature ne nous garde point ſous la clef. Ceux que la neceſſité de ſortir du monde laiſſe en liberté de choiſir la porte, peuuent prendre celle qui leur plaira. L'election ne peut eſtre qu'en la multitude : quand les occasions ſont difficiles, il faut prendre la premiere venue pour la meilleure. Quand ce ſeroit choſe de quoy iamais on n'auoit oſiy parler : l'eſprit ne manquera pas à qui aura du courage aſſez : vous voyez que ces

cherifseſclaues meſmes ſ'eueruent quand la douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent ne ſçauroient eſtre ſi fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne ſoit le train d'un galant homme, d'auoir fait la reſolution de mourir, & tout enſemble trouué le moyen de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de ſemblables exemples, ie vous en vay dire encore vn. La ſeconde iournee du combat naual, vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy pique, pour ſe battre contre vn autre, ſe la mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-il pas eſté bien laſche de ſe reſeruer à des tourmens ſuiuſ de la riſee de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de ſ'en garétir? & bien mal aduiſe d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main? Ce ſpectacle fut d'aurant plus grand, que l'exéple de mourir fut trouué plus honneſte que celui de tuer. Et quoy donc? pourquoy ne feront les gens d'hōneur, fortifiez par la meditation, & par le diſcours de la Raiſon contre les choſes caſuelles, ce que font des hōmes perdus & criminels? C'eſt par la Raiſon que nous ſçaons que par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne vient iamais, que par vn effort, & qu'il ne peut chaloir où commence vne choſe qui doit venir infailliblemēt. La meſme Raiſon

nous exhorte, Que s'il se peut faire nous mourions sans douleur. Sinon que nous facions comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous desgager. La violence pour viure, est chose mal honneste; mais quand il est question de mourir, on ne scauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vsfer.



EPISTRE LXXI.

ARGUMENT.

- I. Pour prendre un bon conseil il faut auoir un but, qui doit estre le souverain Bien.*
- II. Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste.*
- III. La Sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.*
- IV. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaises fortunes.*
- V. Qu'on ne doit point resister à la mort.*
- VI. La Philosophie nous mōstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.*
- VII. Qu'on trouue la Felicité aussi*

bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.

VIII. Description d'un homme sage.

IX Definition de la Vertu.

VOUS ne cessez de me faire descōsultations, & ne prenez pas garde qu'il y a biē du chemin entre vo^r & moy Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fissiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escriis, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut dōc prédre conseil d'une chose plustost que le iour qu'on la veut faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point mesme de l'exécution.

I. Or ie m'en vay vous apprédre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez scauoir ce que vo^r deuez ou fuir, ou desirer, iettez aussi tost les yeux sur le souverain Biē, & vous souuenez quelle profession de vie vous-vous proposez de faire : car à ceste regle se doiuent conformertoures vos actiōs. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes asseurez de la forme

du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que vous voulez represêter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous delibérons de la vie par les pieces, & iamais engros. La premiere chose que doit faire vn hōme qui veut tirer vne fiesche; c'est de sçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit desirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites, c'est force que la Fortune y ayt beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir, comme quelquefois il nous aduient de demander ceux qui sont auprès de nous; ainsi le plus souuent faisons-nous de ce qui est le souverain Biē. Il est tout aupres de nous, & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles, pour vous faire entēdre que c'est; ny ne vous brouilleray point l'esprit d'une diuersité d'objets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

II. Que me seriroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdivisions, puis que tout d'un coup ie vous puis dire: Le souverain Bien est ce qui est hōneste, & ce que vous admirerez davantage, il

point d'autre bien que ce qui est honneste : tous les autres ne sont ny vrais ny legitimes. Si vne fois vous imprimez ceste opinion, & deuenez amoureux de la Vertu (car de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de riē, si triste & si miserable, quelque opinion que les autres en aient; qu'elle ne vous face trouuer du repos & du plaisir. Les tourmens mesmes, si vous vous y troublez moins que celuy qui les vous fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous serōt des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces, si vous les rehauffez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable, Que ce qui n'est point bien ne peut estre honneste, & que lors toutes incōmoditez se peuuent iustement dire bonnes, quand elles sont d'vntes honnestes par la presence de la Vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres, & choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons; dequoy ie ne m'esbahy point, parce qu'ils ne iettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame; & ils par-
 leront d'un homme comme d'un Dieu.
 Prenez vous donc, Lucilius, & me laissez
 ceste race de Philosophie pedants,

qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramènent aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez vous à ces premiers maistres. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit, Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez vous estre heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die: s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en face, quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la Vertu soit avecque vous. Voulez-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a ceste opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste, & que ce qui est Honneste, en quelque suiet qu'il soit, n'est jamais susceptible d'inégalité.

IV. Et quoy donc? il ne peut chaloir si Caton est Pretcur, ou s'il ne l'est pas : s'il gagne la bataille de Farfalle, ou s'il la perd : Ce bien, de demeurer inuincible en vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de reuenir Victorieux à Rome, pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoy ne seroit-il aussi grand? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne : Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite : elle est tousiours d'vne taille. Mais Pompee sera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat même, pourtant les armes duquel il faisoit son auât garde, seront tous defaits en ce cōbat; & la ruïne d'vn si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois? Je veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la vailleure de ses suiets, opiniastrez à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puissent garétir; Je veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la cōtinuation des mauuais succez, & qu'en Afri-

que Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours eue auparauant; Il y a long temps que Catō a donné ordre à sa seurète: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu. Que voulez vous faire? c'est vn rebut qu'il faut cōter parmi les autres. Il se desespere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté. Preteur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que iōier: la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il estoit par vne meditatio cōtinuelle graué ceste maxime en l'ame, Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoi sefut il troublé de la metatio de la Republique, qui luy sçauoit qu'il n'y a rien au monde, nō pas la terre; non pas le Ciel, non pas ceste contexture vniuerselle, quoy que Dieu misme la conduise, qui ne soit suiet à reuolution. Les choses ne sont pas eternellement en l'ordre où elles sont à ceste heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progres, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminuē chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entierement. Il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en même lieu quoy que ce soit.

400 LES EPISTRES

par interualles inégaux. Ce qui est ne fera pl^s & ne perira pas pourtāt, mais se resoudra. Ceste resolution nous semble vne mort, parce que nous ne regardons qu'aux choses qui sont pres de nous, & que l'esprit offusqué des nuages du corps, & engagé en sa seruitude, ne peut pas donner iusques à celles qui sont plus esloignées. S'il le pouuoit faire, & se promettre que comme la mort a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa vicissitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choses ne cesseront iamais d'estre faites, defaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner ceste occupation à sa prouidence, il porteroit sa fin & celles des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caton aura couru de l'esprit les siecles passez & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nais & à naistre, est condamnée à la mort, Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estat, qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Histoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera tout bellement en famine, & les autres par la surprinse des despences, qui est

la ruine la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles, seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer, elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'une loy generale, mais se resoudre, ou qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, iouir de la compagnie des choses diuines; ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'eslargisse. Socrates disoit, que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Comme la Verité ne croist point; aussi ne fait la Vertu. Elle est en sa plenitude; il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc de quoy vous esbahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux

qu'avec election on peut receuoir, que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous-vous laschez à ceste opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est vn légage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme resolu parmi les douleurs est heureux: toutesfois non parfaitement, ny pleinement: mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de lui. La Vertu ne souffre point de diminution: là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, à qui les mains de-

mangent de se battre, & qui prend le moindre ennuy qu'on luy face; pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin, quand il faut aller chercher de la reputation?

VI. La Philosophie vous inspirera la même assurance, & vous baillera le même mespris de tout ce qui vous sçaura arriuer. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur, Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir cōme l'on veut, mais vne regle qui ne sçauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger, & non d'estre iugée, s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'un que l'autre; Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est vne même chose? Pour quoy nō? Je vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauuais estre en vn festin. Mais c'est,

quand à la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises : c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux-cy qui mesurent les autres à leur aune, ne sauteroient volontiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersitez, & les supporte, que celuy qui parmi les prosperitez, se conduit avecque discretion ; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune: mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux ; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez vous étrange ce que ie dis ? qu'estre lié, blessé, tué, brûlé, soient choses bonnes ? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est une gescine aux voluptueux, & le travail un supplice au faincant. Le delicat a pitié d'un homme actif, & l'ignorant de celuy qui estudie. Il en est de mesme des autres choses. Quand faime d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souuenons pas combien nous en connoissons à

qui ne boire point du vin, & estre esueillé au point du iour sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses là de qui nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles: mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage, pour faire iugement des choses qui sont grandes: autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau. Et cependant elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la Verité. Faites moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu depart à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Je m'assure qu'il m'auotiera qu'un homme qui magnanimement sup'porte le faix des aduersitez luy semble plus heureux, que celuy que la Fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouuelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaissent, se tenir de bout là où les autres sont par terre, c'est en ceste merueille que ie trouue vn iuste suiet de s'esbahir. Je ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on

406 LES EPISTRES

appelle aduersitez, il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent. qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit: sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point: il cōnoist sa force, & sçait biē qu'il a les espaules bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy qu'en quelque souche. Je sçay bien qu'il est composé de deux pieces, l'une irraisonnable, sensible aux morsures, aux brusleures, & aux douleurs: l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses resolutiōs. C'est en celle là que consiste le souuerain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut l'amen'a que des anxietez; & des anxietez, & inquietudes, quād il est plain. Vn rocher n'est pas immobile cōme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à se faire vertueux, & quelque prez qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encor au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine? & au lieu que tout d'une venuë, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques

à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sageſſe eſt accomplie, n'eſt iamais bien à ſon aïſe, que quand il fait quelque preuue genereuſe de ſa Vertu. S'il ſe preſente vne occaſion de faire quelque acte louïable, il va droit où l'Honneur & la Raiſon luy font ſigne. S'il y a des difficultez & des riſques, il paſſe par deſſus, & ne ſe ſoucie pas qu'on die qu'il a eſté mal-heureux, pourueu qu'on auoïe qu'il eſt hōme de bien. Je viens à ceſt heure à l'endroit où vous m'attédez; afin que vo^s ne penſiez pas que la Vertu que preſchent les Stoïques ſoit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, ſentira douleur, & bleſſura. En quoy conſiſte donc la miſere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à ſentir douleur, & à bleſſer? Rien moins: Ce qui la cauſe c'eſt quand l'eſprit troublé par ces incommoditez, eſt reduit à ſe confeſſer eſclaue du corps, & à murmurer contre ſa condition. C'eſt bien choſe indubitable, que le Sage demeure maiſtre de la Fortune par ſa vertu: mais il en eſt aſſez, qui font profeſſion de l'eſtre, à qui bien ſouuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehenſions. Mais c'eſt noſtre; faute d'exiger des eſcoliers ce qui n'appartient qu'aux maiſtres. Je louë bien ce qui eſt bon, & me conſeille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre

la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée; & d'autres qu'elle ne sçauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégraissée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises n'en sçachent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste - cy ne descend iusques au fonds, & sejourne, pour auoir loisir d'agir dans l'esprit; ce qu'elle y opere n'est pas teinture, c'est vne tache, & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu; ou pour le moins que sans Vertu rien ne se peut appeller Bien; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que ceste Vertu? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & despotillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion, ou fuir, ou desirer. Quiconque aura ce iugement, ne fera point difficulté de
 declarer

declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles quād elles ont passé par les mains de la Vertu. L'auotie que les biens du corps sont bons au corps; mais ils ne le sont pas generalement. Et bien qu'on leur puisse donner quelque paix comme à choses suictes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est Bien: Aussi ne feront-ils pas égaux les vns aux autres. Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux mesme qui sont profession de Sagesse, il y a bien de la difference. Les vns en sont desia si auant, qu'ils osent bien hausser les yeux, pour regarder la Fortune, mais ce n'est pas sans ciller, parce que l'esclat de sa pompe les esblouit. Les autres qui sont paruenus au dernier degre, ont de la confiance, & entrent en contestation avec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées, ne sont iamais fermes: tantost elle s'entr'ouurent, tantost elles panchent, tantost elles se croulent, & tantost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'esuertuer. Car il ne scauroit y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous auez quitté ceste besogne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'auiez laissée. C'est à recommencer tout de nouveau. Pressons donc, &

perseuerons : il y a plus à faire qu'il n'y a de fait : il est vray que c'est desia quelque profit , que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne desire avecque plus de passion : Je croy bien aussi que de vostre costé vous y auez du zele , & que vous y marchez de bon pas. Despechons-nous , afin d'auoir du contentement à viure : car autrement , avec assez peu d'honneur , que pouuons nous dire , sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous voyons que des ordures & des saletez ? Sur tout , faisons que ce que nous auons de temps , soit tout à nous : ce qui ne peut estre , que nous mesmes ne soyons premierement à nous. Quand sera-ce que i'auray du courage assez pour mespriser l'une & l'autre Fortune ? Quand sera-ce , qu'apres auoir mis toutes mes passions sous le pied , ie pourray dire ceste parole glorieuse , I'ay vaincu. Demandez-vous qui ? Non les Perses , non les extremités des Medes , ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au delà des Daces : Mais l'Ambition , l'Auariance , & la crainte de la mort , qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.



EPISTRE LXXII.

ARGVMENT.

- I. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure & estre continuée.*
- II. *La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*
- III. *Différence d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

I. **I**E sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit ressouuenir. mais il y a si long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps. Notre esprit a besoin d'estre souuent déplié, pour remuër ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autrefois, car c'est chose qui merite biẽ qu'on y pense. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mettre la peine. Il est des choses qui sepeuent

escrire en coche, & d'autres qui veulent le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons : pour vne il en vient vne douzaine ; & puis nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient : si ie me suis tiré vne fois d'un borbier où ie suis, ie m'en vay deuenir vn grand escolier.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire : mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin ; & que nous ne ferions autre chose iulques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme scauroit auoir, c'est vne estude où nous ne scaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompue. Elle fait cōme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tendue. Elle reuiert à son commencement. Il faut resister aux occupations & les remettre aux armoires, plustost que les estaller. Quand vne estude est salutaire, il n'y a point de tēps qui ne luy soit propre : Mais la plus-part.

n'estudient pas aux choses pour lesquelles il faut estudier.

Il Quelque empeschement qui suruienne, il ne troublera point vn esprit qui se sera mis en bon estat: Ceux qui n'y sont pas, ont encore des trauersés: le contètement du Sage est d'une contexture si bien entre-lassée, & d'un assemblage si fort, que la Fortune n'a point de pouuoir assez pour le rompre: en quelque tēps, & en quelquepart qu'il soit il est tousiours à l'abry, parce qu'il ne dépēd que de luy même, & ne met point ses esperances en la faueur. La Felicité luy est domestique: elle sortiroit si elle entroit; mais elle n'est chez luy. Il ne se peut faire quelquefois il n'entreuienne quelque chose: mais ce n'est qu'une esgratigneure, qui luy prend vn peu de dessus la peau: il peut bien auoir des incommoditez, mais son bien principal est tousiours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé, ny si sain, à qui quelquefois il ne sorte quelque pustule, ou quelque bube: mais cependant, l'intérieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre vn qui est parfaictement sage, & vn qui est apres de l'estre, que d'un homme sain, & d'un autre qui releué d'une longue & dangereuse maladie pense estre guerri, pource qu'il luy est bien amendé. Cestui-cy, s'il ne se gouuerne biē sent des pesâteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le

liet. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorti, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps; & celuy qui la vous a rendue ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer guerir vne autrefois; vn esprit guerri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guerri? S'il a son contentement en soy-mesme: s'il y a son assurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, en sont nullement considerables en l'establissement d'une vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait de quoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de ceste similitude. Auez vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir

d'auoir auallé le premier morceau, pour ouvrir la gorge à receuoir l'autre? Nous ne sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi-tost en bas, sans la gouster, pour nous en reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plain; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne montre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vne establis. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre, L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cet abisme sans fonds, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encor vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main: mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ne ny glissent: Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pas hors des vagues, mais se peuuent voir en

pire estat, qu'ils ne furent iamais: n'em-
brassons rien qui nous embarrasse, fer-
mons la porte aux affaires: Si elles entrent
vne fois, elles en mettront d'autres en leur
place deuant que de sortir. Remedions y
de bonne heure: la fin n'en sera pas meil-
leure que le commencement.



EPISTRE LXXIII.

ARGVMENT.

- I. Les Sages honorent dauantage les
Rois & les Magistrats, que ne font
les Courtisans, l'Ambition desquels
n'a point de mesures.*
- II. Les Sages sont plus obligez aux
Rois du bien de la Paix, que le re-
ste des hommes.*
- III. L'homme de bien est semblable à
Dieu.*
- IV. Par quel moyen on peut deuenir
homme de bien.*

I. C'Est vne opinion mal fondée à mon
Caduiss, de penser, que la Philosophie
rende ceux qui la suiuent refractaires, &c

contempteurs des Rois & des Princes , &
 generalemēt de tous ceux qui sont au gou-
 uernement del'Estat. Au contraire, ie n'en
 trouue point qui les respecte dauantage,
 comme certainement ils en ont beaucoup
 d'occasion. Car à qui est-ce que les Magi-
 strats font plus de bien, qu'à ceux qui par
 leur Sage administration ils donnent moyē
 de viure en repos; & sous la tranquillité pu-
 blique, continuer la resolutiō qu'ils auoient
 prise de s'employer à la Vertu? Ne doit-on
 pas croire qu'ils honnorent, comme leurs
 propres peres, ceux qui leur sont cause d'un
 si grand bien; & pour le moins plus que ne
 sont ces esprits brouillés, à qui leurs mai-
 tres ne sçauoient tant faire de bien, qu'ils
 ne croient leur en estre deub de reste, &
 qu'en leurs comptes la mise ne soit tou-
 iours plus grande, que la recepte? Vne libe-
 ralité n'est pas si tost en leurs mains , qu'ils
 n'en attendent vne autre, comme si le
 manger leur faisoit venir la faim. Or il est
 impossible que celui se souuienne de ce qu'il
 a receu, qui se prepare encore à recevoir. Le
 plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est
 l'ingratitude. Adioustez à cela, pour vne re-
 gle qui n'a point d'exception, Que ceux
 qui sont du monde & de la Cour, regardent
 tousiours ceux qui sont plus, & iamais ceux
 qui sont moins. Vn qui les precede, les ges-
 ne plus qu'un nombre infini qu'ils precede.

418 LES EPISTRES

dent, ne les refiouit. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder iamais derriere soy; & non seulement del'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin, mais qu'ad vn esprit pur & net, a laissé le Monde, la Court, & les affaires; pour s'adonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en ceste affection il n'est plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoit des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instructiō l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde lui donnent moyen d'en faire les exercices luy sont en vn mesme rang. Il les reuere esgalement ouy: mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection; qui vous dit le cōtraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune sont ceux qui ont chargé des choses les plus precieuses; Vn marchand plus qu'un passager; & entre les marchands, deux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la consenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour sa bourre, que pour autre chose; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vnuer-

sel, si est-ce, qu'il semble toucher aucunement de plus prez ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauerséz en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien; Sinon que peut-estre vous estimez le Sage si desraisonnable, que pource que la paix est vne chose commune, il ne veuille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'esclaireront pas pour moi seul: Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligatiō. I'en ay aussi de mesme aux saisons de l'annee; & à Dieu qui les tempere: Et neantmoins ie ne suis pas si presōptueux, de croire que ce soit en ma faneur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice mal aduisée des hommes a fait ceste differēce de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pēse riē auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au cōtraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avecque lui: Comme de fait ce qui les rend cōmunes, c'est le droit

que chacun a de s'en seruir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'une chose, que cela ne la vous rende cōmune: mais ces biens qui sont grāds, & qui veritablement se pouvant appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en n'emporte pas sa piece: ils sont possedez tous entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribucion de viande, & en telles autres choses qui se prennent avec que la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cotisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de connoistre bien ce qu'on doit, & le bien payer. Or quelquefois pour estre quitte, il suffit de l'auoier. Le Sage donc aduotiera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & de quoy pouoir sans diuertissement, aux occupations publiques.

employer son temps à sa discretion.

O Melibée, &c.

III. Si Titire a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist; quelle deuons-nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Ie le vous dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextius disoit ordinairement, que Iuppiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iuppiter a bien plus de quoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bōs l'un que l'autre. Vous ne direz pas que celuy soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'à Iuppiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long tēps; Ie vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pour ce que sa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieillesse decrepise, n'est point plus heureux que celuy de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'an-

422 LES EPISTRES

nées, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Je vo^y auoit que tout est à Iupiter, mais il en baille la iouissance aux autres. Toute la commodité qu'il entire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi cōtēt de voir les richesses possédées par les autres & en fait aussi peu de cas que Iupiter. encore il a cēt aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pource rangeons-nous à l'opinion de Sextius: suiuous le chemin qu'il nous mōstre: oyons le crier.

C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.

I V. C'est par Frugalité: c'est par Tempérance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le receuoir, & luy tēdre la main. Vous estonnez-vous d'oīr dire qu'un hōme de bien aille trouuer les dieux, Dieu vient bien trouuer les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point vn homme auoir l'ame bonne, que Dieu ne soit chez lui. Il y a dās les corps humains des semēces de Diuinité, lesquelles cultiuées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine; & par vne mauuaise, meurent incontinent, comme semées

en terre sterile, & marescageuse: tellement
que pour le bled qu'on pensoit auoir, la re-
colte ne fera que d'aubifoin & de pauor.



EPISTRE LXXIV.

ARGUMENT.

- I. L'Honneste est le seul bien de l'homme.*
- II. La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
- III. Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- IV. La Vertu n'a faute de rien.*
- V. Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
- VI. Comme il faut user des biens exterieurs.*
- VII. La Felicité ne dure pas long temps.*
- VIII. Comme il se faut fortifier contre les iniures de la Fortune.*
- IX. Loüange de la Vertu.*

*X. Qu'il ne faut point apprehender
les maux à venir.*

VOSTRE lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a refucillé d'un endormissement où j'estois, & m'a donné suiet de faire travailler ma memoire, qui certainement devient paresseuse, & commence desja de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honneste? Certainement celuy qui a ceste opinion bien gravée au cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & depend de la volonté d'autrui. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affigera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-vivans & desbauchez. Un autre aymera passionnement la femme de son voisin: un autre sera jaloux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouvera quelqu'un qui sera desesperé de n'avoir peu entrer en un estat; & quelqu'autre si empesché du sié, qu'il aymeroit mieux n'en avoir point.

II. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort; parce que de toutes parts elle nous

menasse, & que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne deslogeons ceste peur de nostre ame, il se faut resoudre de viure en alarme perpetuelle; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous, & tourner la teste aussitost que nous entendrons quelque bruit. Nous nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil, ou qui ont esté mis hors de leurs biens: tantost ceux qui ont fauté en leur abondance, qui est la pauvreté la plus fascheuse de toutes: tantost ceux qui ont fait naufrage; ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple, ou par l'enuie, qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'ils s'en doutoient le moins, ils se sont trouuez frappez, comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cet accident celuy qui se trouue auprès du blessé, n'est pas moins estonné que luy; tout de mesme aux inconueniens qui arriuent par vne violence extraordinaire, comme quelqu'un est accablé de mal-heur, les autres sont tellement abbatuz de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de

souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'esmeue, quand quelque orage surprend vn autre au despouruen. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffler vne fronde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous espouuente.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans despoillier ceste opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assuré. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besogne qu'il n'en sçauroit coudre. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté. C'est, de mespriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la Vertu.⁸ Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre biē au monde, c'est à luy de tendre le coin de son manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra ietter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des ieux, & que sur ceste cōpagnie vniuerselle du genre humain, elle espad des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les vns sont mis en piéces entre les mains de ceux qui tirent les vns contre les autres: Les autres partagés de mauuaise foy, les autres coustent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont: les autres escheent à ceux qui pensent ailleurs: Les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulent

des mains, pour auoir esté pris trop auidement; Et que de tous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas vn à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisez, cōme ils voyēt apporter toutes ces bagatelles, ils sortēt du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing avec ceux qui se retirent: on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise: c'est là que nous bouillons, que nous nous tourmentons. Nous pensons auoir trop peu de mains: tantost nous en regardons l'un: tantost nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'o iette assez viste. En ceste multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent: nous voudrions bien voller pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait faillie, nous pensons auoir fait vn grand coup. Somme, ou nous n'auons rien, ou si nous auons, c'est quelque chose de neant, qui nous a bien fait reccuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées: quittons la place aux frippons: Laissions leur leuer le nez en haut, plus suspendus eux mesmes,

que ce qu'ils regardent n'est suspendu devant eux. Quiconque se propose d'estre heureux, il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est Honneste : autrement, c'est force qu'il ait mauuaife opinion de la Prouidence diuine, pource qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gens de bien; & que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose, & de peu de durée au prix de tant de siecles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à point nommé ce qui nous est necessaire: tantost que nous n'en auons pas assez, & tantost que nous n'auons rien, que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait, que nous ne voulons ny viure ny mourir: nous haïssons l'un, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations sont irresolües; & quoy que nous ayons, nous auons tousiours moins que nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense, au dessus duquel il ne se trouue rié, ou ce seroit force que nostre volonté s'arrestast, ne pouuant passer plus auant.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien? pource qu'elle s'esouit de ce qu'elle a, sans desirer ce

qu'elle n'a point. Tout luy est grand, parce que tout luy suffit. Si vous ne ingez des choses de ceste façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieté; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de Valeur, parce qu'il la faut faire cognoistre par des effets, ny de Magnanimité, parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en desdaignant comme fanges tout ce que le vulgaire desire comme tresors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous fâchera de faire plaisir, & de le reconnoistre, comme de faire quelque besongne bien pénible, & bien difficile, parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir, & penserons plus à l'utilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'est point, ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme; parce qu'il est assez de choses, comme le plaisir des femmes, la bonne chere des festins, & une infinité de voluptez où nous passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'est pas bien aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est Bien, ou conclurre, que ces choses-là ne sont point biens, puis que Dieu ne les a

point. Adiouſtez à cela, Que la plus-part de ces choſes qu'on appelle Biens, ne ſont pas ſi parfaits en nous, comme ils ſont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avecque plus de volupté, parce qu'ils mangent plus auidamment. Ils contiennent plus le plaifir de la chair, que nous ne faiſons; ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne ſont point ſi ſuiets aux maladies comme nous ſommes, & par conſequent ils ſont plus heureux en leur condition que nous en la noſtre. Ils ne ſçauent que c'eſt de malice, ny de fraude. Les voluptez leur ſont auſſi-tôt poſſédées que ſouhaitées, ſans que la honte ny la crainte les empêchent de les prendre quand il leur plaift. Auifez donc, ſi vous appellerez bien, vne choſe que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'eſt en l'ame qu'il faut loger le ſouuerain Bien. Il ſe chācit & ſe gaſte. ſi de la meilleure partie qui ſoit en nous no⁹ le trāſportons aux ſens, que les beſtes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Ce n'eſt pas en la chair qu'il faut conſtituer noſtre principale felicité. Les vrais Biens ſolides, & non periffables, ſont ceux que la Raiſon nous donne. Les autres ne ſont biens que par opinion, & ne ſont ainſi nommez qu'impropremēt.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & leſtenir, non comme partie de nous, mais comme nos eſclaves, & quoy qu'ils

soient logez chez nous, nous souuenir toujours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiectes, pour lesquelles nous n'auons point suiet de nous enorgueillir. Quelle simpleesse & quelle folie. est ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'un ouurage qu'il n'a point fait? Ce sont choses qu'il faut auoir aupres de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous-en: ne nous en parons point, & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'auons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discretemēt. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle mesme. Et puis quelle raison auons nous de nous fier à ces Biens qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons nous pas sans appuy? S'ils se tiennēt avecque nous, ne sommes nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'esparque.

432 LES EPISTRES

Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamais voir le bout : il n'est point d'abondance qui n'espuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruine d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens : or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre battie, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est ceste fortification ? Ne nous offensoons de rien qui nous arriue : mais pensons que ce dequoy nous semblons estre incommodé, est vne piece necessaire à la conseruation de l'Vniuers, & d'un nombre des choses, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque deffectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra ; Et s'il nous est permis d'auoir quelque bonne opinion de nous, ayons-la pour estre inuincibles à la Fortune, tenir les aduersitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose, vaincre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison : nous ne sçaurions auoir de meilleure deffence que son

son amour, contre tout ce qui nous scauroit assaillir. Si les bestes sauvages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosité brutale, & inconsiderée, pour l'amour de leurs petits, se iettent à corps perdu dans les ferrements qu'on leur presente : si les ieunes ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny feu ny glaiue qui les arreste : s'il s'en trouue mesmes quelques-vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre & l'apparence ; pourquoy n'espererons nous que la Raison, d'autant qu'elle est plus magnanime, & plus resoluë que toute autre chose, d'auant plus courageusement se fera passage parmi les estonnemens & les dangers ? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est Honneste, ne me seruiroit de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'auoiant (comme ie fais) que ce sont biens d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir un pere & une mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assiegée, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble ; & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à la misere de leur condition. Le

vous diray prem crement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons auuegles : Quand nous auons vn iarrer couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle ami, ie ne deuieus point infidelle : si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point : Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis : mais seulement leurs corps ; Or vn Bien ne se perd point, s'il ne deuient mal qui est chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est suiet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de refournir : la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait : elle ne laisse rien vacant. Quand vous l'auiez en l'esprit, vous n'y auez rien de vuide : Elle vous oste le regret de toutes choses : elle seule vous tient lieu de tout. ce que vous scaurien sou-

haïr. C'est d'elle que tous biens prennent origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous souciez vous qu'on vous ait pris vne cruche d'eau, puis que la source vous en est demeurée? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus iuste, plus temperant, plus prudent ny plus honneste, pour auoir ses enfans encore en vie, que pour les auoir perdus; Aussi ne direz vous pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en est ny plus sage, ny plus fol: il n'en est donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons apperceuoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn homme qui a des amis & des enfans n'est-il point plus heureux, que ce luy qui n'en a point? Pourquoy le seroit-il? Le souuerain Bien n'est susceptible ny d'accroissement, ny de diminution, il demeure en vn estat. De quelque façon que la Fortune viue avecque luy: qu'elle luy continuë ses iours, ou les luy retranche, comme bon luy semblera; l'age pourra bien estre diuers, mais la Vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit: l'un ne sera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laissez en l'un, effacez l'autre: ils ont en tous deux vne pareille forme. Vn chose droite ne s'estime ny par la grandeur, ny par

436 LES EPISTRES

le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'un iour ? Elle n'en est pas moins loüable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estenduë. Elle a la police d'une ville, le gouuernement d'une Prouince, le maniement d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amiritez, dispence les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauureté, l'exil, & la solitude, la reduisent au petit pied : mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie privée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'une domination grande & spacieuse elle rentre au menage d'une maison, ou plustost d'une cabane ; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption ? Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais. Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la sciëce des choses diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responces, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de

moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ses enfans; ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxieté sont tousiours deshonestes: vne action lente & molle n'est iamais belle: La Vertu ne sçait que c'est de pœur: Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iamais ne marchande, quand il est question des'employer. Et quoy donc ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Je vous aduoüe qu'oüy: mais quoy qu'il en soit, tousiours ceste impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retieue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, &

se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans traual, quelque baillement, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbattu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuiuent par imagination; & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstre vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyé de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vo^s menasse d'un supplice d'ici à cinquante ans; vous n'avez dequoy vo^s mettre en peine, sinon que vous vueillez eniamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre presens dez à ceste heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle futur. Tout de mesme font ces esprits qui pré-

nent plaisir d'estres malades, & faute d'estre
suiet, recourent à des miseres desia vieilles,
pour y trouuer de nouuelles matieres de
s'affliger. Le futur est absent comme le pas-
sé: nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or
où il n'y a point de sentiment, il n'y peut
auoir de douleur.



EPISTRE LXXV.

ARGUMENT.

- I. Preferer le bien faire au bien dire.*
- II. Trois sortes de Sages.*
- III. Quel est le contentement de celuy
qui a renoncé aux honneurs du
Monde.*

Vous vous plaignez que mes lettres
n'ont point beaucoup d'artifice. Mais
qui voyez-vous qui parle artificieusement,
que quelqu'un qui veut donner du suiet
qu'on se moque de luy? Quant à moy, ie
vous escry tout de mesme que si ie deuisois
auecque vous. Je n'y fais ny plus de recher-
che, ny plus de deguisement: s'il estoit pos-
sible, j'aymerois mieux vous monstrier mon
opinion que la vous dire. Quand ie dis-
puterois mesme, ie me garderois de bat-

tre du pied, ny de ietter les mains, ny de hauffer ma voix. Je laisserois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop deschirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie pense & dequoy ie ne prenne vn cōtètement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans cōme sa maistresse : mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philosophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles : mais les paroles ne sont pas chose qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme & à l'ouïr, vous trouuerez que c'est luy même, il a fait ce qu'il doit faire : on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage : l'importāce est qu'il soit tousiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn, qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bou-

che si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau suiet il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'escoutent, que la vanité de sa reputation, les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit: ceste-cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi biē parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resiouir autrement d'auoir vn medecin qui discours bien: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loüé pour estre beau fils. A quelle fin me charoüillez vous les oreilles? Que voulez-vous dire avecques vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cauthere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diete que vous estes d'auis que ie face; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnez y ordre vous auez de la besongne autant qu'un Medecin en temps de peste? Et cependant, vous vous amusez à des paroles. Vous auez bien loisir de vous reposer, si vous en sça-

uez assez. Voulez-vous sçavoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre aise ? Ce sera quand ce que vous aurez appris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer ; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences : Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences, Il est question d'autre chose que de sçavoir par cœur il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçavoir : elle est au faire. Et quoy donc ? faut-il estre, ou tout, ou rien ? N'y a-il point quelques degrez au dessus où l'on se puisse arrester ? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sagesse ? Non pas à mon aduis. Car encore que celui qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols. Si est-ce qu'il en est desia bien esloigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois sortes. Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sagesse, mais sont logez aux faux-bourgs : ce qui est pres, n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont ? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui-ont appris ce qu'il faut sçavoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont

en lieu de sauueté : ils ne peuuent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estat, & comme ie pense vous auoir escrit en quel-
 qu'une de mes lettres, ils ne sçauent pas qu'ils sçauent. Ils possèdent desia leur bien, mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui les tiennent bien gueris des maladies de l'esprit, mais non des affections, & qu'ils peuuent encore glisser, pource que nul ne se peut dire hors du vice, que celuy qui est du tout sage. I'ay desia dit bien souuent la difference des maladies & des affections de l'esprit : mais ie les vous veux encore ramenteuoir. Les maladies sont vices inueterrez & endurcis, comme sont l'Auariance & l'Ambition trop grande, quand auec-
 que le temps elles ont pris tant de pouuoir sur vn homme, qu'elles semblent inseparables d'auecque luy. Pour dire en vn mor, la maladie est vn iugement qui s'opiniastre aux intentions vicieuses ; & leur fait desirer sãs mesure des choses qu'il ne faut desirer que moyennement. Ou bien, disons, si vous l'aymez mieux, que c'est vne trop ardente conuoitise des choses qui ne sont que moyennement desirables, ou qui ne le sont du tout point : ou bien, estimer beaucoup des choses qui ne sont pas beaucoup estimables, ou qui sont du tout contemp-
 tibles. Les affections sont agitations

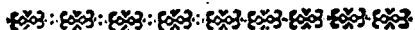
444 LES EPISTRES

de l'aine, vicieuses, subites & violentes, qui negligées forment par leur continuation la maladie. Comme vne defluxion, qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & à la fin par assiduité faite incurable, vlcere le poumon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, & presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despoüillé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal assurez de ce qu'ils possèdent, parce qu'ils peuvent retomber. Les troisiemes sont bien hors de beaucoup de vices, & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'Auarice: mais il se met encore en Colere: l'autre ne court plus apres les femmes; mais il est encor ambitieux: l'autre ne desire plus, mais il apprehende encore, & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose, mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort, mais il craint la douleur. Arrestons nous vn peu sur ces derniers: nous ne serons pas mal, s'ils nous rejoüent en leur compagnie: pour estre des seconds, il faut auoir vne bonne inclination naturelle, & se bande l'esprit avec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit, ce troisieme rang a quelque

merite. Penſez combien tous les iours vous voyez de meſchancetez: conſiderez qu'il n'y a crime ſi deteſtable, qui n'ait ſon exemple, quel auancement prend le vice, d'un iour à l'autre, quelles meſchancetez ſe commettent en public, comme en priué. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, ſi nous ne ſommes point des plus meſchans: vous me direz que vous ne voulez pas faire ſi peu de chemin, & que vous voulez gagner iuſqu'au premier rang; Je le voudrois bien comme vous: mais c'eſt choſe qu'il y a plus de ſuiet de deſirer, que d'apparence de ſe promettre. Nous auons eſté preoccupez: nous voulons aller à la Vertu, & ſummes engagez parmi les vices: Je ſuis honteux de l'auoüer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre choſe à faire: mais ſi nous pouuons quelque iour nous deſuelopper de ces maux, où nous ſommes attachez, quelle recompence eſtimez-vous qui nous attende? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pouſſe, plus de Crainte qui nous arreſte, plus de frayeur qui nous agit, plus de volupté qui nous corrompt. Nous ſçaurons que la mort n'eſt point mauuiſe, que les Dieux ne le ſont point; & par conſequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal eſt auſſi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons une

fois nous tirer de ceste ordure, nous sommes assurés de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus utiles; de la tranquillité d'esprit, & d'une liberté dégagée de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé de la brouiller: Me demandez-vous que c'est? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux: n'auoir point de volonteé sales: borner ses desirs aux choses mediocres; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.



EPISTRE LXXVI.

ARGUMENT.

- I. Vieillir en l'Escolle de la Sagesse.*
- II. Il blame ceux qui vôt à la Comedie.*
- III. Les biens de Fortune nous arriuent sans y penser; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*
- IV. La Raison, qui n'est autre chose que la Vertu, ou l'Honneste, est le propre bien de l'homme.*

Vous me declarez que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle pri-

uauté ie veux proceder avec vous , ie vous
 veux informer de mes affaires iusques à ce.
 ste particularité, qu'il y a cinq iours que ie
 vay à l'escole, & que depuis huiet iours i'es-
 coute disputer vn Philosophe. Vous me di-
 rez que i'en suis d'âge: mais pourquoy-nō?
 Quelle folie plus grande sçaurions-nous
 faire, que de ne vouloir point apprendre,
 pource que nous auōs esté long temps sans
 auoir appris? Aquoy voulez vous donc que
 ie m'occupe? Que ie monte à cheual, & que
 ie face le ieune hōme? S'il n'y a riē qui face
 plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne
 suis point mal. C'est vne Escole où les hom-
 mes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils
 soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi vi-
 ste que si nous auions encore nos iambes
 de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne
 laisseray point d'aller au Theatre: ie me fe-
 ray porter au Cirque, il ne s'y fera combat
 de Gladiateur que ie ne voye; Et ie pēseray
 me faire tort d'aller ouir vn Philosophe?
 Tant que nous ignorōs il faut apprédre, ou
 pour dire encore mieux, tādīs que nous vi-
 uons. Et n'y a Sciēce où cela se doie plus-
 tost pratiquer qu'ē ceste-cy. Tant que vous
 vivez, il faut apprendre comme il faut vi-
 ure; Et toutesfois en l'Escolle mesme où ie
 vay pour apprédre, il y a moyē d'apprédre
 quelque chose de moy. Si ie n'enseigne au-
 tre chose, pour le moins i'enseigne qu'un

448 LES EPISTRES

homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne vay iamais en ceste Ecole, que la folie des hommes ne me face honte.

II. Vous sçauiez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains: il est si plain de monde, qu'il n'y a moyen des'y tourner; Et si vous me demandez ce qu'ils y font ils escoutent des ioueurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioueur de flûtes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation; on les appelle des niais & des genta qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre mocqué de ceste façon. Il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris; quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius; & vous dépechez, afin que comme moy, vous ne soyiez contraint d'aller à l'Ecole, quand vous serez vieil. Toutesfois vous auez encor vne occasion de vous halter, qui vous y oblige d'auantage; c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez vous sçauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez; vous n'y pouuez pro-

siter qu'autant que vous y trauaillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin: mais pour estre vertueux, il faut trauailler à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompence. Car il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste: les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables: la possession n'en est iamais assuree. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plütoست loüé qu'éprouué ceste proposition: ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de paroles comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On louë vne vigne, pour estre de bon rapport; vn vin pour auoir le goust bon; vn cerf, pour estre viste; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'un chien, s'il a bon nez pour quester, bonnes iambes pour suivre la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas.

450 LES EPISTRES

Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme? La Raison. Car par elle il s'esloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'en suit donc que la Raison est le propre bien de l'homme: ses autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les lions: est-il beau, aussi sont les paons: est-il viste, aussi sont les chevaux. Je pourray bien dire qu'ils le passét, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'egalét. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grád, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres: il a mouuement de luy mesme, aussi ont les vers: il a vne voix, les chiens en ont bien plus claire: les aigles, vne Bien plus aigüe, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriuee à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire loüable, & paruenüe au but que Nature: s'est proposee en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est loüable quand il l'a conduite à sa perfection. Ceste Raison parfaite est ce que i'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est Honneste. Il n'y a donc autre

bien en l'homme, que le bien qui est propre à l'homme seul : Car à ceste heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir point; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'estes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre: si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suiuy, bien noble, & quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'hommeie, ie pense que vous ne laisserez pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul : l'ayāt, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en face cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon, pour estre peint de riches couleurs, pour auoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'yuoire, ny pour auoir vne charge qui se compare du prix aux richesses d'un Roy, mais pour estre fort, ferme, bien ioint, bon à la voille, &

bien aisé à gouverner. Vous ne dittes point
 qu'une espée soit bonne, qui a des gardes
 dorées, & un fourreau couuert de pierrerie:
 mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y
 a iacque de maille assez fort pour l'arrester.
 On ne s'informe point comme vne regle
 est belle, mais comme elle est droicte. Tou-
 tes choses ont du merite, selon qu'elles font
 bien à l'usage, par lequel nous les auons.
 Il n'importe donc point à vn homme, com-
 bien il laboure d'arpens de terre, combien
 il a de rente constituées, comme sa basse
 cour est fournie de peuple, combien le lit
 où il couche est magnifique, & combien est
 fin le cristal où il boit, mais comme il est
 homme de bien. Or il est homme de bien, si
 sa raison droite & non confuse se confor-
 me à la volonté de Nature. C'est ce qui
 s'appelle Vertu: c'est ce qui est honneste, &
 le Bien vnique de l'homme. Car puis que
 c'est la Raison seule qui rend l'homme par-
 fait, c'est elle seule aussi qui par sa perfe-
 ction le rend heureux: Or cela seul est le
 bien de l'homme, qui seul est cause de sa fo-
 licité. Ce que nous disons de la Vertu, nous
 le disons aussi de ses ouurages. Mais pource
 qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est
 pourquoy nous faisons ceste maxime si ge-
 nerale, qu'il n'est point d'autre bien que la
 Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'es-
 prit, il ne faut point douter que ce qui le

fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le rauailler & l'affoiblir? Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes ses actions il a tousiours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suivre l'un, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il

n'y a point d'autre Biē qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sagesse est exempte de tout changemēt. La Sagesse ne se perd iamais, & iamais de la Sagesse on ne reuiet à la Folie. Je vous ay dit, si il vous en souuiēt qu'il c'est trouué des hommes qui seulement par vn transport incōsidéré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait cōmunément craindre & desirer. L'vn a rosti sa main dans les flammes. L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehension s'est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contēter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastreté seulement, piquée de ie ne sçay quel esguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy-même, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistāce nous fait besoin? Cōcluons donc que les choses quelques fois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferētes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se resiouyt de sa faueur. Si vous vous laissez vne fois persuader qu'il y ait quelqu'autre

bien que ce qui est honneſte, il ne faut plus parler de Vertu. Ce ſont choſes incompatibles, d'eſtre vertueux, & de ietter les yeux ſur, quelque choſe d'exterieur. Cela repugne à la Raiſon, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui ſ'accompagne touſiours de la Raiſon. Or toute opinion eſt fauſſe, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez nier qu'un homme de bien ne reuerſe les Dieux, & ne les ſerue. Il faut donc que quoy qui luy arriue, il le ſupporte patiemment, & conſiderer que les loix, ſous leſquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de ceſte façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre bien que ce qui eſt honneſte: car en cela conſiſte la reſolution d'obeïr aux Dieux, & de ne s'eſmouuoïr point aux choſes inopinées, de ſe contenter en ſa condition, de vouloir ce que le Deſtin veut, & de faire ce qu'il commande, ſans murmurer. S'il y a quelque autre bien que ce qui eſt Honneſte, nous ne ſerons iamais ſaouls ny de la vie, ny des prouiſions qu'il faut pour la vie, & par conſequent nous nous chargerons d'un faix inſupportable, & de trauaux qui en vne beſogne infinie ne pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a d'oc point de Bien que ce qui eſt honneſte, car il eſt meſuré. Je vous ay dit que ſi ce ſont biens que l'argent, les Eſtats, & autres telles denrées, nous qui en auons, ſōmes plus heureux

que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en cette seconde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que ces choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire & s'ensuiuroit qu'elles seroient plus contentes d'estres captiuées & reserrées, que libres & eslargies au de là de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. L'auois dit aussi, que si c'estoient biens que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelque autre Bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente; ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy. Mais le vray moyen de vous faire trouuer ceste opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destinez à quelque ruyne, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriez du courage assez pour leur donner vostre vie,

vie, & non seulement avecque patience,
 mais volontairement vous perdre pour les
 sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez
 faire, vous auotiez qu'il n'y a point d'autre
 Bien que la Vertu, puis que vous laissiez
 toutes choses pour en iouyr. Voyez cbōien
 elle a de pouuoir. Vous mourez pour la
 Republique, si ce n'est presentement, ce sera
 quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de
 temps à vne belle action, pour dōner beau-
 coup de ioye; Et combien qu'apres que la
 mort nous a priuez du sentiment des cho-
 ses mondaines, il semble que nous n'auons
 plus de part en la gloire que nous auons
 meritee en nostre vie, si est-ce que nous ne
 pouuons sans quelque plaisir, nous repre-
 senter l'estat où nous auons mis les choses
 par nostre vertu. Quand vn homme d'hon-
 neur, & qui a du courage, se remet deuant
 les yeux, que s'il meurt il ressuscitera à sa
 patrie, qu'une infinité de vies serōt sauuees
 par la perte de la sienne, & que par vn coup
 seul il rompra les fers de tout vn peuple; il
 ne faut point douter que de ceste imagina-
 tion seule il ne tire du fruit assez, pour se re-
 foudre au peril où l'occasiō le sollicite de se
 ietter, quand mesme l'entreprise seroit telle,
 qu'il se faudroit assurer de mourir en l'ex-
 cution, & n'auoir point le plaisir d'en voir
 le succez. Il a dequoy se contéter, puis qu'il
 a fait ce que le deuoir & la pieté luy com-

mandoient. Allegez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir : dittes luy qu'on ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là ; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré ; Il vous fera responce, Que ce sont considerations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu de la suiure, iusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Hōneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sagesse, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne sont que passer d'vne main a l'autre. ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possédez qu'avec inquietude, sont insupportables à leurs maistres, & les accablent à la fin. La Felicité de ceux cy, que vous voyez couuerts de clinquant, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie representent le personnage de quelque Roy. Tant que le ieu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiration, & puis comme c'est fait, ils repren-

nent leurs chiffes, & redeuiennent faquins & belistres comme auparavant. Les richesses & les Estats peuuent bien hausser vn homme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base avecque la statue. Qu'un nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera tousiours petit, & vn Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul: nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un homme? Regardez le tout nud: faites luy quitter son reuenu, ses estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le desguiser: faites luy même despouiller le corps, & luy regardez l'esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou mendiée, si vous trouuez que les espées nuës ne l'esblouissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres vanitez que l'esprit n' imagine qu'avecque frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,

Vierge cela n'est rien: tu ne m'as annoncé

Ny travaux ny combats, où ie n'eusse pensé.

Vous m'en menacez à cest'-heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Ie sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Vn coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal. Les mal-aduisez, & ceux qui se fient à la Fortune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y accoustume denant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorans, Sçauois-je bien que cela 'me deust auenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se face, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.



EPISTRE LXXVII.

ARGUMENT.

- I. La vie de l'homme de bien est accôptie, en quelque tēps qu'il meure.*
- II. La nécessité de mourir doit ôster l'apprehension de la mort.*

III. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.*

A Viourd'huy tout d'un coup nous auōs
 Aueu paroistre les barques d'Alexādie,
 qu'on enuoye ordinairement deuant, pour
 auertir que la flotte vient. Ils les appellent
les Messageres. La campagne est tousiours
 bien aise de leur venuë : il ne demeure pas
 vn homme de Pouzzol en la maison : tout
 le monde se rend sur le port ; & quelque
 troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'A-
 lexandrie, à la façon de leurs voiles sont
 tousiours recognuës parmy les autres. Car
 il n'y a qu'elles qui entrēt avecque le bour-
 set ; les autres ne le mettent qu'en pleine
 mer, parce qu'il n'y a rien qui face aller vn
 vaisseau si roide que le haut de la voile : il
 est pl⁹ pressé par là, que par nulle autre part.
 C'est pourquoy quand il y a trop de vent,
 on baisse l'antenne, parce qu'il ne donne
 pas si fort quand il donne par bas, aussi-tost
 qu'elles ont inuesty les Isles de Capris, &
 doublé ce Cap où

Pallas du haut d'un roc voisnesommer les ondes.
 On ne laisse qu'une voile à toutes les autres ;
 Le boursset demeure à celles d'Alexandrie
 pour les faire reconnoistre. En ceste foule
 de peuple qui court à la riuë, ie fus bien-
 aise d'auoir de mauuaises iâbes, parce que

sans cela i'eusse monstté mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires & quelles nouuelles ces vaisseaux m'en apportoint. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opiniõ que ie deurois auoir, quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure auecque bien plus de sùiet, pource que ie ne sçauois auoir si peu, que ie n'aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis: Et principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisement d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez la quand vous voudrez: Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien ieune homme, fort discret, & qui fust vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & facheuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commãdoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les ouyr là dessus. L'un qui

estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy : l'autre qui le voulut flater luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le louer en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est vn peu de chose: vos esclaves l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez vous cōbien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avecque des femmes: car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne viét pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide: ses seruiteurs ne luy vouloiēt pas obeyr. Cēt honnest homme premierement les assura, qu'il n'auoient point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eul la volōté de mourir, & qu'autrement c'estoit aussi mal fait de l'empescher

que de le tuër. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy faut espée, ny dague : seulement il demoura trois iours sans manger; Et avec ceste abstinence, de fois à autre s'estuuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter exprés en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, cōme il auient quād il se fait vne douce dissolution, telles que peuuent auoir espreuue ceux qui se sont quelquefois esuanouis : ie n'ay point esté marry que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucement. Car encor' qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit desrobé de la vie sans y pēser. Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyē d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuēt des necessitez, où nous

sommes conuiez de suivre cét exēple. Nous auons bien suiet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; Et quād nous mourons mesme, ce n'est qu'à regret.

II. L'hōme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il recule, il trēble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans? Aussi peu en a celuy qui se tourmēte, pource qu'à mille ans d'icy, il n'y sera point. Vous ne serez point: vous n'auēz point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous estes, est vostre siècle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites n'est que temps perdu.

Les Destins pour prier ne se flēt assent point.
Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange? Vous estes né sous ceste cōdition; vos pere mere, grāds peres, grāds meres, & généralement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez: tous ceux qui viendront au monde apres vous, y passerōt. Vne entre-suite invariable attache & tire toutes

choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien avecque vous? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous avez donc occasion de vous assseurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal-aduisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessiez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ayt vn bout: vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples; le vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, aagé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique, le ne seruiray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & deshonneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous auons la liberté si pres de nous, & il est possible qu'il soit des Eclaués? N'aymeriez vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'un si bel acte, que viure tout vn siecle en faincant & en poltron? De-

quoy donc auez vous si grãd peur de mourir, puis qu'un enfant mesmes a du courage assez pour s'y resoudre; Ne sçauiez vous pas que si vous ne marchez, on vous trainera; faites que ce qui viendrait d'un autre vienne de vous; ayés du courage autant qu'un enfant, & dites que vous ne seruirez point.

III. Pauvre homme que vous estes: vous seruez aux hommes, aux affaires, & à la vie; car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une seruitude, quand la resolution de pouuoir mourir ne l'accompagne point? Qu'attendez vous plus au monde? si les voluptez vous retiennent, vous les auez toutes essayées: il n'est point qui vous soit nouvelle. Vous estes si saoul de la plus friande que vous en auez mal au cœur. Vous sçauiez bien quel goust ont le vin & la maluoisie. Quelle difference faites vous, qu'il vo^{us} en paie cent ou mille brocs par la vessie? C'est vn sac. Vous auez mangé des huîtres, & des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est vostre luxe ne vo^{us} a rié reserué de nouveau pour les années aduenir? Et cependant ce sont les choses de qui vous vous separez avec tant de regret. Auez-vous quelque autre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-ce vos amis que vous auez peur de quitter? Est-ce vostre patrie? Tant s'en faut que cela soit, que ie ne crois pas que pour elle

vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouviez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'avez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere ? Dites la verité : ce n'est ny la cour ny le Palais, ny le mode mesme qui vous fait desirer de viure. Il vous fasche de laisser la rotisserie, où vous n'avez rien laissé, Vous avez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merueille de la despiter. Vous voulez viure ? vous avez raison : car vo^s n'y cognoissez riē. Mais par vostre foy, pēsez-vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort ? Vn iour que l'em. pereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il lui respondit, Et quoy ? mon amy, pensez-vous estre en vie ? Il en faut dire de même à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort ? Et quoy ? estes-vous en vie ? Ouy, mais ie veux viure, parce que ie fers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne sçavez vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie face ? Allez vous-en hardiment : ce que vous deuiez faire est fait : nos actiōs n'ont point de certain nombre que nous soyōs tenus de fournir : toute vie est assez longue. Si vous voulez regarder à la duree

du monde, celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Stalia, qui fit escrire sur sa tombe, qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fust allée iusques à cent? Il est de la vie comme d'une farce: il n'importe point de iouir longtemps, mais de bien iouir. Il ne peut chaloir où vous finissiez: finissez où bon vous semble, à pourueu que vous y faciez vne bonne fin.

✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱ ✱✱✱

EPISTRE LXXVIII.

ARGUMENT.

- I. Les visites des amis resioüissent les malades.*
- II. Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
- III. Grande force de l'opinion.*
- IV. La resistance au mal est une victoire. Il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.*
- V. La vie des meschans est tousiours courte.*

IE suis témoin de vos defluxions, & de ces
 fievres lentes que vous m'escriuez qui
 vous tormentent. Ce sont choses qui ne
 vont iamais gueres l'une sans l'autre. Je
 vous en plains dauantage, parce que ie sçay
 que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en
 faisois point de cas au cōmencement, parce
 que l'âge en supportoit plus aisement les
 incōmoditez, & se rebelloit contre les ma-
 ladies. Mais en fin il me fallut rēdre, & estre
 distillé moy-mesme, me voyant comme en
 chartre. I'ay eu beaucoup de fois l'espée à
 la main pour me tuër: mais i'auois vn si bon
 pere, que la peur de luy donner de l'ennuy
 me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus
 aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se
 passer de moi. Cela me fit resoudre de viure.
 Il faut quelquefois autant de courage, pour
 se vouloir conseruer la vie, comme pour se
 la vouloir oster. Les consolations que i'eus
 me seruent de medecines. Ce qui redresse
 l'ame porté quelquefois du profit au corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes estudes
 me guerirent. La Philosophie me remit: ie
 luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y
 contribuerent aussi beaucoup par leurs vi-
 sites, & par la peine qu'ils prenoient de me
 réjoûir & veilloient avecque moy pour me
 faire passer le temps. Il n'y a chose, Luci-
 lius, qui tant restaure vn malade que ceste
 assistance, ny qui luy rōpe tāt les imagina-

tions & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pësois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me dōnerent volōté de m'aider, & de me resoudre à la parience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez dōc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera cōbiē vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vo^s deffēdra d'être sās riē faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y cōuie. Il vous ordonnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiratiō, de laquelle le passage est empesché; Que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous abstēniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la toux.

II. Quant à moy, ie vous baillera des remedes qui vo^s serviront pour ceste maladie & pour toutes cellesque vous aurez iamais: Mesprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de ceste apprehension, tout lo-

reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous fascheur principalement en nos maladies : Nous craignons de mourir : nous auons de la douleur , & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé ; ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous ayons peur de la Nature , & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade, mais pource que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira: Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouuez bien eschapper à l'indisposition , mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs: Cela peut estre: mais les interualles donnent moyen de les supporter ; L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne scauroit estre bien grande & bien longue. Nature, pleine d'amour & d'affection en nostre endroit , a fait ceste regle que toute douleur est courte ou supportable : Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux iointures, ou en quelque autre lieu, si pressé qu'il n'ay moyen de s'estendre : c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost, &

par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'alteration, & perdent ceste force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouuant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce qu'elle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de ceste façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebetté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine : comme on l'a senty quelque temps, sa vehemence se diminuë : & à la fin il se termine par vn engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesmes celles de la teste sont plus aigües que mille autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace : mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'une douleur extreme, que si vous la sentez trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas acoustumé de ne se servir que de l'esprit, & que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pourquoy ceux qui ont du iugement, s'accoutu-

474 LES EPISTRES

ment de bonne heure à conuerſer le plus ſouuent avecque l'eſprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne ſe meſler au commerce du corps, que quand il leur eſt impoſſible de ſ'en paſſer. Ouy: mais c'eſt vn grand deſplaiſir de ne gouſter plus les voluptez accouſtumées, & faire des abſtinéces ſi auſteres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de ſoiſ. Je vous auoie que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auôs pas eſté long temps malades, que nos cupiditez ne ſ'eſmouſſent, & que nos ſens qui les irritent, ne ſe trouuent eux-mêmes affoiblis & abbatuſ. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auôs autrefois auidentment recherchées, nous ſont à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interualles, ou quelque relâche pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous ſont ordinaires, quelques progres, comme coureurs, qui nous aduertiffent que nous allons auoir le gros ſur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies: c'eſt de ne vous ſoucier point de la mort. C'eſt le pis qu'elles nous ſçauroient faire. Ne faites point voſtre mal plus grand qu'il n'eſt à force de vous affliger; la douleur n'en ſera

pas grande pourveu que vous n'y adiou-
stiez rien par opinion.

III. Representez - vous plustost que ce n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir patience, que vous en ferez bien-tost hors. Estimez-la petite, vous ferez qu'elle le sera. L'Opinion tient toutes choses suspenduës: l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mesmes se forment à l'opinion. Nous ne sommes miserables, qu'autant que nous le pensons estre. La premiere chose qu'il faut oster, est vne coustume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy est bon tout ce langage? Iamais homme ne fut si bas que i'ay esté. Que de peine, que de martyre i'ay souffert. On ne pensoit iamais que i'en releuasse. Combien de fois ay-ie esté pleuré de mes amis; Combien abandonné des Medecins; les Criminels qu'on met à la questiõ n'endurēt point ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce que vous dites soit vray, n'en estes vous pas dehors? Que vous sert de remanier vos douleurs, & d'estre miserable, non pour autre chose, que parce que vous l'auiez esté? Ne sçauéz vous pas que nous prenons plaisir de mentir à nous mesmes; & que nous faisons tousiours nos maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que le recit d'une misere passée. C'est chose naturelle que de nous resioir, quand nous

sommes sortis de quelque boubier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la resouuenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce: faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruyne, au lieu de l'empescher, quand nous sommes fuiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoient les Athlettes par le visage & par tout le corps? Et cependant la Gloire leur est si douce qu'en sa consideration ils ne treuuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter, Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous resistent; nostre recompence ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui face faire silence au peuple, pour ouïr la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune, qui deffaire vne fois, iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. Je sens vne grande douleur comme ne la sentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'auiez? Il est de

la douleur comme d'un ennemi. Quand nous avons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant : Et quoy ? Si vous n'eussiez deu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes ? Aduisez lequel vous aymez le micux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Une longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, ce sera force qu'elle vous laisse guerir. Une courte & precipitée verra bien-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur ? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous avez fait quelque bel acte, representez le vous : faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous avez autrefois admirez, ressouuenez-vous de tous ceux que vous sçavez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celui qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais les yeux de dessus un liure : ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en ceste com-

478 LES EPISTRES

nance lassa toutes les sortes de gesnes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous par le discours de la Raison ? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui facent cracher les poumons, de fieures qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciaticques: Je vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose; & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux interrogatiōs, mais au contraire, en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc; apres vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous mocquer de la douleur? Ouy, mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordōnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous auez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous cōseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous ressouuenir cōme vous faisiez auparauant? Au reste, ne péchez-vous rien faire, si vous vous sçauiez bien

commander en vostre mal? Si vous ne pouvez mieux, vous monstrez qu'une maladie peut bien estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans un lit mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & batailles sont les suiets ordinaires où les belles âmes font paroistre une assurance: mais quelquefois on ne la reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Lutte bien avecque la maladie: Si vous ne faites rien pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obeysance, ny par gratification, vous aurez fait une preuve signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit une belle & bien ample matiere d'acquiescer de la reputation! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer davantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes: Pour celles du corps la maladie les deffend, & néanmoins ne les oste pas, mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reuiet avec plus d'avidité. Quant aux voluptez de l'esprit qui sont plus grandes, & les plus certaines, les

medecins ne les deffendent jamais. Ceux qui les aiment & qui sçauent bien comme il les faut prendre n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans son vin , ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne seruira point d'huiſtre de Lucrin sur sa table : pource que quand il voudra soupper, on n'oïrra point vne tempeſte de garçon de cuisine, qui apportent sur sa table autant de rechauds que de plats. Car à ceste heure afin que la viande ſoit toute bruſſante, & que le goſtier pauë de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne ſoit pas aſſez chaud, le luxe a trouuë ceste inuention, que la cuisine marche quand & le ſoupper. O pauvre malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point ſon aſſiette cōuverte de morceaux de gibbier de toutes ſortes; Qu'importe, vous ſoupperez en malade ou pluſtoſt en homme ſain vne fois en voſtre vie, mais de la tiſanne; ou de l'eau bouillie, & de ces autres choſes que ces delicats, plus malades d'eſprit que de corps ne peuuent ſeulement oïr nommer, nous vous en laſſerons prendre tant que vous voudrez. Penſons ſeulement à n'auoir plus la mort en horreur.

horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de connoistre la fin des gens de bien & des meschans. De ceste façon, & non autrement nous ne nous lasserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'énuyer d'une vie occupée en ceste infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oïsiueté qui nous degoust de monde: mettons nous à la recherche des choses naturelles. La verité que nous y apprendrons nous tiendra tousiours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous en ayons assez. Au partir de là, si la mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu la moitié d'une ordinaire, nous en aurons en ce peu de tēps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merucilles de la Nature, & nous en irons resolu, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez vaines, & par consequent infinies, ne sçauroient qu'ils ne la treuuent courte, quand ils viuroient une douzaine de siecles. Voyez de vo^r resiouir en ces meditations; & cependāt que vous vous entreten-
drez de mes lettres, il se pourra presenter
quelque occasion, qui nous donnera moyē

de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Ce ne sera peut-estre pas pour beaucoup de temps: mais il ne sçauroit estre si peu court, que nous ne le facions long, à force de le bien employer. Car, comme dit Possidonius, vne iournee est bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il sçauroit auoir. Cependant, souueuez-vous de ne craindre iamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayez continuellement deuant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde: pensez que tout ce qui peut auenir, auendra, quoy qu'il vous arriue, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.



EPISTRE LXXIX.

ARGUMENT.

- I. Du mont Æthna & de Carybde.*
- II. La Vertu est tousiours victorieuse, haute esleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*
- III. La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.*

I. **A** Ceste heure que vous auez fait le tour de la Sicile, j'attens que vous

me mādiez ce que vo⁹ auez appris de toute ceste Isle; mais particulièrement comme va de Carybde, & ce qu'il en faut croire: car pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'aujour-d'huy, qu'il fut iamais de ceux du passé. Quant à Carybde, i'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de veritable parmy les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auenture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'un seulement, que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & environ la riue de Tauromenie, reuient au dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donnerez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur Æthna, parce que quelques-vns tiennent que ceste montagne décroist tout bellemēt. La raisō qu'ils en baillēt, c'est que les mariniers ne la descouurent plus de si loing cōme ils auoient accoustumé. Toutes-fois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissēmēt, cōme l'aneātissēmēt du feu, qui ne soit plus ny si vehēmēt, ny si large. Tellemēt que de iour la fumee n'y paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable, & l'abaissēmēt d'une mōtagne

qui brulë depuis si lōg-tēps, & l'ancāristement d'un feu qui ne procede pas de soy-mesme: mais conceu dans quelque cauerne profonde iette ses flammes par dedans ceste montaigne, qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de souspirail. En Lycie il y a vne contrée fort connue, que ceux du pais appellent *Ephessian*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de lueur, encore bien languide, & bien foible: tellement que les campagnes y sont fort belles, & les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quād vous m'aurez mandé combien ces neges qui ne fondent point en Esté, (tant s'en faut que le voisinage du feu leur face pur) sont estoignées de l'emboucheure de la montaigne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié, ny de moy ny d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'*Æthna* comme les autres. C'est un sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'un & l'autre, Cornelius Seuerus, n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir, heu-

reusement trauaillé tout ce qu'ils font ; Et pour en dire ce qu'il m'en semble , les premiers ont bien monsté la source ; sans toutesfois l'auoir espuisée, mais il y a bien difference d'une chose faite , ou seulement esbauchée. La matiere & les inuentions croissent d'un tour à l'autre ; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les parolles toutes prestes, & n'ont peine que de les desguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobent, parce qu'elles sont publiques. Les Iuriconsultes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'vsur-capion. Oü ie ne connois point vostre humeur, ou *Æthna* vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus, mais i'offencerois vostre modestie, qui est si grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portéz. La Philosophie a beaucoup de bones choses : mais cette-cy entre autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin, ne pouuent auoir auantage l'un sur l'autre : comme ils sont arriuez, tout est esgal ; il n'y a plus moyen de passer outre : il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur : la

Lune demeure tousiours en vn estat : les mers ne croissent point : le monde va tousiours d'une forte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaux : chacun aura bien quelque grace particuliere: l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux: Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny, si le feu par sa continuation luy mangera ceste pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puissent laisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien auant : toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus meschans hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand sujet de dire

bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre aueugle : mais il ne voit pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enucloppé, verra le iour non au trauers d'un chassis, ou d'une vitre, mais à la campagne, & en lieu tout descouuert, & que remis en cet air qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit; deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se resiouyr à bon escient. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre deslié de ce corps pour y aller. Il y fera, pourueu qu'il despouille ses vices; & que pur & leger il se desrobe aux choses de la terre, & s'esleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons trauailler, Lucilius: c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: maugré que nous en ayons elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere, la Gloire en fait de mesme; & plus elle demeure à nous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauese plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que Democrite fust hors du sens? Combien a fait de merueilles Socrates deuant qu'on

488 LES EPISTRES

ait parlé de luy ? Et quant à Caton, on l'ignorait tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamaïs il n'y fut connu pour iuste, sinon qu'après qu'il fut perdu. L'iniustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa preud'hommeie : en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, (ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant.) Combien ont eu les siècles passez de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'après qu'ils n'ont plus esté ? Combien auons-nous auourd'huy de noms illustres: que la fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au iour & les publier. Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant suruescu long temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adjouste vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece. qui non seulement ne les auoit point connus,

mais qui presque ne les auoit pas oüy nō-
mer. Ne faut-il donc pas auoier qu'on l'a
trouué quād il n'étoit plus, & que sa doctri-
ne, pour le monstrier aux siècles suiuaus, l'a
tiré des tenebres où le sien l'auoit enseveli,
Metrodorus mesme, en l'vne de ses lettres,
confesse qu'Epicture & luy ne furent pas
bien connus; mais qu'indubitablemēt il se
promet, qu'ils auront de la gloire, eux &
tous ceux qui se rangeroient à leur opiniō.
La vertu n'est iamais cachée; & si elle l'est,
c'est plustost nostre dommage que le sien.
Quand la malice la met au tombeau, ce
n'est que pour vn temps: il vient à la fin vn
iour qui l'en fait sortir. Vn homme qui ne
pense point au delà de son siècle, n'est pas
né pour beaucoup de gens: il y a encore
tant de peuples à venir après nous. C'est là
dessus qu'il faut ietter les yeux, quand
l'Enuie feroit taire tous ceux qui sont au
monde avecque nous, il viendra d'autres
qui sans faueur & sans haine rendront tes-
moignage à la Verité. La Gloire qui vient
de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que
ce qu'on dira de nous ne nous seruira de riē:
mais si est-ce plaisir de pēser que tous insē-
sibles comme nous serons, la posterité fera
cas de nous, & tiendra nos ouurages entre
ses mains, au monde, & hors du monde.
La Vertu reconnoist ceux qui la suivent,
pourueu qu'ils le facent de bōne foy; qu'ils

ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soiēt trouuez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a gueres de gens qui ne cognoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est tousiours vne mesme chose. Les desguisemens n'ont rien de solide : la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en sçauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.



EPISTRE LXXX.

ARGVMENT.

- I. Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*
- II. Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter.*
- III. Le Pauvre est plus heureux que le Riche.*

IE suis à moy pour tout auioird'huy : mais ie ne m'en sçay pastant de gré, que ie n'en recognoisse auoir la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la bale-

fine, où sont tous courus ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler : ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'estre rompu. Je n'oy point craquer la porte de ma chambre : ie ne voy point leuer le coing de la tapisserie. Ceste solitude m'est bien propre, pour me donner plus de moyen de penser à-moy. Comme de fait, i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suiue ceux qui sont passez deuant moy : mais ce n'est pas si religieusement, que ie ne me donne congé d'adiouster, changer, & retrancher où ie pense qu'il en soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions : mais ie ne m'y attache pas. Toutefois, ie crois que ie m'estois trop aduancé, de me promettre que ie peusse demeurer tout auourd'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast ; Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où ils iouient, qui ne me met pas hors de moy, mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'vne folie, &

d'où mesme ils ne s'ont pas assurez de reuenir sans quelque coup; Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la vertu. Je considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les espaules avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à ceste patience de souffrir des coups de poing & de pied: non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper; & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui brulent quand on marche dessus; pourquoy prenant la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'esprit, il croist de soy mesme: il se fournit sa nourriture; & pour s'exercer n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huile; & au partir de là qu'il travaille continuellement.

Mais sans train, & sans equipage extraordinaire, vous estes incōtinent rēdu capable de la Vertu. Vous avez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de biē. Que vous y faut-il ? le vouloir estre.

II. Or que sçauriez-vous mieux vouloit pour vous, que de vous depestrer de ceste seruitude odieuse à tout le monde & que les esclaves plus chetifs, & ceux mēme qui sont nez parmi ceste misere, taschent par tous les moyens de secotier. Pour amasser le prix de leur affranchement, ils se laissent mourir de faim : vous qui pensez estre nez libres, qu'est-ce que vous ne devez point faire pour la Liberté ? A quoy regardez-vous, vostre buffet ? Il ne vous faut point d'argent : ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, ceux qui l'achetent ne l'ont point, & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme, il n'y a que vous qui le vous puissē donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort : c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauvrete vient apres : il faut quitter les mauvaises impressions qu'on vous en a données.

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de suiet qu'il y a de la craindre, faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouverez que le Pauvre rit

plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach si quelque chose le trouble quelquefois, c'est vn nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous estimez heureux, ne sont que deguifemens: ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais, quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils facent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui ioüent sur les eschafauts. Cestuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

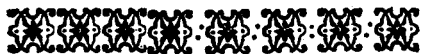
En impero, &c.

c'est vn valet qui avn quart d'écu par mois, & sa vie, celui qui fait le fendant, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.

c'est vn autre Belistre, qui gaigne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dittes-en de mesme de tous ceux-cy, que vous voyez se promener en housse, ou en carrosse. Leurs felicitez sont masquées: ostez leur ce qui les couure; vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites deceller, si vous marchandez vn esclave, vous luy faites mettre bas iusqu'à la chemise: Et s'il est question de iuger du merite d'un homme, vous ne le considerez

point hors du fourreau. Ceux qui vendent, font ce qu'ils peuuent, pour cacher le-defaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclaue que vous achetez auoit vn bras en escharpe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teste si bien parée, si vous le voulez bien connoistre, dittes luy qu'il oste son Diademe: c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres? Si vous voulez vous examiner, mettez vostre argent à part, vostre maison, vos Estats. Regardez-vous en l'interieur: mais vous ne prenez pas tant de peine: vous en croyez à ce que les autres vous en disent.



EPISTRE LXXXI.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.

II. Comme il faut compenser une iniure avec un plaisir.

III. Le Sage est seul capable de reconnoître un bien fait.

VOUS vous plaignez d'avoir rencontré vn ingrat ; Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vray qu'en cet endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez esuiter, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les biens-faits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'avez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année, qui recompence les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouver de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si bon Archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups de hors, pouruëu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage : pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester.

Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il failloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que ceste mauuaise rencontre vous doit faire opiniastrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüssir à la fin, doiuent estre têtées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discoursu.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'esclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, si receuant quelque offence d'un qui autrefois nous auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois? Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut cōpenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande, il est vray: mais le plaisir a esté le premier: Ceste consideration vaut bien quelque chose. Or à cette-heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun

ſçait bien qu'autant aux bien-faits comme aux offences, il faut prendre garde à l'affection: car il en eſt qui voudront bien ne faire point de plaifir, mais ils ont honte, ou bien ils ſont las d'eſtre importunez, ou ils ont quelque deſſein de recevoir plus qu'ils ne donnent. Les choſes ſont deuës, comme elles ſont baillées. La volonté ſe conſidere plus que le preſent. Mais poſons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous eſt plaifir, ce qu'il a fait contre vous eſt iniure. Vn homme de bien, pour ſe tromper ſoy-meſme fait vn compte faux: il met au bien-fait plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre Juge plus gracieux, comme ie ſerois, dira que vous devez oublier l'iniure, & vous ſouvenir du bien du bien-fait. Certainement la Juſtice veut qu'on rende à chacun ce qui eſt ſien. Le gré au bien-fait eſt la reuence à l'iniure, ou la mauuiſe grace pour le moins. Mais cela ſ'entend quand vous auez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'une perſonne qui ne vous auoit iamais fait plaifir, vous ferez bien de luy pardonner, ſi ce luy qui vous offence, vous auoit autrefois fait plaifir, il eſt certain qu'il merite quelque choſe plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang: i'eſtime vn bien-fait plus qu'une iniure. Tout

le monde ne sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdi se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses; il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera desdaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façõ. Il celuy qui le luy a fait, quãd, où, & cõment. cõsiderera cõbien le plaisir est grãd, qui est Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est vn contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra ceste opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre vn plaisir que le Sage par la mesme raison; personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée que luy. Ne pensez pas que; cecy soit vne doctrine particulière aux Stoïques: Epicure en dit de mesme: au moins est - il bien certain,

que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoistre vn bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné; quād il nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit pas vn acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gens que n'est la vraye amitié, il s'esmerueille tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puisse loger vn Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous ventons de choses qui sont au delà de toute creance, & d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bien fait. Les autres le sçauent aucunement: mais ils font assez, quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils montrent qu'ils ont plustost faute de science que de volonté. C'est chose dequoy on ne sçauroit faire leçon, que de vouloir: cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses: car le lieu, le temps, & les occasions sont bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pour-

rez prester cinquante escus à vn homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si vne autrefois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme, ne l'oblige pas, comme vne qui luy sauue la vie. Vn present sera quelquefois petit, quela consequence en sera grande. Or quelle difference pensez-vous qu'il y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a presté dans son buffet; ou s'il l'est allé querir dans la bourse d'un amy? Mais sans retourner à des choses que nous auons assez espluchées, concluons, Qu'un homme de bien, quand il sera question de faire comparaison d'un bien-fait & d'une iniure, iugera ce qu'il estimera plus equitable: mais s'il y a de la doute il panchera du costé du bien fait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet, & m'avez fait iniure en celle de mon pere. Vous avez sauué la vie à mon fils: mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il balance de ceste façon toutes les autres choses; & où l'interest sera petit, il le dissimulera; où il sera grand il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience; c'est à dire si l'iniure ne touche à autre qu'à luy. Somme toute, il ne sera point difficile au change: s'il y a perte, il

la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus ioyeux en receuant vn bien-fait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuons estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la recevoir. Les ingrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore ceste-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale; Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu portast profit à celui qui le leur a fait. Il y eschet aussi bien de l'interest, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos compres de recepte & de mise, nous y deuons auoir esgard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celui qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers luy mesme : nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous profitions. Le

ne veux pas dire que celuy que nous aurons assisté nous assistera, que celuy que nous aurons déffendu nous deffendra, parce qu'un bon exemple retourne à celuy qui le donne comme les mauuais sont ordinairement à la confusion de leurs auteurs, & peu souuent on a compassion de la misere de ceux qui en faisant iniure ont montré le chemin d'en faire: mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompences en elles mesmes: car on ne les exerce pas pour y gagner; le salaire d'une bonne action, c'est l'auoir faite. Je reconnois un bien-fait, non: afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prester: mais pource que ie suis bien-aise de faire une chose tres-belle & tres agreable. Je reconnois un bien-fait, non pource qu'il m'importe de le reconnoistre, mais pource qu'il me plait, & qu'ainsi ne soit, s'il faut que pour m'aquitter ie face croire que ie suis un ingrat, & que ie couure ma reuence de l'apparence d'une iniure, ie ne feray point difficulté de passer au trauers de ma honte, pour aller où ie suis appelé par mon honneur. Nous ne scaurions, à mon aduis, mieux faire paroistre le zele que nous auons à la Vertu, que d'estre contrains de perdre la reputation de gens de bien, pour en conseruer la conscience. C'est pourquoy comme ie vous ay dit, que la reconnois-

sance que nous faisons d'un plaisir, est plus à nostre avantage, que de celuy qui le reçoit : car il ne luy arriue qu'une chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé, Et nous acquerons la gloire d'avoir fait un acte, qui ne peut venir que d'un esprit qui est en la perfection de sa felicité. Car si le Vice nous rend miserables, & la Vertu bien-heureux, & que ce soit vertu de reconnoistre un bien fait, il est certain que pour une chose vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons une inestimable, qui est la conscience d'un homme d'honneur, qui ne se trouve qu'en un esprit bien-heureux, & vraiment divin, comme l'affection contraire ne loge jamais que là où il y a une extreme infortune. Tout homme qui est ingrat, sera mal-heureux. Toutesfois j'ayme mieux ne le faire point languir, il l'est desia. Faisons donc ce que nous pourrôs pour ne l'estre point, nō tant pour le biē d'autrui, que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus léger en la malice, & de plus deslié, reiallit contre les autres. Le plus dangereux, & par maniere de dire le plus espais nous demeure, en danger de nous suffoquer, comme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boit la plus grande partie de son venin. Les serpens sont venimeux : mais c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas pour eux : le venin de la malice est au contraire,

traire, il ne desploye point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gese & se consume de soy-mesme, S'il a receu du bien, pource qu'il faut qu'il le rende, il le hait & le desestime, & tout au rebours fait les iniures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition scauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les bien-faits, & ne peuuent garder que les iniures? La Sagesse fait au contraire: elle se plaist d'embellir les plaisirs qu'elle a receus, se les recommande, & prend plaisir à les auoir continuellement deuant les yeux. Les viciex n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils recoiuent le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de recevoir, mais d'auoir receu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en esmeue point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne préd point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes sont mal, il en accuse la Fortune; il ne calomnie ny les parolles, ny les mines. Si quelque-chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offense receüe, en faueur du bien fait

qui l'auoit precedée. De deux obiects il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres auoir aymé : mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & resseuble à ceux qui ont fait banque-routte, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus-part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque tache à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuence d'un plaisir n'est pas tousiours si aysee, comme il

semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons; ny moins, quand nous l'avons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier un plaisir? l'ennie d'en recevoir un autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous désirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font esgarer du chemin de la Verru. Nous ne sçavons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre auis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les face trouver belles. Car nous ne les estimons pas pour ce qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime nous les désirons; & apres que l'erreur des particuliers a esté cause de l'aveuglement general, à cette heure l'aveuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suivons l'opinion commune, nous devrions aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenue pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose honneste de rendre un plaisir quand nous l'avons receu. Il n'y a ny bon ny mauvais

qui la contredise. Il s'en trouue qui loient les voluptez, & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme scauroit souffrir; d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent; que d'elles procede la ruyne du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en ceste-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion; & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes jamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe les moyens que nous auons de nous en reuencher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point; ne pouuans estre quittez d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez-le ie ne vous le demande pas: ie ne vous presse pas de me le rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point

d'inimitié plus dangereuse, que d'un qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.



EPISTRE LXXXII.

ARGUMENT.

- I. Il blasme l'Oisueté.*
- II. L'aprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guérie que par l'estude de la Philosophie.*
- III. Les choses de soy indifferantes, sont rendues bonnes, ou mauuaisés par l'aplication de la Vertu, ou du Vice.*
- IV. Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.*

IE commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez - vous sçauoir qui m'en arespondu ? vn pleige qui ne trompe iamais personne. Vostre esprit que ie re-

510 LES EPISTRES

connois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous , est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque iniure : mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suivre, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moy i'aymeroie mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui'on porte enuie, il vit mollement. I'aymeroie au tant qu'on me dit, Il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oisiueté, qu'il n'en tire quelque faincantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuiint du tout insensible. Et puis ces delicats apprehendent, de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est tousiours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Un corps est aussi mort d'as vn liét parmi des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du

monde , & n'estudier point.

II. Quand nous traufferions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre , où où penserions nous aller , que nous ne fussions accompagnés de mesmes sollicitudes qui nous trauaillent en nostre maison ? En quelle cauerne si profonde nous sçaurions nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons ? Quelle retraite si forte & si remparée sçaurions nous choisir , où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur ? Mettons nous où nous voudrions ; nous serons tousiours hommes & par consequent la foiblesse humaine sera tousiours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent , & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent, les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font bouillir le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne sçaurions nous mettre mieux à couuert, qu'entre les bras de la Philosophie. C'est un rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauroit faire la Fortune ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resout à quitter la campagne , & ne se soucie que de se garder en ce chasteau, peut deffier l'escalle, la sappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si gran-

de, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues: elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappēt que ceux qui se treuvent aupres d'elle. Pour nous engarentir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est ceste raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuoitises, & dontera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie: mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auotté leur presomptiō. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier: quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont esuanouies. On leur pouuoit dire: Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemi ne paroissoit point. Voicy ceste douleur, que vous disiez estre si peu de choses, voicy ceste mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes: l'espee est hors du fourreau.

C'est à ce comp, Troyen, qu'il faut auoir bñ cœur.

Le moyen de l'auoir bon, c'est de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'amuser après des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble des niaiseries des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout depestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque, Nulle chose mauuaise n'est glorieuse : La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaise. Vous auez triomphé : ie n'ay plus de peur. Après vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire avec vn qui s'en va mourir ? Le meure si ie sçauois vous dire qui a le moins du iugement, ou luy, qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise ; la mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit, Que

nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde : mais c'est en y adjoustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, cōme la Maladie, la Douleur, la Pauvreté, le Bannissement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire, & neantmoins nous n'auōs point d'autre sujet d'en acquerir que ceux-là: Car on ne loüe point la Pauvreté, mais celuy qui pour estre pauvre ne se raualle, & ne se fléchit point. On ne loüe point le Bannissement; mais celuy qui ne s'afflige point pour estre banni. On ne loüe point la Douleur; mais celuy que la Douleur n'a sçeu faire ny crier ny parler. On ne loüe point la mort: mais celuy de qui l'esprit est plustost sorti que troublé. Toutes ces choses là, qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses, sont honnestes & glorieuses; aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main; elles sont neutres, & n'ont point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit couper la gorge, s'estant tiré à l'écart, comme pour aller à ses affaires, combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa

mort de quelque moment; comme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit qu'il tendit le col: *Aussi bien*, dit-il, *me fust-il permis de vivre, comme ie le tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce seroit sous Anthoine.* O que cest homme-là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire; & cependant on n'y voit goutte quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'amour, le bon-point, la beauté, les honneurs, & les Sceptres, mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'une ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut

donner. Mais encore ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas du tout semblables: car il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal, cōme il est indifferent que vos cheueux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonte de nous conseruer graue en l'ame, qui nous fait fremir aussy-tost: l'amour & la conseruation de la vie est, vne affection que la Nature nous a si profondement graue en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution, & ne trebler point. Nous ne pouuons, sans nous facher, estre pruez de tant de commoditez, que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous s'ōmes, & ne scauons comme sont faits ceux où nous deuons aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espenventables: Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellemens qu'encore que la mort soit indifferente, elle n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour assseurer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est

vne hardiessè qui n'est pas bien commune à toutes gents: les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre, à qui nous la depeindra plus hideuse, & qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

Sur des os mi-mangez, &c.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur face mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoir que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret? or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente, & susceptible d'une qualité bonne ou mauuaise, selon qu'il sera capable d'en user, ou bien, ou mal. Il est impossible de croire qu'une chose soit mauuaise, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que soit vne action, il faut, pour estre

518 LES EPISTRES

glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne chose, parce qu'elle est tenuë de la faire, & si ce n'est par tout, il faut que l'esprit tout entier y soit présent, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous résolvons à souffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouyr de quelque bien, qui nous semble digne que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes pouffez d'une-part, & retirez de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous montre les soupçons, & la difficulté: de manière que nous ne sçauons à quel party nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'un bransle, & tout d'un accord à l'effort de ses résolutions, & ce qu'elle fait ne luy donne iamais d'alarme.

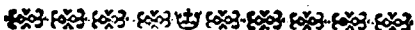
Ne cede point aux maux, mais te bände à l'encontre.
 Nous ne nous y banderons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuation nous sorte de l'esprit, autrement nous n'y irons point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut employer à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la réponse qu'on y fait: c'est

aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas : & serois d'avis que ces subtilitez demeuraissent en la poussiere de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguites, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiédrez vous? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirerent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Termophyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez vous, pour les resoudre d'empescher de leurs corps la cheute de leurs Republicques, & perdre plustost leurs vies que leurs places? Vous leur direz, Qu'une chose mauuaise n'est point glorieuse; Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue, & bié persuasue! Qui est le poltron, que de si belles raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'espee à la

20 LES EPISTRES

main? Mais que se trouue bien le lāgage de Leonidas d'vne autre grace! Disnōs, Compagnons, comme gents qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche: Les morceaux ne leur demurerent point au gosier, ny ne leur tōberent point des mains. Ils disnerent couragement, & soupperēt de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldars saisir vn passage au trauers de l'armee des ennemis, que leur dist-il? Il est necessaire d'aller-là, Compagnons; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandēs de la Vertu sont simples & imperieux. Mais montrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reserrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'eslargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats: Il faut affermer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siecles leur sont venuēs de pere en fils; & qu'avecque le laiēt ils ont succēes aux terins de leurs nourrices? Quel remede leur baillerez-vous de quelles raisons fortifierēs vous la foiblesse humaine? Comme leur

inspirerez-vous vne ardeur, qui les em-
 porte si furieusement aux perils, qu'il ne se
 trouue rien d'assez fort pour les arrester?
 De quelles inuentions, & de quelle bien-
 disance combattrez-vous tous les peuples
 de la terre qui d'un consentement vniuer-
 sel croient le contraire de ce que vous leur
 voulez persuader? Vous m'allez chercher
 des surprises, & d'une interrogation à l'au-
 tre, me pensez tout doucement faire entrer
 dans le fillet. Les mōstres ne se tuent point
 avecque des cheneuottes. Ce grand serpent
 que les Romains trouuerent en Afrique, &
 qui leur fist plus peur que l'armee des en-
 nemis, ne pūt iamaïs estre blessé, ny de fle-
 ches ny de fondes; Et pource que ceste
 grande masse, de qui la peau n'estoit pas
 moins solide, que le corps en estoit va-
 ste, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il
 fallut auoir des meules de moulin pour
 l'assommer; Et vous pensez avec vne pa-
 role faire peur à la mort: Vous attaquez un
 lion avec vne alefne. Ce que vous dites à
 point: Les espics de bled en ont aussi:
 mais toutes pointes ne percent pas: il en
 est de si deliées, qu'il est impossible de
 s'en seruir.



EPISTRE LXXXIII.

ARGUMENT.

*I. Il ne faut rien faire en secret,
qu'on ne voulust faire à la veüe
de tout le monde.*

II. Penser aux actions passées.

*III. Qu'on peut fier un secret aux
yurongnes.*

IV. Contre l'yverresse.

I. VOUS voulez sçavoir ce que ie fa^{is}
tous les iours, & desirez que ie vou^s
rende conte comme ie les passe depuis le
matin iusques au soir. Vous avez bonne
opinion de moy, qui pensez que ie ne fay
rien que ie ne vueille bien que vous sça-
chiez. Et certainement il seroit bon de vi-
ure, comme si nous auions tousiours vn tes-
moin aupres de nous; Et pour nous obliger
mesmes à ne rien penser qui ne fust bien
honneste, nous imaginer que nous auons
vn verre dans l'estomach, & que les yeux
peuvent penetrer iusques à ce que nous
pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il
pas qui y penetrent? Que nous sert de nous
cacher des hommes, puis qu'il n'est rien
qui ne soit descouuert à Dieu? Il se voit au

fonds de nos ames, & quelquefois, se trouue present à nos cogitatiōs: ie dy quelquesfois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Je feray donc ce que vous me commandez : ie vous escriray fort volontiers toutes mes actiōs, & l'ordre dont i'y procede. Je veux pour cēt effet y prendre garde à l'aduenir, &, ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueuē comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous : il ne nous chaut du passé: nous pensons à ce que nous deuons faire; & bien souuent encore le faisons nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussitost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuuent resoudre, sans la consideration du passé. Je n'ay point esté rompu de tout auourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le liēt, ou sur le liure. Je me suis exercé le corps : mais fort peu : car i'ay ceste obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quād ils sont las, & ie le suis aussitost que ie me suis remtiē. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earius; Vous sçauēz que son humeur est fort douce & fort amiable; mais il se va changer. Je suis apres d'en trouuer quelqu'un

qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne meſme Criſe; parce que les dents luy tōbent, & à moy auſſi. Il va deſia bien viſte pour moy; & deuant qu'il ſoit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que ſoit vne choſe continuée. Quand de deux hommes l'vn vient, & l'autre va, ils ſe trouuent en peu de temps bien eſloignez. Il monte, & ie deſcēds. Vous ſçauiez que l'vn eſt bien pluſtoſt fait que l'autre. Toutesſois ie me ſuis méconté: car en l'âge où ie ſuis, on tōbe pluſtoſt qu'on ne deſcend. Si vous voulez ſçauoir cōme nous ſōmes demeurez aujourd'huy de noſtre combat, il nous eſt arriuéne choſe qui n'eſt pas bien ordinaire entre des coureurs: nous auons eſté iuſtement au but l'vn quād & l'autre, apres m'eſtre ainſi laſſé: car ie puis mieux dire laſſé qu'exercé, ie me ſuis mis dans de l'eau froide; i'appelle ainſi de l'eau qui n'eſt qu'un peu chaude. Il a eſté vn temps que ie faiſois profeſſiō d'eſtre grād baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la cérémonie du iour, ie liſois, eſcriuois, & diſois quelque choſe de particulier, ie ne faillois point auſſi de me iecter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuai trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie ſuis réduit à celle de la Cuue. Encore

pour gaillard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adiourstasse, ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec; & de ceste façon il ne me fait ny table pour dîner, ny eau pour lauer les mains. Quand i'ay dîné ie dors fort peu. Vous sçavez comme i'en vse: mon dormir n'est ny long ny bien forme. Il me suffit que ie fay trêve de veiller. Je sçay bien quelquesfois que i'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & lors il n'y a plus d'ordre de dormir: il faut que ie me refueille. Mais tant s'en fait que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à ceste heure dire à quoy ie me suis appliqué, i'ay continué de resuer sur vn esbahissement où ie me mis hier, qu'ont voulu dire tant de grâds esprits, qui en des choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonger.

III. Zenonee grand personnage, qu'il

premier a fondé ceste Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous déguster de l'yurongnerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de ceste façõ. Personne ne commet son secret à vn homme yure; or on commet son secret à vn homme de bien, vn homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de luy, car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à vn qui dort: on dit son secret à vn homme de bien; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'yure, a deux significations. L'une, quand vn homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est coustumier de s'enyurer, & qu'il a ceste imperfection: que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cest yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le sera. Vous m'auouerez que d'un yure à vn yurongne il y a bien de la diffé-

rence. Tel est yure à cest'-heure, qui peut-estre ne l'aura iamaïs esté, & qui peut-estre ne le fera iamaïs. D'ailleurs, vn yurongne n'est pas en vne yureſſe perpetuelle; Et quâd il dit yure, ie le prédſ cômme il ſe préd ordinairement, & ſur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profeſſion d'une diligēce exacte. & de ne riē dire qu'il n'ait rigoureusement examiné, ioint que ſi Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure toujours coupable de s'estre voulu ſervir d'une parole equivoque, pour piper le monde; ce qui ne ſe doit pas faire, quâd il eſt queſtion de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait eſté ſon intention, la conſequence qu'il en tire eſt fauſſe, qu'il ne faille rien dire de ſecret à vn homme qui eſt couſtumier de ſ'enyurer. Reſentez-vous à combien de ſoldats, qui ſont gens qui ne ſe tiennent pas toujours dâs les bornes de la ſobrieté, & le General de l'armee, & le Maiſtre de Camp, & le Capitaine, ont commis de choſes, qui n'auoient pas beſoin d'eſtre publiées. Quand il fut queſtion d'entreprendre ſur la vie de C. Ceſar, ie parle de celui qui ſ'empara de l'Eſtat, quand il eût deſſait Pompee, Tyllius Cimber en ouyt parler auſſi bien que C. Caſſius. Caſſius ne bût iamaïs que de l'eau. Cimber au contraire, avec ce qu'il prenoit du vin d'emmeſurement, ſon babil eſtoit inſupportable,

quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fit ceste rencontre. Comme supporterois-je d'un homme, qui ne puis pas supporter le vin? Que chacun à ceste heure se ressouuienne de ceux à qui il ne feroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret; Si est-ce que j'en diray un que ie me viens de ramentenir, afin que la memoire s'en conserue: car il est bon d'estreourny d'exemples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mandier aux siecles passez. L. Piso depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grande partie de la nuit, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouvernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellee, luy donna des commissions secretes, desquelles il s'aquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en un estat qui ne luy plaisoit point, pour ce, à mon aduis, que Hyurognerie de Piso luy auoit bien reüssi, laissa le gouvernement de la ville à Cossus, homme grave, & modéré, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'on partind'un festin

festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'esveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouua point qu'aucun secret d'affaire, ny publique, ny priuée, luy soit iamais eschappé. Laissons-les donc crier tant qu'ils voudront, Qu'un esprit à qui le vin commande n'est pas maistre de soy. Que le vin fait les mesmes tumultes au cerceau, qu'il fait en sa nouueauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; Je veux que tout cela soit veritable: mais il est veritable aussi, qu'ayant à deliberer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leurs aduis. Ainsy donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon qu'on ne commet iamais un secret à gens qui sont coustumiers de s'en-yurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yrognerie, & représenter les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grâds, qu'il faille estre parfaitement sage pour s'en garentir. Un qui n'aura qu'une passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquefois

pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne scauroit pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin: que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurez vous sinon qu'il a perdu l'entendement? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust; & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eust fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuais intentions. Car il

il est certain que ce n'est point tant la volonte du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors, il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand vn homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se cōtenter: mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est querelleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence deuient plus superbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuse. En fin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre, tout sort à la campagne. Adioustez à cela, que nous ne sçauons où nous sommes: la langue nous begaye, la veüe nous trompe, les pieds nous chancelent, & nous semble que quelque tourbillon nous face tourner la maison sur la teste. Puis comme le vin se prend à bouillir, nous auons des coliques qui nous deschirent les entrailles; & toutes ces incommoditez encores ne sont que passables: Mais que pensez-vous que ce soit quand apres que le vin est corrompu par le dormir, en la place de l'yuresse il nous demeure vne crudité. Representez-vous les

inconueniens qu'a produit l'yurongnerie publique, combien de braues & bellicueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis : en combien de murailles, obstinément deffenduës par plusieurs armées elle a fait ouuerture : combien d'ames impatientes d'obeyssance elle a reduites à la seruitude ; Et combien elle a donné d'hommes, que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'huyers, tant de difficultez de lieux, & de saisons ; tant de fleuves descendants de regions inconnuës, & tant de mers, laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison : Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup ? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée : quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'un festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté ceste magnifique loistange, qui vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres, ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encores tant qu'un tonneau ? D'où pensez vous que soit venue la ruine de M. Anthoi-

ne, grand personnage au reste, vn bel Esprit, que de l'yurognerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'yurognerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes contre sa patrie: qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit seruid'vne magnificēce royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les reconnoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres estre enyuré de vin? Son yurognerie seul estoit insupportable. Vous pouvez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilitéz, qu'ils ne peuuent supporter de voir luire le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuuent quitter quand ils sont desenyurez. Dites nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer: mais baillez nous d'autres choses que des

parolles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures; i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans reietter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?



EPISTRE LXXXIV.

ARGUMENT.

- I. Comme il faut profiter de la lecture.
II. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

IE me fais ordinairement promener en vne chaise; & par ceste agitatiõ prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse; le trouue que ma sãté en est meilleure, & que

mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres m'a réduit à me négliger, & me laisser appensantir, tellement que pour m'exercer j'ay besoin du ministère d'autrui. Quant à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus nécessaire que la lecture. Premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance. Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé: cela donne de la nourriture à l'esprit, & non sans estude, le rafraischit de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'un nous importuneroit, & nous épuiserait de matiere: l'autre nous affoiblirait l'esprit, & le fonderoit. La meilleure est de les eschanger par vicissitudes, & temperer l'un par l'autre, en sorte que l'escriture face vn corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuons faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

Liquentia mella, &c.

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est separé, ou si par leur composition & par la propriété de leur aleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en ceste saueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosee, soit qu'il se concrée d'vne humeur douce & onctueuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement cōme de ces petites bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opiniō qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque espeece de lenain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par ceste distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saueurs en vne

seule, qu'encore qu'on s'apperçoive que la matiere soit d'un autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est un artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions rien du nostre. Tandis que nous avons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encoire alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera toujours à ceux chez qui nous l'avons puisé: mais digérons le, & le baillons à nostre entendement; plustost qu'à nostre memoire: pour nous le représenter, quand nous en aurons besoin, approprions-le à bon escient: rendons le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cadions l'ayde que nous avons eue, tellement qu'on ne l'apperçoive point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous advoions particulièrement nous en avons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouvrages; faisons que ce soit une ressemblance de fils, & non de pourtrait. Un pourtrait est une

chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui i'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences, & la façon d'argumenter? Je tiens mesme qu'il y a si bien moyen de deguïser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends, ou de quelque autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à ceste vñité. Ne voyez vous pas de combié de voix on compose vne musique? Et toutefois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne: les femmes y entrent comme les hommes: on y meste mesme des flustes: Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, i'entends de celle qui fut conuë des anciens Philosophes. Il ne se fait auïourd'huy combat de Gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut la gallerie est pleine de iouïeurs de flustes, & de toutes sortes d'instruments, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Je veux qu'il en

soit de mesme de nostre esprit: qu'il amasse beaucoup de sciencee, beaucoup de preceptes, & beaucoup d'exemples de tous les siecles passez: mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comme il se pourra faire? Si nous demeurons continuellement bandez, & resolu à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire; laissez ces vanitez, qui font courre le monde apres elles: laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité: laissez ces voluptez du corps & de l'esprit, qui ne font qu'eneruer & l'un & l'autre: laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes, & aussi perplexe d'estre suiuite que precedee? & par ce moyen geseñee de deux enuies qui la pressent, l'une derriere, & l'autre deuant: vous pouuez iuger comme vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands, où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande qu'il se faut quereller à la porte, vous n'y entrez point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au pris de ceux que vous receuez, quand vous estes dedans. Laissez moi tous ces escaliers, & ces penons si

340 LES EPISTRES

magnifiquement suspendus. Vous courez fortune de vous y rompre le col ; prenez plustost vostre chemin vers la Sagesse : C'est là que vous aurez des biens qui véritablement seront grands , & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées , n'ont du tout point de hauteur, qu'en les regardât auprès de celles qui sont les plus viles & les plus abiectes ; Et toutefois on n'y monte que par des auenties bien roides , & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines : mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre , & de la Fortune mesme au dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous sçauriez desirer.



EPISTRE LXXXV.

ARGUMENT.

- I. Le Sage est exempt de passion.*
- II. Les vices & les passions n'ont point de temperament.*

DE SENEQVE. 541

III. Il n'y a point de felicité imparfaite.

IV. La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.

V. Le Sage ne craint point les dangers, mais les euite.

VI. Qu'est-ce que Mal?

VII. Les aduersitez ne troublent point le Sage.

AV discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besongne; & m'estimois content de vous faire voir quelque eschantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuété sur leur tradition. Il faut que ie vous face vn liure plustost qu'vne lettre. Je vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en ceste façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec vne aïeune à la main. Qui est prudent est temperant: qui est temperant, est constant: qui est constant est imperturbable: qui est impertur-

bable, est sans tristesse : qui est sans tristesse, est heureux: Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripatetiques, c'est que quād on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse: il ne s'entend pas que celuy qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbatiōs, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a sont modérées. Tout de mesme, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister: mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse, c'est nier qu'il ayt la nature d'un homme: & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent: mais qu'il ne scauroit empescher qu'ils ne le touchēt. Ils amēnēt tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander; quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches; plus contents que les plus tristes, plus temperans que les plus dissolus, & plus hauts que ceux qui

sont les plus rauuallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iambes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

Elle pourroit courir, quand la moisson est preste,

Sur le haut des espics, sans leur rōpre la creste.

Et ses pieds sur les flots ne se moisilleront pas,

Si leger & si viste, elle coule ses pas.

Vne telle vistesse est recommandable d'elle mesme, & pour paroistre n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuuent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre, cōme le pouuez-vous appeller sain? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appellé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit: cela est faux. Car ie n'attribuē point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux, n'oste point la veuē qu'elle ne soit endurcie: mais en se formant, elle cōmence delia de la troubler. Si vo' laissez les passios au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cederā cōme à la violēce d'un torrent, attēdu mesme

544 LES EPISTRES

que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste : mais generallemēt voulez qu'elle ayt à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres, ne le mette bas. Il est auarę, mais sans excez : il a de l'ambition, mais il n'en brusle pas : il se met en colere, mais il en sort tout aussi tost : il a quelque legeretę, mais il n'est pas des plus variables : il ayme les femmes, mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier, & n'en auoir qu'un, que de n'en auoir qu'un peu de chacun, & les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion : car elle ne scauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generallemēt sont insusceptibles de Raison, autant celles qui vivent domestiques avec nous, comme celles qui demeurent sauvages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'ouir des remonstrances ; ainsi vous ne scauriez auoir si foible & si legere passion, qui veuille ny se ranger aux choses raisonnables, ny seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despouruillent iamais la cruauté, qui leur est naturelle : il est bien quelques fois qu'ils la réfléchent, mais comme

vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de ceste humeur qui sembloit adoucie, & deuiennent plus enragez qu'ils n'estoiēt auparavant. Iamais les vices ne s'appriuoisent de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leur inclination. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'elles commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empêcher de naistre, que de leur résister quand ils sont nais. Toute ceste mediocrité prétendue n'est qu'une Chimere, & qu'une piperie. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient: les vices ne sçauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inneterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il y ait quelque moderation: il y en a donc moins aux passions: car de celles-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les

retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouocquent, ils deuiennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparée, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'Esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empescher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empescher leur accroissement. Il se faut resoudre de ne leur permettre point de commence, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne sçauroiēt estre si petites, qu'avec le tēps elles ne facēt biē du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sōt pernicieuses de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparée y auroit-il, que quād il me plairoit, ie peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois-ie la force de faire cesser ce que ie n'aurois sceu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne receuoir point ce qui peut auire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu?

Quelques vns y font ceste distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euenement. Car quāt à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehensio: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere: mais qu'il se courrouce quelques-fois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrēt vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennēt à la fin imperfectiōs ordinaires; Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre païs, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterōs: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrarieté de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire séparément. L'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste:

l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise; il ne s'ensuit pas que ce qui est Honeste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honeste. Epicure mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Vertu mesme. Je ne trouue pas ceste destruction bien iudicieuse, veu qu'il auoué luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne; & tousiours est avecque elle, mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaitement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire,

parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adiouster: ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaitement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grand ny meilleur que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heureuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. Dauantage, si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite: tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sôt qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souverain Bien? Si elle est le souverain Bien, sa Beatitude ne peut estre que souveraine. Car comme ce qui est souverain ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui tousiours a le souverain Bien avec elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il faut necessairement que vous faciez vn nombre infiny de souverains Biens differens l'un de l'autre: Et cependant, ie ne trouue point qu'il soit de souverain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux

lequel vous voudrez : l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn hōme a de iugement, tāt plus il desire de s'approcher de la perfectiō du Bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point ?

IV. Je vous diray d'oū vient ceste erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heurcuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure, & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plenitude ? La fin de manger & de boire est la sarieté. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiez ? Cestui-cy a plus beu, cestuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est fait

aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup. Celuy que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retrance point la Beatitude : Qui est resolu ne craint point : Qui ne craint point, n'a point de tristesse : Qui n'a point de tristesse est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques : la responce qu'ils s'efforcent d'y faire, c'est, Que ceste proposition, que qui est resolu ne craint point, est fausse, & pour le moins disputable. Et cependant nous la mettons pour confessee. Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le voit prest à luy tomber sur la teste : ou bien il seroit plustost insensé que resolu : Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir du tout point. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent tousiours à leur premiere chanson, d'appeller Vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de craindre ; Et pourueu que sa meschanceté ne soit engagée, ils le tiennent homme de bien. Je suis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber : mais la question est de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est rien mauuais que ce qui est des-honneste,

il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer conſeignable ce qui ſemble aux autres eſpouuſtable ? Ou ſi c'eſt le traitt d'un homme qui n'a point de ſens, de craindre pour le danger, il eſt certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Noſtre doctrine n'oblige pas un homme de courage à ſe precipiter aux dangers : tout ce que nous voulons de luy, c'eſt qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduerſitez ne luy donneront point d'apprehenſion ? Non : car il ſçait fort bien que toutes ces choſes ne ſont point mauſ, bien qu'elles le ſemblent eſtre, mais ſeulement eſpouuſaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauureté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppreſſion, & de toute autre choſe que vous luy ſçauſez metre en auât, ce ne ſont que frayeurs limphatiques C'eſt à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Eſtimez-vous que ce ſoit mal, qu'une choſe où quelque iour il faut que nous alions de nous meſmes, quand perſonne ne nous y pouſſeroit ? Voulez-vous que ie die ce qui eſt Mal ; Ceder à ces choſes qu'on appelle

appelle mal, & asservir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la cōserver. Or indubitablement elle est perduë, si nous ne méprisons ce qui nous peut assuiettir; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à la conseruation: mais elle est tres-patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc, si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien: on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost en l'autre: s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau: si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par intervalles: si d'une heure à l'autre on luy fait resseigner ses playes; direz vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur? Je vous avoue qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment: mais il n'a point de peur, & son courage invincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir

comme alors son ame est disposée? comme d'un qui console son amimalade. Ce qui est mal nuit : ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point. La Douleur & la Pauvreté ne s'ont d'oe point maux. On oppose à cela, Que ceste proposition est fausse, Que ce qui nous nuit nous empire : car les vents & les vagues nuisent au pilote , & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, Que le Pilote est empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empiré quant à son art, il est toutefois empiré quant à son ouvrage. Les Peripatetiques repliquent, Qu'à ce conte la Pauvreté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage , & que bien qu'il ne luy ostent pas la vertu, si est-ce qu'ils l'empescheront de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables , ils auroient raison. Mais le bur du Sage aux comportements de sa vie , est bien de faire les choses, comme il les faut faire; mais non de faire entièrement, reussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui depend de leur charge. La Sagesse est mai-

stresse & gouuernante, les Arts seruent à la vie. La Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire vne autre responce, Que le Pilote n'est empiré, ny en s^{on} art ny en son ouurage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon succez de nostre voyage: mais seulement il nous assure qu'il nous seruira fidellement, & qu'il sçait fort bien son mestier: Or la science de son mestier ne se m^{on}stre iamais bien qu'en la resistance & lors qu'il suruient des choses qui la trauersent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira: mais tu ne l'y mettras iamais que droite; on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc? Ce qui l'empesche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party: qui le retarde, & luy met tout son équipage en pieces, neluy est-il pas dommageable? Si est entant qu'il fait voyage: mais non entant qu'il est Pilote: parce que tant s'en faut qu'il empesche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrer: Car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est Pilote. Ce sont incommoditez de la nauigation, & non de celuy qui la conduit entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux

qualitez : l'une de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau : & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere : Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sagesse est le bien & du Sage, & de ceux qui viuent avecque luy : de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouuoir rendre à ses passagers le seruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie incommodent le Sage, pource que toutes ses actions ne sont pas empeschées, mais seulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besongne, toutefois il n'y est iamais tant, que quand il a la fortune en teste, parce que c'est proprement alors qu'il travaille en choses de son mestier. Dauantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de montrer, comme les affaires d'un Estat se doiuent manier ; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. La besongne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny maniere quelconque, qui ne

luy puisse passer par les mains, quand il n'a point d'autre suiet, ce qui les luy oste, lui en sert. Il s'accommode à tous ses succez: il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorans, en des precipices, & les font esgarer du droit chemin. pensez-vous que les maux l'incommodent? Il les met en besogne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'iuoyre. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauvre, dans son pays ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu: En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amènent iusqu'à la familiarité; Vous voyez

558 LES EPISTRES

des Lions receuoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a basteleur more, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a ceste mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauvreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi-tost qu'elles sont arriuées entre ses mains.



EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

- I. Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeysance que nous deuons aux Loix.*
- II. Contre les Somptuositez des estunes & les dissolutions.*
- III. De la vie rustique & de la fa-*

1. **I**E vous escry ceste lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain Ce n'est Pas sans auoir adoré son nombre, & vn Autel, sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame ie croy certainement, que comme celeste elle s'en soit retournée au Ciel; non pour auoir mené de grandes armées; car Cambise qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de succez, auoit fait le mesme: mais pour sa moderation, & pieté memorable que plus glorieusement il tesmoigna quand il quitta sa patrie, quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion, Qu'il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome, & qu'il estoit impossible de retenir l'vn sans perdre l'autre; Je ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit obserué de tous. Vsez sans moy, ma Patrie, du bien que vous auez par moy. Iay esté la cause de vostre liberté: ie suis content d'en estre le tesmoignage. Je m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre diminution. Comme seroit-il possible que i'entraisse en la considera-

tion d'un courage si genereux, & n'en fausse point estonné; Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en Exil: il y alla volontairement pour descharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses estoient venues en ces termes, Qu'il falloit que la Liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la Liberté. Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable: De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litterne, afin d'employer au conte de ses seruices son bannissement aussi bien que celuy d'Annibal. Ceste maison est un bastiment de pierre carrée, avec deux tours aux deux bouts, qui en deffendent l'entree: assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisterne, où se rendent les égouts de la maison & des iardins, si grande, qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prens un plaisir extreme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois. Apres qu'il estoit bien las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu

le manche de la Charruë, se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toict; ce pauvé de si peu de prix l'a soustenu; Et cependant, qui est à ceste heure le miserable qui voulust auoir des Estuues de ceste façon, & qui ne se pensast mal accommodé si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures? Si la vouste n'en est l'ambrissée de verre, si les piscines où lon se iette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasiennne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des gargouilles d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce, si ie me mets à depeindre celles des Affranchis? Combien y verrons nous de statues? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despence? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à ceste delicatesse, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui monstrant que pour n'affoiblir la muraille on n'en a voulu percer que ce

qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à ceste heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir : si on ne se haste en se lauuant : si de la cuue on ne voit bien auant en la mer, & en la campagne; on dit, Ce sont des Cachots, & nō pas des Estuues. Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par merucille, se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reietées par le luxe, qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouuelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentes, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi, quelle apparence y auoit-il de parer vne chose d'un liard, inuentée pour le seruice, & non pour la volupté ? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y fourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir les ordures, c'estoit tout vn qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en estuues toutes obscures, & plastrées comme elles estoient, quand on pensoit, que Caron, Fabius, Maximus, ou quelque vn des Corneliens auoit prins la peine de les faire accommoder, & quelquefois mesmes d'y mettre la main; Car alors les

Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne desdaignoient point d'entrer en ces lieux, destinez à la commodité du peuple pour faire qu'on y fut nettement serui, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; non comme aujourdhuy, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque infigne meschanceté sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusler que chauffer. Je m'assure que la plus part de ceux d'aujourdhuy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaut, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point iusqu'à la fin de la digestion? O le pauvre homme! il ne sçauoit pas que c'est de viure! Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se lauoit fut reposée: Il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble, de manière que s'il pleuuoit un peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se décrasser, & non comme on fait à ceste heure pour se parfumer. Combien pensez-vous qu'il y a aujourdhuy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vrayement il se pouuoit dire banni, puis qu'il estoit réduit à se lauer si chetifement.

584 LES EPISTRES

Encore, afin que vous le sçachez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (comme disent ceux qui ont escrit) la coustume du vieil temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouuoit amasser en trauaillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de le lauer vne fois la semaine. Quelqu'un dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais si ords, que depuis que les estuves ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dit-il ?

Rufille sens le musc.

Si le Rufillus de son temps viuoit du nostre & qu'il ne fust point micux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien au iourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouuelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le face esuanotir. Mais que direz vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. *Ægialus* à qui elle est au iourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de menage, m'a appris, qu'il n'y

a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu trāsplanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'un goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre. *Qui reserve tardif son ombrage aux neveux.* comme dit Virgile, qui ne prend quelquefois pas tant garde à la verité qu'à la bien-seance, & semble qu'il vueille qu'on le lise plustost pour plaisir que pour apprendre à labourer. I'en laisseray assez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy i'ay esté forcé de condamner.

*Quand la siede saison met les plantes en fleur,
On sème le foin, & le mil, & la fene.*

Voulez-vous voir si ce qu'il dit est veritable, & si tout cela se doit semer en mesme saison? Nous sommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant aujourd'huy i'ay veu cueillir des fenes, & semer du mil.

III. Je reuiens aux oliuiers, dequoy i'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres desia grands: apres qu'ils les ont esbranchez à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur esbarbent les racines, en sorte qu'il n'y de-

566 LES EPISTRES

meure gueres que la principale fouche : laquelle ils enduisent de fumier , & la mettent dans la fosse. Cela fait , ils jettent de la terre dessus , & marchent par tout à l'entour , pour garder (à ce qu'ils disent) que le vent ny le froid ne leur face mal. Et de fait il y a bien de l'apparée que l'arbre ne s'en esbrâle pas si tost , & que par ce moyen les racines , qui sont encores tendres , & qui ne tiennent que par emprunt , ont loisir de reprendre , & de se loger à leur gré. Mais auant que de couvrir la fouche , ils en raclent quelque peu ; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté descouverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus trois ou quatre pieds de terre : Car de ceste façon ils ietteroient incontînét des le pied , & ne seront ny flestris , ny haslez , comme ils sont ordinairement deuant que d'estre renouuellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier , des plus forts & des plus longs , mais qui ont l'escorce encores tendre , comme est celle des ieunes arbres , & en font , comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost : mais quand ils sont repris vne fois , ils jettent du plus beau bour qu'il est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la déplante , il faut , s'il est possible , cueillir aussi tout ce qu'elle a de

cheueux en la racine ; puis la coucher tout bellement, & bien de son sang , afin que le corps mesme iette des racines. l'en ay veu de plantées de ceste façon , non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencēt desia de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres, de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisterné. Si cela est, nous sommes bien : car nous auons les pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché de respondre à vos demandes , comme est Ægialus aux mieunes.



EPISTRE LXXXVII.

ARGUMENT.

- I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflües.*
- II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.*
- III. Contre les excessiues despences.*
- IV. La Vertu seule nous red heurieux.*
- V. Vne mauuaise chose n'en produit iamais vne bonne.*
- VI. Si les richesses se peuuent appeller biens.*

L'Ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques: encore que, vueillez vous, ou non, i'espère quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependât ie vous diray que ce voyage m'a fait cognoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluités nous pouons nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incômodez quâd il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auons, pour faire môter avecque no^s dâs le coche; & sans autre equipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy sur le matelas. De deux mantes i'en fais seruir vne dessous, & l'autre dessus. Quant à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seiches, & des tablettes, si l'ay du pain, les figues me seruent de

DE SENEQVE. 569

viande; si ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'annee, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par meditations vertueuses & par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sié. Le me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assez grossier, & sent plustost le village que autrement. Les mules qui le trainent font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nuds pieds, & si ce n'est point qu'il ayt trop de chaud. A grād'peine me puis-resoudre d'auouër que ce coche soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-vns bien equippez, il n'est pas possible que ie me garde de rougir. C'est vn tesmoignage que ie bransle encore au marche. Je ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Je ne suis encores gueres bien, puis que ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de ceste façon à tout le genre humain, Pauvres gens vous estes fols! Vous vous abusez: vous admirez des choses qui ne seruent de rien:

vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu, vous faites merueille de conter exactement : si quelqu'un vous prie de luy prester de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en despençe aussi bien que le reste) voicy cômme vous supputez. Il y beaucoup : mais il doit beaucoup. Aussi, il a vne belle maison, mais il fait l'intereit de l'argët qu'il en a baillé : il a son train & son equipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas : s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deussiez apporter ceste mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prester, & regarder ce que'chacun à qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter par tout où il va : pource qu'il a du bié en fonds, & en rête de tous costez : pour ce que tout auprès de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux pl^s esloignez deserts de la pouille pour estre enuié. Quand vous aurez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien ? tout : si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil ? que seruent ces coches si magnifiques ?

Infratirostre, &c.

Pour tout cela, ny le maistre ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'vn fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne mōstroit iamais qu'vn meschāt quiledin, avec vn bissac à l'arson de la selle, où estoiet ses chemises & ses besōgnes de nuit. O que ie voudrois biē luy auoir veu rencōtrer quelqu'vn de nos pia feurs d'aujourd'huy, qui ne sçauēt marcher s'ils n'ont vne cōpagnie de cheuaux legers deuāt eux, pour leur émouuoir de la poussiere! Il n'y a point de doute qu'il ne sēblast plus braue & mieux accōpagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout sō pōpeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous que c'estoit, qu'vn General d'armee, vn qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec vn cheual, & encore le partager entre son bagage & luy? Vous sçauroit-on bailler courtant, traquenart ny haquence à qui vous ne preferassiez ce cheual, bouchonné de la main propre de Caton: Je vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la vay donc laisser, pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, à prouuer que pour estre parfaitement heureux, il ne faut autre chose que la Vertu: Ce qui est bon, fait les hommes bons: comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon: Elles ne peuuent donc estre bonnes. La responce des Peripatetiques est, premierement que nostre propositiō est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas, que ce qui est bō face les hommes bons. En la Musique, il y a quelque chose qui est bonne; comme vne flutte, vne corde, vn archet ou quelqu'autre instrument, & toutesfois de tout cela rien ne fait le Musicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne face le Musicien; Je m'en vais le vous esclaircir encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la Musique, a deux significations: en l'vne s'entend ce qui aide l'Art de Musicien; & en l'autre ce qui sert à l'action. Les flutes, les orgues, les cordes, & autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point, vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science.

Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Ceste duplicité n'est pas en l'homme : car ce qui est le bien de la vie, est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abject homme du monde peut auoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre hōme de mesme estoffe peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent de rechef, Que nostre proposition est faulce; parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contemptibles; il est vray : mais ce ne sont pas sciences qui facent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de desdaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes: c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communemēt on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche; Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en la bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens quand il mourut. Que dirons-nous donc? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombēt entre les mains

comme vn denier au fonds d'un retraict. La Vertu tient vn autre rang ; Elle volle de ses ailles ; & pour se faire estimer , ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en la possession , elle ne leur fait pas cet honneur , de croire que ce soient biens. Mais pour estre ou Medecin , ou Pilote , on n'est point obligé de les mespriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme , pour ne rien valloir , ne laissera pas d'estre Medecin , d'estre Grammairien , d'estre Pilote , non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nôbre des autres , celui qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose , on ne conte point le panier : il ne se parle que de la marchandise : au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etiquette vn sac d'argent , on n'y met point le prix du sac : il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si riches : ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand , c'est la grandeur de son ame , & par consequent il demeure vray , que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contempible , ne se

doit point appeller Bien ; Aussi ie ne sçau-
rois auoir que soit Bien que l'indolence ;
vne cigalle , & vne puce l'ont. Ie ne diray
pas non plus que ce soit bien qu'estre en
repos , & n'auoir rien qui nous fâche , Car
qu'y a-t'il au monde de si en repos qu'un
ver ? Voulez-vous sçauoir ce qui fait un
homme Sage ? Cela mesme qui le fait Dieu.
Vous pouuez inger par là s'il faut que ce
soit vne cause diuine , celeste & magnifi-
que. Ce qui est veritablement est Bien , n'est
pas chose qui se communique indifferem-
ment à toutes personnes , tout le monde
n'est pas capable de le posséder. Voyez

Quid quæque ferat, &c.

Ceste distributiõ de toutes choses par con-
trées , s'est faite , afin que par le besoin que
reciproquement nous aurions les vns des
autres , le commerce nous fut necessaire. Le
souuerain Bien , comme les autres choses ,
a sa place , qui luy est particulierement des-
tinee : ce n'est ny parmy l'yuoiere , ny parmy
le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est ? En l'es-
prit , qui s'il n'est pur & saint , n'est point ca-
pable de loger un Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit
point vne bonne , l'Auariance produit les ri-
chesses : les richesses ne sont donc point
Biens. Ils niët ceste proposition , qu'un bien
ne peut venir d'un mal : car du Larcin & du
Sacrilege il vient de l'argent , Et cependant

le Larcin & le Sacrilege sont maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de tranaux, de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sōt mauuais, pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal : ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs volleries ? Combien qui publient leurs adulteres ? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche : mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse, qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais il puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal,

en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en
 fera point en peine, & l'assurant de tou-
 res risques; il ne luy manquera rien qui ne
 soit entierement bon; Et neantmoins les
 meschans n'ont point de supplice plus ri-
 goureux que la meschanceté mesme. Vous
 vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient
 punis que quand vous les voyez en prison
 ou sur l'échaffaut. Ils le sont aussi-tost
 qu'ils ont fait la faute; & le plus souvent
 mesme en la faisant. Disons donc que le
 bien ne vient non plus du mal, qu'une fi-
 gue d'un olivier: l'herbe respond à la grai-
 ne. Ce qui est bon ne peut degenerer. Com-
 me ce qui est honneste ne vient point de ce
 qui est vilain; aussi ne fait ce qui est bon de
 ce qui est mauvais. Car le Bon & l'Hone-
 ste sont une mesme chose. Il y a quelques
 Stoïques qui y font ceste responce. Prenons
 le cas que l'argent soit bon, de quelque part
 qu'il vienne; il ne s'ensuit pas que l'argent
 soit du Sacrilege, encore qu'il soit pris du
 Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par
 ce que ie vous vay dire. Il y a un tresor &
 une vipere en un mesme pot. Si vous en
 ostez le tresor, encore qu'il y ait une vipe-
 re avec le tresor, cen'est pas à dire que le pot
 me donne le tresor, à cause qu'il a une vi-
 pere; mais ayant un tresor & une vipere, il
 me donne le tresor: Ainsi le gain du Sa-
 crilege ne vient pas du crime qui s'y com-

met, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est de mal, & non pas le tresor qui est avecque la vipere, ainsi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On repliche à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le tresor, & laisser la vipere: mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie face l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avecque beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument; Que la proposition que nous faisons a deux significations; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal: Ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu. Car il arriuera quelque fois qu'un qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal, ou si par les richesses il nous arriue du mal il ne suf-

fit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes: il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes: mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, & les mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie: Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que, pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore ceste replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autrui. Vn couteau ne tuë personne: il n'est que l'instrument de tuëur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en facent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussitost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente: Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie, & nous auenglent de telle façon,

qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois du preiudice, neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appelons Bien, il n'y a que redire, il est pur: il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit: Et s'il l'elargit & le releue, c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace: Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite: vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de foy-mesmes elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que i'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne pronocque pas seulement les esprits, mais les appelle par une apparence de Bien, si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour leur Sagesse, ou pour leur iustice: mais la Vertu n'a pas ceste cause de foy-mesme, & à bien considerer ceste splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du fuier de se raiur de son merite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'auis d'argumenter de ceste façon.

Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, cōfidence, ny securité, ne sont point biens: or la santé, les richesses, & autres telles choses ne sont rien de tout cela, ce ne peuuent donc estre biens. Il fait ce même argumēt encore plus rendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, cōfidence, ny securité: mais au contraire y font naistre l'insolence l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises: les choses fortuites le sont, elles sont dōc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de ceste même raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller cōmoditez. Mais la condition des cōmoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, face plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point? Et pource les commoditez peuuent indifferemment conseruer toutes sortes de gents, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslec parmi. Ce qui est bien ne peut estre possédé que du Sage? Et pource il ne faut point qu'il y ait rien qui

luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage : nous n'auons plus à detacher qu'un nœud : il est vray qu'il est un peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes : de plusieurs pauuretez il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bonnes. C'est argument n'est pas auoüé des Stoïques : il est de la forge des Peripatetiques, qui le proposent & y font eux-mêmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Pauureté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *privatio*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, & non pas beaucoup de pauuretez. Vous prenez la Pauureté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauureté ne consiste pas au peu de chose que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a, mais au regard de ce qui luy défaut. Je m'exprimerois mieux, si j'auois un mot qui signifiât *manque*. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauureté. De moi, ie ne pense point qu'on la puisse definir

plus proprement que possession de peu de chose. Ceste dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir : Et par mesme moyen nous considererons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble auoir d'amertume, & couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des parolles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appelez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses : Mettons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis ? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté, qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se deffie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; Que c'est par ceste sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continence ? Que si vn peuple ne les a peu oster à to^s les peuples de la terre, il sera bié plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul ! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions ; & sans

584 LES EPISTRES

leur prescrire des bornes, tâcher de les exterminer entièrement. Ayons des parolles plus fortes, si nous n'en pouvons avoir de plus courageuses.



EPISTRE LXXXVIII.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*
- III. Quatre sortes de sciëces liberales.*
- IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
- V. Toutes choses sont disputables.*

VOUS voulez que ie vous die ce qui me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie face cas. Je ne scaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi

DE SENEQVE. 585

ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous sçavez bien qu'on les a nommées Libérales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que ioliers à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'une chose fust bonne, qui est enseignée par les hommes du mode les plus infames, & les plus meschants? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-uns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire un homme de bien? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrer. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des parolles. Il s'eslargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire: mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carrière: il ne passe iamais plus auant. Je vous laisse à pèser en quoy l'assemblément des syllabes, le choix des parolles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuvent ayder un homme qui se veut acheminer à la Vertu: ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation.

586 LES EPISTRES

aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie, & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux, que chez les Grammairiens; Et cependant, ce sont choses que qui ignore, ne gaigne rien de sçauoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non: s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux: s'ils l'enseignent ils sont Philosophes. Voulez-vous sçauoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire? Regardez comme leurs professions sont differentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe: mais c'est si lourdement, qu'ils se refusent eux-mesme par les raisons qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le font tantost Stoïque, n'approuuant rien que ce qui est Honneste: dédaignant les voluptez, & ne pouuât par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, loüant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & les festins. Tantost ils le font Peripatetique, induisant trois sortes de Biens; Et tantost Academique, tenant ses opinions suspendues, & se gardant de rien

aſſermer. Par ceſte incompatibilité d'eſtre de tant de Sectes enſemble, ils monſtrent bié qu'il n'eſtoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait eſté Philoſophe; & puis que cela ſe remarque en ſes vers, il faut bien dire qu'il s'eſtoit fait ſage deuât qu'il en fiſt. Apprenons donc ceſte ſcience qui l'a fait ſage. Il nous chaut auſſi peu de ſçauoir qui eſtoit le premier d'Homere ou d'Heſiode, comme ſi Hecube eſtoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cauſe que ſa beauté luy dura ſi peu: Quand ie ſçauois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de cōbien penſez-vous qu'il m'en fuſt mieux? Ne ſeriōs-nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de no^r informer de celles d'Vlyſſe? Le n'ai pas de loisir aſſez, pour ouïr diſputer ſ'il courut tant de riſques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous ſont inconnuës, parce qu'en ſi peu d'eſpace il eſtoit malaiſé qu'il fuſt ſi long-temps ſans trouuer quelque port.

II. Les tempeſtes de l'eſprit nous donnent tous les iours de la beſongne: noſtre meſchanceté nous fait contre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui ſollicitent les noſtres; & en cela ſeulement nous auons des ennemis aſſez. C'eſt de là que ſe preſentent ces monſtres effroyables qui ne demandēt que l'eſſuſion

588 LES EPISTRES

du sang humain : c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille : c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aymer ma patrie, ma femme, mon pere, & faites qu'il n'y ait point de peril assez grand pour m'empescher de leur en rendre tesmoignage ; Et qu'en des actions si louables, ie sois resolu qu'apres ma barque rompuë, ie m'affourche encore sur les esclats. Que vous sert de vous enquerir si Penelope a passé son temps avec ceux qui la recherchoiët ? Si par discretion elle s'est parée de scandale, & si deuant que reconnoistre Vlysse elle se doutoit bien que c'estoit luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité : quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie viens à ceste heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gresles avec des grosses ; & à faire vn accord de tons discordans : Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volonteés vne perpetuelle conformité. Vous me mōstrez qui sont les tons lamentables : monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes : i'aymerois bien mieux qu'il m'enseignast à queltes bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à

DE SENEQUE. 589

conter & faire seruir mes doigts à l'Auari-
ce: Je serois bien plus aise qu'il me fist voir
que tous ces contes-là ne seruent de rien.
Qu'un homme n'est point plus heureux
pource que son reuenu lassé ceux qui en
font la recepte, Qu'au cōtraire, presque tout
ce qu'il possède sont choses superflues, &
que s'il luy falloit auoir la peine de cōter sō
bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre
homme qui ne fust plus heureux & plus
contēt que luy. Que me sert que ie face ex-
actemēt partir vn champ, & que mon frere
& moy s'il faut que nous separtiōs vn arpēt
de terre, soyons sur le point de nous couper
la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant
homme à prendre les pieds d'un arpent, &
sçauoir que c'est que quart, que doigt, &
que pouce: si le voisinage d'un Grand, qui
empiete quelque chose sur moy, me rend
melancholique? Vous m'enseignez comme
ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie
veux apprendre comme ie pourray tout
perdre sans me fascher. Vous dites que l'he-
ritage qu'on vous veut oster est en vostre
maison dès le temps de vostre grād pere, Et
quoy? Deuant qu'il fust à vostre grād pere, à
qui estoit-il? Monstreriez-vous bien, ie ne
veux pas dire à quel homme, mais à quel
peuple il appartenoit? Vous y estes venu
comme Fermier, & non comme seigneur.
Demandez-vous de qui vous estes fermier?

590 LES EPISTRES

De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iurisconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiuettes à Vsucapion; Ce que vous tenez est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle sciēce! Vous sçauuez mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçauuez combien il y a d'une estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous cognoissez bien vne ligne droite: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçauuez comme en vos actions il se faut conduire droitement? Je viens à ceste heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

Frigida Saturni, &c.

Dequoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne? I'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuuent changer de naturel; Que la course ineuitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs reuolutions sont reglées, & produisent, ou marquent les euēemens de tout ce qui se fait

icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de ceste diuersité d'effets que nous voyons au monde; soit que seulement elles en soient les messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons euites? Sçachons les, ou ne les sçachons pas; il faut qu'elles auiennent.

Si vero solem, &c.

Pensez que me voila bien asseuré de toutes surprises; Et si ie vy iusqu'à demain au matin, ne seray-ie pas trompé? Il est certain qu'otiy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera: mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. J'attens tout: Si elle m'en quitte quelque chose à la bonne-heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut, ie suis trompé, Toutesfois encore ne le suis-ie pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy qu'il en soit, j'espere toujours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au

rang des Sciences liberales. Je n'y reçois
 non plus les Luteurs, ny toute science qui
 veut de l'huile ou de la Poudre; Ou bien
 j'y voudrois aussi recevoir les Parfumeurs,
 les Cuisiniers, & toute ceste race de gens,
 de qui les esprits ne travaillent que pour le
 service de nos voluptez. Car ie vous prie,
 que trouvez-vous de liberal en ces vomis-
 seurs de matin, qui ont le corps aussi gras &
 potelé, cōme l'esprit tabide & letargyque?
 Pensez comme nos beaux exercices d'au-
 iourd'huy se rapportent à ceux que nos
 Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de
 lancer le iavelot, ietter la barre, monter à
 cheval, tirer des armes: & quoy qu'ils fis-
 sent de tenir tousiours le corps droit. Car
 ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien
 qu'il fallust faire de couché? Mais ny les
 vns ny les autres ne sont point choses qui
 nous rendent capables de la Vertu. Car que
 me sert que ie me sçache bien ayder d'un
 cheval, & qu'à point nommé ie le pare, si ie
 me laisse emporter à mes passions? Que me
 sert qu'à la lutte & à coups de main, ie de-
 meure maistre de tous mes Antagonistes,
 si ie me laisse vaincre à la Colere? Et quoy
 donc? les Sciences liberales ne nous sont
 bonnes à rien? Si sont bien à quelque cho-
 se, mais non pas à l'acquisition de la
 Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes,
 avec qui la Vertu n'a point de commerce,

ne laissent pas d'auoir beaucoup de commoditez pour l'usage de la vie; Pourquoy donc faisons nous apprendre les sciences liberales à nos enfans? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux; mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de connoistre leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les apprendre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences; les Vulgaires, & sordides; les plaisantes, les pueriles, & les liberales; les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main; & de qui l'occupation est de pouruoir aux necessitez de nostre vie. Celles - cy n'ont apparence quelconque d'Honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resiouir, ou les yeux, ou les oreilles. nous pouuons bien mettre en ce rãg les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouuoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles mesme, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculees; descendre petit à petit celles qui

font hautes; & tout plein de telles nouveautéz, qui estônét les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les puerilles sont appellées des Grecs *ἐκχλαιοί*, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vraiment sont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit à la Vertu. Je sçay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuvent trouver place en la Philosophie; Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; Et que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy aide, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne font pas parties de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui, si cela estoit, ne nous aideroient pas. La viande aide bien au corps; & routefois n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque service, & se peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philo-

sophie. Et puis chacune a ses limites à part: car le Philosophe recherche les secrets des choses naturelles, & les connaît, & le Geometre en examine & suppute les nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuuent, & quelle est leur nature. Le Mathematicien observe comme ils s'esloignent de nous & se r'approchent, comme ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrester, combien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand: Le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouurage. La Mathematique est superficielle. Le fonds où elle hastit n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle

mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la sciēce du Biē & du Mal qui nous puisse mener à la perfection; & ceste Science ne se trouue ailleurs qu'en la philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauuais. Prenez moy toutes les Vertus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui mesprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouuantelements qui rendent nostre Liberté captiue, les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier? La Foy est Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse : brusle, coupe, tuë, tu ne me fçauois faire parler. La Douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte ceste genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en hait les vnes qu'elle chasse du tout : Elle dispence les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et iamais ne s'en approche que pour quelque

autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la Raison, & non iusqu'à la satiété : l'Humanité deffend la presumption & l'Auarice : ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volonteés obsequieuses : elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle mesme ; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribue aux necessitez d'autrui. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez ? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point user de l'homme prodigement ? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales, comme nous mesmes le confessons, & que neanmoins les sciences liberales ne seruent de rien à la Vertu ? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la Vertu n'ont rien de commun ? Le bois ne fait point de service au nauire, & toutefois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire ; & au partir de là, ce n'est pas vne pro-

position indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la Sagesse ne consiste point aux lettres, qui me gardera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant? La Sagesse baille des choses, & non des parolles: Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'assure que de soy. La Sagesse est ample & spacieuse: il ne luy faut point bailler vne place occuppee: sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du tēps, duquel quand il n'y auoit autre chose, vous sçauiez combien de questions il fait ordinairement. Premièrement si de soy le Temps est quelque chose: si quelque chose a precedé le tēps, si le temps a cōmencé quand & le mōde, & si parce que deuant le mōde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedée. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'Ame sont innombrables: D'où elle est, quell'ell'est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis; si elle reuiert plusieurs fois au monde sous diuerses formes: ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'ell'en est sortie, se promener en liberté: si c'est vn corps ou

non : ce qu'elle fera , quand par nostre ministere elle ne fera plus rien : comme ell' vsera de sa liberté , quand elle sera hors de cet âge ; Sil ne luy souuiendra plus de la vie du monde , si seulement elle commencera de se connoistre , quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dās le Ciel? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines , vous ne serez iamais las d'apprendre , & iamais ne cesserez de demander : tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches , il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place : son train est plus grand : il luy faut beaucoup de logis : il faut que tout vuide , & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir , nous en retiendrons quelques vnes : mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin , pour la servir. Car si nous moquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles precieux , plustost pour la monstre que pour l'usage , que dirons nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espece de l'intemperance , de ne vouloir sçavoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que sont ordinairement tous ces Professeurs de

sciences liberales que des facheux, des causeurs, des importuns, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sceussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçavoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille traitez: c'estoit assez pour lasser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'vn il dispute de quel pais estoit Homere: en l'autre qui estoit veritablement la mere d'Enée: en l'autre, Si Anacron estoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne que paillard: si Saphon estoit vne coureuse, & tout plain de telles autres choses si friuolles, que si ie les auois apprises, ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dittes que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquefois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses, où le coup de la serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'oïr ceste loüange. O le sçauant homme! contentons nous de ce titre qui, n'a pas tât d'éclat: O l'homme de bien. Me conseilleroiez vous de feuilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples sur la terre? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de cōter par mes doigts à fault des Fastes, combien Orphée a esté d'années

d'années deuant Homere? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vser toute ma vie apres des syllabes? m'enbarrasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tireiamais? pratiqueray-ie si mal ce pretexte salutaire, qui cominande d'espargner le Temps? l'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlattan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere, disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odissee, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouurage; & pour le prouuer il alleguoit, que tout exprès il commençoit son premier vers par deux lettres où le nôbre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à ceste heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge: vous n'en auez pas pour donner rāg à tant d'occupations, ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syl-

labes, & aux proprieté des cōiunctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Graminairiens & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluitez de leurs sc.ées, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne viuent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre; & que ceste proposition mesme, que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalemēt tout ce qui se voit n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretiques & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettez ces Curieux & les professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux là nous bail-
lent vne sciēce qui ne nous seruit de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir ia-
mais rien sçauoir. Pour moy, j'aymeroīs
mieux sçauoir des choses qui me fussent

nctions &
 ie sur les
 res, & ou
 s sc.ées
 De là vira
 vium pas
 ue ie vous
 e subtilité
 ontraire i
 n'y a rien
 aatiement
 e probabi-
 que cest
 st disposi-
 nanes di-
 y a rien qui
 onide me
 n'est point
 exceptions
 nions qz
 ques, Ec-
 int intro-
 e rien for-
 cterez ce
 ences &
 nous bai-
 a de no-
 unoir &
 y mens
 fuffen

n'est point.
exceptions
nions qu
ques, Ec
int intro
rien for
ectrez ce
tences b
ous ba
a de no
unoir
ymens
fulten

exceptions
nions q
ques, E
int in
rien for
cterez c
ences b
ous ba
a de no
unoirs
ymens
fulto

...ques, Et
...int in-
...rien for-
...trez ce
...ences à
...ous ba-
...a de no-
...unoirs-
...ymens
...fausto

- ...rien for
...ctirez ce
...ences b
...ous ba
...a de no
...unoirs
...ymens
...faulco

Vous me priez de vous diuifer la Philosophie, & que ie face des cartiers de ce grand corps, C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-tost; & presque il ne s'y peut rien faire qu'en la desinembrât de ceste façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenât toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fist laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, par faueur que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut cōsiderer de la mesme façon que nous cōsiderons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des brouillars à traueser, & de qui la veüe s'arreste au premier logis; nous auons besoin qu'on nous monstre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la philosophie en parties, & non en morceaux: car il y a du profit à la diuiser; mais qui la hacheroit,

ter la Phi-
 carriers de
 le moye
 c presq
 le lincmb
 nous est ob-
 le se trou
 les parties
 ne le pû
 ce de ce g
 blable com
 e; Ex de fat
 rre à noie
 ures ces ch
 es, par l'au
 ui est g
 tre, il n'a
 gon qu'on
 nde. Les
 Ciel, que l'
 lle de l'
 ons des n
 rfer, & de
 logis; non
 nstre les ch
 s ne s'ou
 rogader
 vous me
 phie en p
 car il y a
 la hach

DE SENEQUE. 605

il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand
 est aussi difficile à comprendre comme ce
 qui est trop petit. On distingue vn pe-
 ple en lignées, & vne armée en com-
 pagnies. Depuis qu'une chose a quelque
 grandeur notable, on la cognoist mieux,
 quand on la considere par ses parties, pour-
 uen, comme i'ay dit, qu'on ne les face point
 si petites, que le nombre en soit infiny. Au-
 rant vaudroit les laisser en leur entier, que
 d'en faire tant de parts, que ce fust iamais
 fait de les esplucher. Ce n'est que confusion
 que de les coupper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trou-
 uez bon, ie vous diray la difference d'entre
 la Sagesse & la philosophie. La Sagesse est
 la Felicité parfaire de l'esprit de l'hom-
 me: la philosophie est l'amour & l'affec-
 tion de l'acquérir: c'est elle qui montre
 le chemin d'aller à l'autre, & ne luy fait
 point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle
 porte est vne marque qui la fait assez con-
 noistre. Il y en a qui l'ont definie, vne sciéce
 des choses humaines & diuines: Quelques
 vns y adioustent, *de leurs causes*: mais ie
 ne trouue pas que ceste addition y serue
 beaucoup, parce que les causes sont parties
 des choses. Il y en a d'autres qui l'ont ap-
 pellée, vne estude de vertu, d'autres vne
 estude de la correction de l'ame, & d'autres
 encore vne affection de trouuer ce qui iu-

stement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est desiré soient vne mesme chose : la mesme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effect, & la recompense de la Philosophie : la Philosophie marche vers la Sagesse, la Sagesse attéd de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sagesse est ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous sommes autresfois seruis de ce mot, cōme nous faisons de celui de Philosophie. Encor à ceste heure, nos vieilles Comedies le vous tesmōignerōt: L'inscription du monument de *Possennius*, *Passant demeure & ly la Sophie de Possennius*. Il s'est pourtāt trouué quelques Stoïques, qui biē que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'une recherche, & l'autre soit recherchee, ont tenu cepēdant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans Philosophie, ny de Philosophie sans Vertu. Si la Philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu mesme : qui est vertueux ne peut n'estudier point à la Vertu, & qui estudie à la Vertu, ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroiēt, & le blanc en l'autre; Ny

comme des chemins qui nous meinent
aux villes, & en sont dehors. On arrive
à la Vertu par la Vertu mesme; & par
ainsi, la Philosophie & la Vertu sont atta-
chées l'un à l'autre. Il y a eu plusieurs
grands personnages, qui ont diuisé la phi-
losophie en trois parties, morale, naturelle
& rationnelle. La première a pour sujet
le reglement de l'ame, la seconde recher-
che la Nature des choses: la troisième exa-
mine la propriété des paroles, leur agen-
cement & les arguments, afin qu'on ne
nous surprenne par la supposition du men-
songe en la place de la Verité. Il s'en est
trouvé qui ne l'ont pas diuisée en tant
de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en
davantage. Quelques-uns des Peripateti-
ques y ont mis la Civile pour vne qua-
trième, pource qu'il semble qu'elle ayt
son exercice & son occupation à part.
Quelques autres y ont encore aiousté l'Oe-
conomique, qui est la science de bien gou-
uerner vne maison: toute fois il n'y a rien en
ces deux dernières qui ne se puisse cōpren-
dre sous la morale. Les Epicuriens n'ont fait
que deux parties de la philosophie; la Na-
turelle, & la morale: ils n'ont point voulu
recevoir la Rationnelle. Mais enfin cōme ils
ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour
distinguer les ambiguïtez, & cōvaincre les
faussetez malquées d'apparées veritables,

ils ont esté contraincts d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Iugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraïques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils sont comme les Epicuriens; Et ce qu'ils chassent d'une façon, ils le r'appellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale. L'une des choses desirables, & reiettables: L'autre des passions: La troisieme des actions: La quatrieme des causes; & la cinquieme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est un exercice de Reges plustost que de Philosophie; comme si le philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la philosophie a trois parties, & mettons la morale la premiere sur le bureau. Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la

considération qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'vtilité de cette partie est grande. Car de quoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chaque chose se doit aprecier ? La seconde est de l'affection ; & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement temperer l'affection, & la regler ; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyiez conforme à vous mesmes. Duquel que vous manquiez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la vailleur des choses, si vostre affection vous fait aller plus auant que vous ne devez ? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'oeuvre, vous laissez perdre les occasions, & ne sçauéz quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités & la discretion de se commander sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

610 LES EPISTRES

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles ; qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrées. Or les Elements sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple : les autres le diuisent en la Matiere, en la Cause mouuante, & aux Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responce: l'vne s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de ceste-cy sont les parolles, leur sens & leur disposition: La Dialectique de rechef est diuisée en conceptions, & en parolles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuent faire de l'vn & de l'autre sont infinies : C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

Et summa sequar fastigia rerum.

Aussi bien si ie voulois rediuiser les parties en autres parties, il s'enferoit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous veuille dégouster de ceste lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs : excitez ce que vous auez de languide: restreignez ce que vous sentez qui se lasche: donnez ce qui se rebelle : faites vne guerre irre-

conciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson? respondes-leur tant que vous failliriez, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie: Mais vous auez beau faire, tant plus vo^s boucherez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayez ie vous conseillerai vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des flatteries; & puis que vous ne voulez pas recevoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquérir; Les champs de tout vn peuple sont à vous seul: & vous n'en auez pas encore assez? Iusques où vous pensez vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source jusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions; Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique & de l'Ægée, Si les Isles qui furēt les maisons de tant de grands Capitaines, ne

612 LES EPISTRES

vous sont de chetives cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodez. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira: Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vne de vos pieces de terre: ne laissez rié de ce que vous aurez moyen d'amasser. Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez.

• Je viens à ceste heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estenduë à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dittes-moy, ie vous prie; auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre où vous n'ayez vne maisõ dessus? Qu'il n'y ait riuiere grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi-tost imaginer vne retraite; En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment. Vous voyez que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous: Les vns aux coupeaux des montaignes, qui descouurent à perte de veuë sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes. Quand le nombre de vos

TRES

s, vous ne pe-
 vez. Rendez v-
 si vous plain-
 dit un Empe-
 e: ne laissez
 en d'amale.
 vous en lais-
 n'en prendre
 autres, qui
 tē à votre la-
 Avarice. Dites
 vous resolu qu'
 terre où vous
 il n'y ait rien
 ne bordier à
 il se trompe
 votre luxur
 mer vne res-
 aura qu'on
 erre estonq
 enes n'cust
 faits avecq
 er pour fair
 ux que vous
 us ne vore
 elque pail-
 x comparez
 à perte de
 es autres en
 e les mor-
 bre de vos

DE SENEQUE. 613

bastimens donnera de la peine à les conter: quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pouvez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit fouillé; Qui remplissez les eaux de lignes & de fillets: qui bordez les bois de pieges & de toilles; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satieté vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril? tant de poissons recherchez de l'autre bout du monde; si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibli de cruditez, vous en laissez bien à peine goustier quelque morceau. Pauvres gens que vous estes. Vous ne connoissez pas que vous avez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de l'ouyr vous mesmes en le disant. Ecrivez-le, afin de le lire apres l'avoir écrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Etudiez, non pour sçavoir plus de choses que les autres, mais pour en sçavoir de meilleures.



EPISTRE XC.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.*
- II. Du siecle d'or.*
- III. Le Vice & le mauuais gouuernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.*
- IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.*
- V. De la Frugalité du premier Siecle.*
- VI. La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arriuent par son cōmādement.*
- VII. Que l'Innocence honnoroit le Siecle d'or, mais que la Sagesse y defailloit.*

I. **Q**ui peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le biē viure vn present de la Philosophie? S'e-suiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus precieuse que viure, nous

soyons plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux ? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes: mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust esté chose si commune, la Sagesse eust perdu le plus grand auantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. tout ce qui la met en reputation, Que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mesmes, & ne la mandiet point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fust digne d'admiration ? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generallyment toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes: d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eust peu à peu distraits, & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rié auoir quand nous voulûmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes, & ceux de

quelques races apres eux , non encore sonillees des corruptions qui se sont introduites depuis , se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide , se rangeoient à ses loix , & s'ils connoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien que les autres, ils se laissoient cōduire à luy: car ceste sommission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une ; qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'aduantage sur les autres, s'en font cōmander par elle. Vous ne verrez jamais vn taureau lasche & failly de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand , & de plus grosses pieces que les autres , ce sera luy qui aura ceste prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait , ils le faisoient presider sur eux, & de ceste façon rendoient leur condition tres-heureuse , ne souffrans d'estre surpassez en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouoir autre chose que ce qu'on doit. Possedons donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'auoient point d'autres Rois que les Sages, sous l'autorité desquels les violens estoient re-

tenuës en bride, & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & desconseilloient le mal. Par leur Prudence: ils pouruoyoiēt aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge, par leur valeur ils les preseruoïēt, si quelque incōueniēt les menaçoit: & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vn office que commander, & non pas vne qualité: leur force ne s'esprouoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeïssoit de mesmes. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettrait de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en Tyrannies, rendirent les Loix necessaires; & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la Prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huietieme. Zeleucus, & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sca-

uoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur auoit appris, polissent de leurs belles ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius: mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

: III. Il dit que du commencement comme les hommes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que tous ces bastimens à tant d'estages, les uns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroites, soient de son inuention: comme ces reservoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur cartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il face sur la mer, ne soit iamais despourueüe, & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez vous bien que la Philosophie eust inuenté les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auariance au monde? Penseriez vous que pour de-

meurer en vne apprehensio perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust desdaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse n'auoient point d'Architecture : & tous les artifices d'escarrer les poutres, & de conduire la sic dans vne ligne, sans varier ny d'un costé ny d'autre, sont venus au monde quand & le luxe.

Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu. Ces salles à festin, qu'on fait auourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des lambrisseures dorées, se' suiure queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'une l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'esgoutter.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que

620 LES EPISTRES

les Sages soient inuenteurs de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

Tant laqueis, &c.

qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sagesse. Le luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que fouillant plus auant il s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de ceste façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en besongne. Je ne trouue pas non plus ceste question si subtile comme il la fait; Qui a esté le premier en l'vsage des tenailles, ou du marteau. L'un & l'autre, comme généralement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez, & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remuant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siecle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie, qui trouuez-vous auoir

DE SENEQUE. 621

esté le plus sage, ou de Pedalus, qui fut in-
 uenteur de la sie, ou de ce Diogene qui se
 mettoit en double pour coucher en vn ton-
 neau; & qui pour auoir veu boire vn ieune
 garçon au creux de sa main, rompit aussitost
 vn gobeler qu'il auoit en sa besace,
 comme courroucé contre soy-mesme d'a-
 uoir porté iusques alors vne chose dont il
 auoit eu le moyen de se passer? Et aujour-
 d'huy mesme, qui pensez-vous estre le plus
 Sage, de celuy qui a trouué ceste façon de
 conduire par des tuyaux qu'on ne voit
 point, des senteurs en vne hauteur immen-
 se: faire soudre & tarir des fontaines en
 vn instant, & lambrisser les sales d'vne cou-
 texture si artificielle, qu'autant de fois qu'o
 change de seruices, autant de fois elles
 changent de planchers; Ou celuy qui fait
 ceste leçon aux autres, & la prend pour soy-
 mesme, Que nous ne sommes obligez en
 ceste vie à chose qui soit ny dure ny diffici-
 le? Que nous ne demeurons pas sans mai-
 son pour n'auoir point de tailleurs de mar-
 bre, ny sans habits, pour estre priuez du
 commerce des regions d'où viennent les
 soyes: que sur la terre, nous auons tout ce
 qui nous est necessaire, & que si nous nous
 contentons de ce qui est raisonnable, nous
 auons aussi peu affaire d'vn Cuisinier que
 d'vn Soldat: Ceux là certainement estoient
 ou Sages, pour le moins semblables aux

622 LES EPISTRES

Sages, qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuõs Nature, il ne nous faut point d'artisans: elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a cõtraints à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. No^s ne pouuõs sans estre vestus supporter le froid, mais quoy? n'auõs nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques, assez chaudes pour nous en garẽtir? ne voyons nous pas des peuples qui se couurent d'escorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oiseaux? Et encor auiourd'huy la plus part des Tartares n'est elle pas vestuë de fourrures de renards, & de martes, aussi delicates à l'atouchement, cõme impenetrables à la froidure? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Huyet: Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodes, si nous n'auions des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray: mais n'auons nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'injure du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressement cauez, pour estre le remède de ceste incommodité? Ne pouuons nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous met-

tre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal? N'y a-t-il pas des peuples en la coste d'Afrique, qui se rettent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garentir de l'excessiue ardeur du Soleil que la terre mesme toute rostie & desseichée? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers: elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde; & rien ne nous est difficile que pour le degoust que nous auons de la facilité. Les maisons, les habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons auourd'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos Peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse: & sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient estoit incontinent accomodé. Aussi n'estimoient ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiratiõ, par les difficultés que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle no

624 LES EPISTRES

demande. Nous ne sommes trauaillez que par nostre luxe : qui se reuolte contre le deuoir, s'irrite soy-mesme? & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux debordemens de son siecle le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre desbauche par le desir des choses superflues, des superflus nous sommes venus aux pernicieuses: Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclaue, nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les rues & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour; C'est pour luy que travaillent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & des Musiques effeminées. La necessité n'est plus nostre mesure: nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius; combien les belles paroles ont de puissance; & comme les plus iudicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius; qui à mon aduis, est un de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il veut descrire comme le fil se retord, comme il se tire de la

es travailler
euille contre
& d'un fack
quelque folie
r aux debou
sur les vices
commence
es enofes
hommes va
ment nous
ame, & au
le traitter
ns aujour
st pour lay
dans les bo
cuelle
y que
Diphert
y que
Mufic
lus not
& miferab
, quand
ne fann
belles par
e les plus
à leur dor
aduis, est
le plus d
il vent de
me il se
de la

DE SENEQVE. 625

de la canette, & comme la toile par le moyen des contrepoids suspendus tient estame droit : il dit que les Sages ont inventé le mestier de tisserant, & ne se soucient pas que l'inscrion moderne que nous en auons est bien plus subtile. Il vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboureurs, & avec la mesme eloquence décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus esmiée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarcle les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds : & attribue aux Sages ceste inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain : & qu'ayans pris garde comme les dets par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en escarte y est ramené par la langue, puis destrempe de salive, pour descendre plus aisément en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous ; ceste consideration leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, vne dessus,

qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meslēt avec de l'eau: puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent force de pain: qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardentes: & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerem moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'est gueres fallu qu'il n'ait fait les sages sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à ceste Raison vertueuse, qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions: vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres: vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduite les a garnies d'un gouuernail au derriere, dōt il prit le patron sur les poissons, qui de leur queue tournent leur course du costé que bon leur semble. Ie sçay bien que Possidonius en fait le Sage aussi bien autheur comme du reste, & qu'il dit, qu'apres auoir fait ces inuentions, ne les iugant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçauois penser qu'autres les ayent inuen-

tées que ceux mesmes qui en font encore aujourd'huy professiō: Et qu'il ne soit vray, n'auons-nous pas veu sortir beaucoup de choses nouuelles en l'âge où nous sommes? comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les tuyaux enchasséz dans les parois, pour eschauffer les salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres, qui luisent & dans les Temples, & chez des particuliers, ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyē de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuentions des plus contemptibles esclaués que nous ayons. La Sagesse vole bien d'une autre aisse. Les mains ne sont point ses escolieres, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez-vous sçauoir quelles sont ses occupations, & quelles choses elle produit au iour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux danceurs, ny bons iolieurs, où de flutes, ou de trompette. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer biē vne muraille, ny de diuiser promptement vne armée en bataillōs. Tout ce qu'elle entreprend est profitable. Elle dispose les

628 LES EPISTRES

ames à la paix , & généralement conuie tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son fuyet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui seruent à la vie luy sont assuiettis. Au demeurant son but est de nous mettre en vne condition bien-heureuse. Elle nous y mene, & nous en monstre le chemin. Elle nous esclaire de ce qui est mal en effet , & qui ne l'est que par opinion. Elle oste la vanité des ames, & les remplit d'une grâdeur solide; applatit leurs bouffissures, qui n'ont que du vent , & de la mine ; leur fait iuger quelle difference il y a d'estre véritablement de belle taille, ou d'auoir du liege sous les pieds : leur donne la cognoissance de la nature de toutes choses , & de la sienne. Leur apprend qui sont les Dieux, quels ils sont, que sont les Enfers, les Lares & les Genies ; Quel est l'estat des ames immortelles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles soignent, à quoy elles s'occupent : ce qu'elles peuvent, quelles sont leurs affections. Avecque ces entrées, elle nous fait l'ouverture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux ; des courtes les vrais simulacres & des villages du naturel

DE SENEQUE 619

aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuiert aux principes : considere ceste raisõ eternelle qui infuse à l'uniuers, donne vie & figure à toutes choses ; & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue, où est son siege : pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par argumens à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir : pource qu'en l'un & en l'autre, y ayant du faux mêlé parmy le vray, on est bien souvent en peine comme on s'y doit comporter. Je conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la philosophie, & qu'elle ne s'en est point retirée. Comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit digne de son usage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuēra la rouë de potier, où se fait la vaisselle de terre: Et parce que dans Homere, qui estoit long temps deuant Anacharsis, il est parlé d'une rouë de potier, il ayme mieux demeurer le vers, que son comte. Quāt à moy, ie ne tiens point que cela soit, & s'il est, s'auoir biē qu'un Sage en a fait l'inuention, mais ie dy

630 LES EPISTRES

qui ne l'a pas inuentée comme Sage , parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & nō en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand Coureur : il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes , mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier, qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main : Et cependant, ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne croy point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des caillous de riuere en esmeraudes , qui est vne certaine façon de les cuire , par laquelle encore auourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions : mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-habile homme feroit aussi bien , & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit

plus expérimenté. Voulez-vous sçauoir dequoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumière? Premièrement ne s'estans pas contenté de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estenduës à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions: nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur: condamné les voluptez que le repétir accompagne: donne reputation à celles de qui l'vsage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de felicité plus grande que de n'en desirer point: ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auõs sur nous mesmes. Je ne parle pas de ceste philosophie qui s'imagine les Dieux hors du monde, cõme des bourgeois hors de leur ville, & qui fait la vertu seruante de la volupté: mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est hõeste: qui se mocque des presës des hõmes & de la Fortune mesme, & qui precieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'est riẽ qui soit

632 LES EPISTRES

assez précieux pour la gagner. Je ne sçau-
rois penser, ny que ceste Philosophie fust
en cét âge grossier, que les mestiers estoient
encore incognus, & qu'on n'apprenoit
l'vtilité des choses, que par leur vsage, ny
qu'en ce siècle bien-heureux où l'Avarice
& le luxe n'auoient point encore introduit
les brigandages, ny donné à chaque chose
vn maistre particulier, les hommes fussent
Sages, bien qu'ils vescuissent comme doi-
uent viure ceux qui le sont. Il n'est pas pos-
sible de souhaiter au genre humain vne
eondition meilleure que celle qu'il auoit
alors; Et quand Dieu nous promettoit de
former le monde à nostre fantasie, & don-
ner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les
plus saintes & les plus religieuses que nous
sçaurions imaginer, il faudroit necessaire-
ment amener celles de cét âge où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoir pressé les cornes,
Il n'estoit point de corne, il n'estoit point de
bornes,*

*Et la terre pucelle, en commun espendoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.*

VI. Cōme seroit-il possible de viure plus
heureusement? Toutes choses leur estoient
communes. La Nature comme mere, tenoit
tout en sa protection: & le moyē de ne rien
garder en crainte, estoit de ne rien posseder
en propriété. Pourquoi n'auouërōs-nous,
que c'estoit vn siècle tres-riche, & vrayemēt

DE SENEQUE. 633

vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit
trouuer vn qui fust pauvre? l'Auarice n'a pû
souffrir ce bel establisement, & se pensant
approprier de quelque chose, a donné suiet
aux autres de prendre leur part, & luy faire
la sienne : de maniere que de tout reduite à
peu de chose, & se trouuant les mains vui-
des, pour les auoir voulu réplir, elle a donné
commencement à la Pauvreté, qui n'estoit
point commune auparauant. Nous faisons
à ceste heure tout ce que nous pouuons pour
reparer nostre perte : nous adioustons vn
châp à l'autre : chassons nos voisins, les vns
par argent, les autres par fraude & par op-
pression, en sorte que d'un bout à l'autre de
nos possessions il y a du chemin pour beau-
coup de iournées, & que c'est plustost vne
Prouince qu'un heritage : Mais quey que
nous fassions, il nous est impossible de re-
prendre ce qui nous est eschappé, nous
aurons beaucoup au lieu que nous auions
tout. La terre mesme estoit plus fertile sans
estre labourée : comme si elle eust voulu
gratifier les hommes de ce qu'ils ne la
tourmentoient point. Si la nature auoit
produit quelque commodité, celuy qui la
trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en
eust communiqué aux autres. On n'en
voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre
peu : tout se partageoit amiablement. Le
plus fort n'auoit point encore pris au soleil

634 LES EPISTRES

le plus foible, ny l'auaricieux mis en tresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommode. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres : les armes n'auoient où s'employer : le sang humain ne se respendoit point : ils ne sçauoient haïr que les bestes sauvages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fueillage bié espais, où le mauuais tēps ne leur peut faire mal, c'estoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer : leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se refaciller, au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faïstes de leur lit ; ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel : & ceste diuersité de remuémēts se faisoit sans point de bruit. La veuë d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tātost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la cōtemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes auourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de

quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'esgayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir : & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabaue, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez cōme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de sujet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificēce de nos Bastimens. Toutesfois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veus pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé

636 LES EPISTRES

de tant d'accouchemens, pouuoir produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits conformez comme ils sont auourd'huy. La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or, ny argent; qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à ses abissines, pour y trouuer des pierreries: Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent mourir vn homme, que mesmes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie: ils ne filloient point l'or, & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclure à leur louange, sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny rustes ny prudents, ny temperants ny magnanimes encore que leur vie grossiere eust esté quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continu. Nous naissons pour elle; mais sans elle, & la meilleure nature du monde est bien insusceptible de Vertu, mais non pas vertueuse,

que premierement elle n'en ait receu l'instruction.



EPISTRE XCI.

ARGUMENT.

I. Il parle de la tristesse de son ami Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.

II. Les Ouvrages des hommes ont leur destin & sont suiets à mourir.

Liberalis, vostre bon ami, & le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du bruslement de la ville de Lyon. C'est un accident assez estrange, pour esmouvoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que peut estre d'un homme affectonné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par une meditation continuelle préparé à souffrir pour ce qu'il pensoit avoir occasion de craindre: mais il ne s'estoit point mortifié contre cet inconvénient: comme de fait il n'y avoit point d'apparence qu'une chose qui n'avoit point d'exemple, nous fist avoir de l'apprehension. Car assez souvent on a vu des villes gastées par le feu, mais jamais sans qu'il en

638 LES EPISTRES

soit demeuré quelques marques : Et quand vn ennemi victorieux propose d'en brusler quelqu'une, à grand peine le peut-il faire si exactement, qu'il ne demeure de la besogne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent ne font gueres de ruynes où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont esuanouis en vne nuit, & que ceste pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui lui est arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde, Lion qu'on souloit monstrier en la France, y soit auourd'huy cherché ? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die d'auantage ? Elle a moins esté à se perdre, que ie ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considerations iettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ayt

la tenuë assez bonne. Mais certainement ie ne m'en esbavy point. Il est mal aisé qu'on ne s'esmeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous devons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire; mais generally tout ce qui sçauroit iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seurerez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auenüë: elle viët par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains, & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Auther. Toutes saisons luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent paistre nostre Douleur. Pensions nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre defence, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le cōpagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de l'ain &

de Iuillet, il s'esleue des tempestes à qui Decembre & Iamier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe; & à faulte de toute autre chose qui nous ruyne, sommes toujours en peur par l'exces de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades: point de gras qui ne tombent en chartre: point d'innocent qu'on ne face criminel; & point de si solitaires, que, s'il se fait vne sedition, ne s'y puissent trouuer embarrassez. Quand le mal-heur veut venir à nous il trouue tousiours quelque nouuelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouvrage d'une infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel: il ne faut qu'une journée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop leuement de dire, qu'il ne faut qu'un iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde: il suffit une heure & un moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbellicité, si les reparations se faisoient aussi-tost que les demolissements. Mais celles là vont le pas, & ceux-cy la poste. Il n'est rien public, ny particulier qui soit durable. Les villes ont une fin limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la fermité naissent les occasions d'auoir peur; & sans menaces nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les.

DE SENEQUE. 64F

plus assurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sçeu faire, se renter-
seront d'eux mesmes, quand perfonne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouuelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout ramentevoir. Le mal-heur nous peut priver de nostre patrie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes où la foule est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Mettons nous devant les yeux la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qui arriue, nous ne soyons jamais pris au despourueu. Considerons toute la Fortune en gros. Combien de villes en Asie & en Achaye, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës, & les autres detortées par les tremblements de terre? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chypre par cest inconuenient? Ce sont nouuelles qui nous sont bien souuent contées; & nous qui les oyons, quelle partie pensons

642 LES EPISTRES

nous estre de l'Vniuers ? Roidissons nous donc contre les choses fortuites , & quoy qu'il arriue , estimons-entouours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Prouince, a esté bruslée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montaigne, & qui ne'stoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourd'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons-nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consummez , & les marques si nettement effacées , qu'elles nous seroient inconnuës si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps monstre sa force. Les montaignes fondent : & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien esloignées. Le feu a deuoré des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos Peres ont veu des coulepeaux de rocher de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont aujourd'huy parmi le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soiēt

DE SENEQUE. 643

exemptes de ce que les ouurages mêmes de la Nature n'eurent point ? Elles ne sont de bout que pour tomber, & soit que la terre venant à s'esclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cautez, les engloutisse: soit que le desbordement d'une riuere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le tēps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les face quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chanffisseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commēcé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauroient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que i'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrange-ment passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais; la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquefois nostre agrandissement par vne iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées, plus hautes & plus grandes qu'auparauant: Timagenes ennemi de la prosperité

644 LES EPISTRES

de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir
brusler, parce qu'il scauoit bien qu'elle se
renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brus-
loit. On ne peut esperer autant de Lion.
Ceux de qui les maisons ont esté perduës,
en pourroient faire d'autres, plus spacieu-
ses & plus assésurées contre les inconue-
nients. Ditu veuille que ce soit sous meil-
leures auspices, & pour durer plus long-
temps. Car il n'y a que cent ans que ceste
Colonic auoit esté menée, qui n'est que l'â-
ge d'un homme, & non encore trop détre-
pit. Mais la commodité du lieu luy auoit
donné ceste reputation en si peu de temps.
Apprenons donc à connoistre nostre condi-
tion, & formons nostre ame à la suppor-
ter. Resoluons nous, qu'il n'est point de
hardiesse dont la Fortune ne soit capable.
Elle a mesme authorité sur les Empires
que sur les Empereurs; & peut sur les villes
ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en
faut point mettre en colere: ce sont les loix
du monde où nous sommes. Vous y trou-
uez vous bien? Saluez les: Vous y fachez
vous? vous auez vne infinité de portes ou-
uertes: Sortons par celles qu'il nous plaira
si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on
vous portast particulièrement, & qu'il n'y
eust que vous traitté de ceste façon; vous
auriez dequoy vous plaindre. Mais puis que
c'est vne necessité qui sans election oblige

tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; &
 que les Grands n'y sont pas moins suiets
 que les petits. Reconciliez vous avecque le
 Destin, & ne vous offencez point qu'il vous
 face comme aux autres, puis qu'il fait aux
 autres comme à vous. Ce n'est point à la ri-
 chesse, ou pauvreté des monuments qu'il
 nous faut mesurer. La cendre des vns est
 comme celle des autres. Nous sommes
 inégaux, quand nous venés au monde, mais
 nous sommes égaux quand nous en par-
 tons: Ce que ie dy des hommes, ie le dy des
 villes. Rome a esté aussi bien prise comme
 ardee. Le Legislateur Vniuersel n'a fait la
 distinction de la grandeur des races & de
 la célébrité des noms que pour ceste vie.
 Quand nous sommes arrivez où vont les
 choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y
 a qu'une Loi pour tout ce qui est sous la ter-
 re. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles:
 le fort & le foible sont aussi mal assurez
 du lendemain l'un comme l'autre. Il print
 un iour fantaisie au pauvre Alexandre de
 Macedoine d'estudier en Geometrie; cōme
 s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu
 de chose que toute la terre, de laquelle il
 auoit occupé que la moindre portion. Le
 l'appelle pauvre; parce qu'il affectoit une
 science qui luy eust fait connoistre le peu
 d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il
 s'estoit laissé donner. Car quelle grandeur

646 LES EPISTRES

y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrier estoit assez subtil, & digne d'une attention, plus diligente que celle de cet Estourdy, qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée, au delà de l'Ocean. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées; à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouuoit pas rēdre moins difficiles pour lui que pour vn autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur: que vous ayez faim & soif; & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez, malade: que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous mesme ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles. Il n'y a rien mauvais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donniez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en

quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se tra-
 uillant pour des parolles? Ie trouue que
 Demetrius le Stoiq^{ue} auoit bonne grace,
 quand il disoit, Qu'il s'offençoit aussi peu
 des propos qui sortoient de la bouche des
 ignorants, que des vents qui leur eschap-
 poiēt du derriere. Que m'importe, disoit-il,
 qu'ils esclattent par haut ou par bas: Quel-
 le raison ay-ie de me tourmenter, si ie suis
 diffamé par des infames? Comme l'opinion
 du commun n'est point chose qu'on doie
 craindre, aussi n'est-ce que vous ne crai-
 gnez que pour vous ranger à l'opinion du
 commun. Pourquoy, si les bruits ne nous
 preiudicient en la conscience, en serons no^t
 incommodez en la mort. La mort a des
 enuieux, comme beaucoup d'autres choses,
 pas vn de tous ceux qui l'accusent n'a passé
 par ses mains. Il y a de la temerité, de con-
 damner vne chose, & ne sçauoir que c'est.
 Mais au moins ne pouuons nous ignorer,
 qu'une infinité d'hommes trauallez de
 tourments de necessitez: de plaintes de sup-
 plices & de langueurs, n'en soient eschap-
 pez par son moyen. Tant qu'elle est en no-
 stre puissance, nous pouuons dire que nous
 ne sommes en la puissance de personne.